



RENAULT

PROJET VERSA



Début 1986...

Si une voiture était passée à ce moment-là sur la Nationale, le conducteur aurait certainement vu un mouvement sur le trottoir. La vitesse était limitée à 60 Km/h et le portail assez grand et relativement éloigné des autres habitations situées de chaque côté.

Une ou plusieurs voitures d'ailleurs... La circulation vers dix-huit heures quinze n'était jamais nulle même en semaine. Les gens qui rentraient en ville le soir, ceux qui venaient de la Côte Normande, ceux qui traversaient pour aller vers Paris...

On ne saura jamais si quelqu'un a tourné la tête, a vu une silhouette dans l'encoignure du porche. En hiver il fait nuit de bonne heure. Un jour de grisaille en plus...

Un homme, très probablement car la silhouette ne semblait pas féminine, qui entre dans une propriété sans se cacher, même s'il met un certain temps à trouver la bonne clef, ne laisse pas de trace mnésique !

De ce côté-là donc rien à attendre.

Il était venu à pied. Sa voiture, une R25 quasi neuve était garée plus loin. Ceci aurait dû interroger un voisin. Mais dans ce hameau les quelques âmes sur son trajet fermaient les volets dès la nuit tombée.

Le bruit de la route vous savez !

L'ombre était entrée et avait refermé le portail consciencieusement. A l'abri des grands murs et des constructions qui délimitaient la propriété, une lampe de poche s'était allumée. Elle complétait la faible lueur incidente des réverbères extérieurs.

Du coup on aurait pu voir subrepticement que c'était effectivement bien un homme. Les rides de son visage permettaient même de lui donner une bonne soixantaine. Le pinceau lumineux s'était dirigé sur sa droite vers un grand bâtiment avec une ouverture à deux amples battants de bois. On discernait une porte dans le plus petit. La lumière s'était arrêtée en plein dessus.

La lampe passa dans la main gauche. On aurait pu entendre des tintements métalliques si la main droite qui cherchait la bonne clef dans le trousseau, ne l'avait pas serré contre sa poitrine.

La porte s'était ouverte puis refermée sans un bruit.

La cour était redevenue pleine de contours obscurs de nouveau immobiles.

Le faisceau brillant dessinait des arabesques à hauteur du regard dans le premier hall. On pouvait comme dans un très vieux film dont l'engrènement serait usé, apercevoir fugitivement des casiers plein de carburateurs, puis le noir, puis la seconde d'après des pompes à essence, puis le noir... Plus loin des rayonnages aux murs, renvoyant l'éclat fugitif de roulements et de poignées de portière. Subitement c'était, posés au sol, des morceaux de carrosserie, des portières, des malles, des capots, des ailes...

Mais le fantôme sombre abrité derrière sa lueur mouvante ne semblait pas du tout étonné de trouver dans un même lieu autant de pièces détachées provenant uniquement de voitures d'avant guerre.

Le rayon jaunâtre se dirigea directement en face, au fond. Il éclairait le passage entre des moteurs entassés pratiquement

jusqu'au toit sur sa gauche et quelques voitures très anciennes à droite.

Apparemment la tête de l'individu ne se détournait pas non plus vers ces quelques torpédos poussiéreux.

Les battants de la lourde porte roulante qui permettait d'accéder à la deuxième partie de la bâtisse, s'ouvrirent sans bruit ni, vraisemblablement donc, l'aide d'une clef.

Pas un regard non plus pour la mezzanine juste devant, ni pour les mêmes empilements des mêmes types de pièces mécaniques. Elles envahissaient tout dégageant juste quelques allées étroites géométriquement disposées.

Le rai lumineux s'engagea résolument dans la plus à droite. De chaque coté des ponts, des boites de vitesse, des lames de suspension... Au bout une porte.

Une auréole claire se fixa sur la serrure. Nouvelle recherche dans le trousseau. Quelques bruits de métal entrechoqué. Tout-à-fait inaudibles à l'extérieur malgré une certaine résonance sous cette toiture si haute.

Un grognement d'impatience, la torche métallique tomba, le son des clefs qu'on secouait, puis l'éclairage qui revint se fixer de nouveau sur la serrure. Le bruit des clefs encore ; la porte restait désespérément close.

L'éclat de lumière, ensuite, qui sautait de la serrure au trousseau, du trousseau à la serrure, revint, repartit. Des jurons étouffés...

Le cercle blanchâtre finit par se fixer sur la fermeture et n'en bougea plus. Seule la poignée de la porte s'agitait frénétiquement soulevée et rabaissée désespérément par deux mains jointes dans l'effort.

Le bruit d'un coup de pied. Un juron. Plusieurs coups de poing.

Puis plus rien.

La tache lumineuse se déplaça de nouveau, revint en arrière, survola un bon moment les tas métalliques. Un bras s'avança et saisit un arbre de transmission.

On vit juste l'embout cannelé qui s'enfile normalement dans le différentiel d'un pont arrière, prendre de la vitesse et venir s'écraser près du pêne. Le bruit claqua, se répercuta sous la voûte !

A l'intérieur. Dehors avec le vent, la télé allumée... sans oublier les volets fermés... à cause du bruit de la route...

La barre en acier recula, reprit de la vitesse et percuta de nouveau le bord de la porte. Et encore... et encore... Les coups atterrissaient parfois à coté sur l'encadrement. La porte ne bronchait pas. Le gros tube métallique devint très rapidement lourd et moins précis. Un coup violent arracha une canalisation électrique et son fourreau de plomb. L'interrupteur se mit à penduler juste accroché tout là-haut dans le noir.

Un juron. Une inspiration de la dernière chance à pleine bouche pendant que l'arbre de métal reculait violemment de plusieurs pas.

Un bruit énorme ! Des tonnes de pièces métalliques qui se déversèrent par le bord de la mezzanine qui venait de pencher à l'endroit où l'étai heurté s'était effondré.

Puis un silence total. Puis un noir total.

Dehors les volets restèrent fermés. Aussi à cause du bruit de la route...

En s'approchant très très près on aurait pu entendre le vieil homme murmurer : Julien...

1

A Hard Day's Night
The Beatles 10 juillet 1964

Un an plus tôt...

Une gueule métallique béante quasiment arrêtée au milieu de la chaussée lorsqu'on revient du lycée en fin d'après-midi au volant d'une 4L, c'est très très surprenant.

J'abordais le virage à l'orée du bois comme d'habitude. En écoutant Téléphone : *Un autre monde*, à fond sur le Mini K7 que j'avais fixé sur le bloc chauffage à ma droite. Un petit ampli maison rajouté, deux haut-parleurs fixés dans les portes, et j'avais un son suffisant pour couvrir le doux bruit du 750cc en 4^{ème}. Je crois bien que je chantais à tue-tête, frappant rythmiquement avec ma main droite.

Un coup de volant réflexe ; la voiture passa sur deux roues comme savaient le faire les 4L. Elle traversa la route. Je ne gardai aucune image de cette acrobatie à la Jean Sunny car le fossé arriva très vite. La sensation qu'elle ratait son décollage. Les seuls pneus qui tentaient désespérément de s'accrocher furent secoués par le petit canal d'évacuation des eaux ; un bruit de ferraille ; un passage en mode essorage... Tout s'arrêta, j'étais recroquevillé quelque part devant le siège passager. Plus un bruit.

A ce moment-là on ne sait plus si on est fait d'une seule pièce. Le cerveau fonctionnait. Pas de douleur, les membres sollicités répondaient présents.

Une seule idée : sortir de là ! Mais la porte était à l'envers, la voiture sur le toit. Je me retrouvais dehors je ne sais comment.

Après quelques instants à contempler sa carcasse un peu tordue, j'essayais de la remettre sur pieds. Impossible bien sûr !

J'eus une pensée pour la batterie qui devait perdre son liquide, l'huile qui devait se répandre, mon pauvre moteur...

Ma première 4L quatre vitesses, avec son renflement de la traverse avant pour loger la boîte plus longue...

Puis soudain je me mis à tâter mon corps, étais-je entier ? Pas de blessure, ni de sang.

Le monstre d'acier et sa mâchoire grande ouverte n'étaient plus là. Un peu plus loin il y avait le dépôt d'ordures. Il devait y être arrivé.

Je partis en courant. Ils pourraient m'aider à remettre la voiture sur pieds. Aucune douleur. Encore cent mètres: un coin comme on en faisait à l'époque : un dépôt en bordure de forêt où on entassait les poubelles à ciel ouvert.

A ce moment précis le camion benne en repartait à fond et deux grandes feuilles de papier s'étaient détachées de l'arrière et avaient atterri sur la route. Les éboueurs ne regardaient pas dans ma

direction et mes appels avaient peu de chance de franchir le vacarme du moteur et du broyeur associés.

J'avais continué dans l'espoir de trouver malgré tout quelqu'un sur le site. Des gens venaient parfois récupérer ou jeter.

Personne ! Je m'apprêtais à repartir vers ma voiture. Un de ces signaux que capte le cerveau alors qu'on est perdu dans d'autres pensées, m'avait fait détourner les yeux. Une des feuilles était ouverte et laissait apparaître un dessin mécanique. En y regardant de plus près, mais du bout des doigts, ça ressemblait à un moteur. J'ouvris l'autre avec moins de précaution. Même chose. Penché, je cherchais à savoir ce que ça pouvait être plus précisément. Mes connaissances empiriques en dessin industriel étaient suffisantes pour m'apercevoir que la technologie ne devait pas être récente, et me pousser à m'accroupir. Des plans de moteur ancien.

La suite était simple et à la portée de n'importe qui n'avait pas peur des suintements, des odeurs et de se salir les mains...

J'étais reparti vers mon épave emportant les feuilles avec moi.

Je ramassais, après avoir cherché sur le ciel de toit qui servait maintenant de plancher, mes affaires que j'avais laissées dans la précipitation. Rien à faire d'autre que terminer le chemin qui me restait à pied pour arriver chez moi. Je n'avais pas osé faire du stop... Pendant les vingt minutes du trajet, mes pensées avaient commuté entre ma pauvre voiture et ces plans bizarres.

Je passais parfois jeter un œil à cette décharge en plein air. Au milieu d'une odeur assez épouvantable, il m'était arrivé de trouver quelques pièces de voiture. En fait trois carburateurs anciens une seule fois. J'explorais parfois en marge du tas principal où les camions déversoirs avaient fini au fil des années par créer une énorme butte qui laissait suinter lentement à ses pieds et de tous cotés, un liquide jaunâtre nauséabond. On trouvait plus facilement

sur ce terrain de chasse, un congélateur ou un mouton mort farci aux asticots que des pièces automobiles. Il y avait bien les restes d'une DS, d'une 203 et d'une Ami 8, mais elles pliaient sous les poids cumulés des ans et des débris ; sans bien savoir lesquels précisément écrasaient leurs toits et leurs capots aussi inexorablement.

Le soir même la R4 était remise sur ses roues et remorquée jusqu'à la maison. Par miracle je n'avais même pas une égratignure ! La voiture elle, était fichue. Je reviendrais provisoirement aux trois vitesses. Quelques journées en perspective à démonter et récupérer la mécanique et tout ce qui pouvait m'aider à en remonter une.

Ces plans que j'avais ramassés m'intriguaient. Le lendemain en milieu d'après-midi j'étais retourné à la décharge.

Un jour ensoleillé de janvier. Je m'en souviens bien car Chevènement était en train de promulguer sa loi pour l'école de la réussite en ce début d'année 1985, avant de lancer quelques mois plus tard l'idée subtile des 80% au bac qui a fait de notre France une terre de petits génies.

Il ne faisait pas trop froid. J'y étais allé en faisant mon jogging.

J'étais passé par un des cotés du monticule du chemin d'accès routier, de façon à éviter l'entrée principale. Sans déjouer malheureusement la traîtrise qu'une touffe d'herbe folle engraisée au jus de nos effluents de peuples évolués, réserva à mes belles chaussures de sport.

N'ayant pas de mouchoir à me mettre sur le nez et ne comptant pas rester très longtemps, je jetais un coup d'œil circulaire puisque ce sens fonctionnait encore, et je vis que des feuilles qui ressemblaient aux miennes, étaient encore partiellement enveloppées dans une sorte de grosse chemise en carton fort couleur vert foncé.

Par chance, le paquet devait être tombé après tout le restant du chargement. Evidemment du coup les feuilles avaient d'abord voyagé au fond, et leur aspect s'en ressentait un peu. Les mettre humides au

contact de ma peau ne se fit qu'après intense réflexion. Mais comment les ramener ? J'abandonnais sans regrets l'emballage pourtant d'époque.

Pressé de rentrer pour consulter tout cela et prendre une douche, je modérais cependant ma course pour pouvoir ralentir ma respiration.

Mon tee-shirt étant logiquement échancré par le haut, la chaleur de mon corps en pleine action faisait évaporer l'humidité odorante imprégnée dans le papier.

Marianne avait été très interloquée à mon arrivée. Elle n'avait pas trouvé très drôle que chaque soir lui réserve une surprise. J'avais désodorisé, après ma douche, tant bien que mal mes documents, sans les froter, ni les laver. Il me restait à les examiner de près !

Je sens toujours mes jambes coincées. Mais le problème n'est plus là, je m'y étais habitué. La nouveauté inquiétante c'est l'odeur de brûlé sur ma gauche.

Jusque là j'avais réussi à apprivoiser ma douleur ! Hier soir j'avais essayé de bouger ; je ne faisais que ça depuis des heures et... rien ! Mes jambes ne se soulevaient que de quelques centimètres, j'avais un bras recroquevillé sous mon corps et qui ne pouvait aller plus loin ; l'autre était à moitié replié sur une sorte d'accoudoir métallique. Tout s'était stabilisé en équilibre précaire après l'écroulement de la mezzanine.

Mais tous ces petits détails auxquels je m'accrochais cette nuit sont devenus dérisoires. Les crépitements semblent se rapprocher.

Mes documents bien séchés, je les avais étudiés sans attendre. Il y avait un Plan d'Encombrement. Un superbe dessin de moteur complet comme tracé à l'encre. Trois vues avec tous les détails plus les accessoires. Des cotes fléchées hors tout : longueur, largeur, hauteur. Plus certaines valeurs entre axes. Je retrouvais les principes du « Desdus » que j'avais découverts, encore auxiliaire, lors de ma première année d'enseignement. On m'avait fait prendre au pied levé des heures de Dessin Industriel, moi qui n'en avais jamais fait ! Le Proviseur en riant car il avait suffisamment de recul dans la profession, m'avait dit : vous serez comme un ministre. Comme je ne devais pas montrer une expression de visage suffisamment explicite, il rajouta bon prince : ont-ils toujours la connaissance correspondant à ce qu'ils gèrent ? Puis après un temps de silence que je n'aurais jamais osé remplir : vous n'aurez j'en suis certain, pas de mal à faire aussi bien qu'eux !

Ma formation scientifique et technique entraînait qu'on me considérait capable. Heureusement je possédais une bonne vision dans l'espace ; la déduction d'un coté à partir des autres m'avait paru un jeu amusant. Je n'avais qu'un souci : arriver à dessiner avec un Rotring. J'avais finalement décidé d'en rester au crayon : dans la répartition des tâches, les élèves dessinaient et moi je distribuais le travail.

Sur ces plans anciens j'admirais le dessin des chiffres. Au trace-lettres, pensais-je et pas vraiment à la norme actuelle.

Il y avait aussi un plan en coupe longitudinale avec hachures et vues correspondantes. Des myriades de flèches parallèles y convergeaient vers toutes les pièces. Au bout opposé, des nombres comme dessinés avec un pochoir minuscule, servant de références.

Plusieurs diagrammes d'installation. On y voyait encore des coupes mais dans des plans différents suivant l'endroit où le dessinateur avait voulu montrer le montage d'une pièce particulière. Il y avait des indications précisant le type de liaison ou une valeur spécifique de vis, de rondelle, de joint... ou une cote.

Il y avait aussi une perspective en vue de trois quart avant avec le nom de tous les organes : génératrice, pattes support, câbles allumage, culasses, collecteurs, démarreur...

Ensuite plusieurs feuilles plus petites représentant des dessins de sous-parties.

Une partie du bloc moteur nu, une partie de culasse, un piston, l'avant du vilebrequin, un compresseur sous plusieurs vues, les commandes de soupapes...

Certains plans avaient pris l'humidité ou avaient été en contact avec des substances destructrices.

J'avais aussi dans le dossier, quelques courbes et des feuilles dactylographiées. Le papier était bien jauni. Elles avaient dû prendre l'humidité et de ce fait des portions étaient très pâles. On y voyait par endroit des rectifications à la main ou aussi de rares ratures. Je les avais parcourues rapidement. Elles étaient dans le désordre et pas toutes datées. Des alignements de calculs commentés pour une partie ; des correspondances diverses pour les autres.

J'étais revenu au plan principal. Un long cartouche courait sur le bas. Des noms : le dessinateur je pense, le vérificateur... puis diverses références chiffrées.

Mais il y avait surtout la dénomination : RENAULT SAUR VERSA.

Et ce mot VERSA me rappelait quelque chose... mais quoi ?

A quoi m'avait servi de garder le moral en pensant qu'il y aurait bien quelqu'un qui arriverait et me trouverait ce matin ? Julien devait venir, il me l'avait dit !

La douleur s'était estompée au fil du temps ; ou m'étais-je habitué ? Seul mon accoudoir qui devait être une culasse bien froide et bien dure, me faisait mal. Une culasse plate heureusement. Les arbres à cames en tête n'ont pas que des avantages. J'avais gardé l'humour c'était le principal.

Ça se voyait pourtant que cette mezzanine était pourrie. Les étais ça n'est normalement que provisoire.

Mais maintenant c'est trop tard. Je sens la chaleur qui s'approche.

Le soir, ça m'était revenu. Versa... Le château du Gérier !

Plusieurs années auparavant on venait d'emménager dans la région, pas loin de Damville, jeune couple tout juste entré dans la vie.

A la fin des années 70, lorsqu'on sortait notre 201B souvent et la 11 TA, -à moteur D !- presque tous les jours, on avait évidemment des

retours. Mon voisin me dit un dimanche matin qu'il fallait qu'il me présente son neveu qui travaillait à Moisville.

-Vous qui aimez les vieux tacots, il m'a dit qu'il connaît un coin où il y a une... ah, je ne me rappelle plus... Si une Isetta quelque chose...

Il ne faut jamais couper quelqu'un dans ce genre d'élan.

J'avais une bonne vingtaine d'années et un sourire moqueur avait dû se dessiner sur mes lèvres.

Un peu bête il avait bredouillé : mais si ! Une Isetta Fratellini.

Ça n'avait rien arrangé évidemment, une image de pot de yaourt peinturluré tournant dans la sciure sous un chapiteau, s'étant imposée à mon esprit !

Mais il ne s'était pas vexé. Il n'avait plus vingt ans, lui.

-... Une énorme voiture avec des énormes phares et un énorme moteur...

Je m'étais senti énormément stupide lorsque la porte avant amovible de mon petit pot de yaourt s'était transformée dans mon esprit, en une calandre monumentale et un capot interminable sous lequel on aurait pu loger quelques Isetta.

Je n'avais pas pu en savoir beaucoup plus : quel état, à qui, où ? Sauf qu'elle était dans un château et précision ultime : pas neuve (sic).

J'avais très vite pris ma Simca 1100 de tous les jours et fait un tour à Moisville. Petit village, petite mairie, son cimetière et sa salle des fêtes.

-Oui le Château ? Il est facile à trouver. Il n'y en a qu'un et il est au Gérier.

... Vous prenez la route qui sort du village tout droit, par là. Vous tournez à droite et puis encore à droite, vous tombez dessus. Vous ne pouvez pas vous tromper.

Et bien si ! J'avais tourné trop tôt. Il fallait traverser toute la zone habitée, soit deux villages accolés.

J'étais arrivé devant une belle propriété. Un superbe colombier rond à gauche. Une grande grille marron fermait le domaine, et au fond... ce n'était pas un château. Juste une belle et très grande maison entourée d'arbres. Un homme sympathique et classe d'une bonne soixantaine avait fini par venir au devant de moi précédé par un chien de taille moyenne à poils longs et gris. Ses oreilles en alerte et ses yeux vifs lui donnaient un air malin mais un peu méfiant. Il devait être tout jeune car il n'arrêtait pas de tourner autour de son maître. Lorsque j'avais demandé à ce dernier si c'était bien ici le Gérier, il était parti d'un rire clair :

-Ici c'est le Merbouton, mais je ne suis pas contre un échange !

J'en étais à un peu plus d'un kilomètre à vol d'oiseau. Par la route c'était un peu plus compliqué. Il fallait retourner d'où je venais, puis prendre à gauche, puis ensuite tourner, mais attention à ... Il avait terminé ses explications alors que je rouvrais ma portière, avant d'ajouter : vous vous intéressez aux voitures anciennes ? Je...

J'étais remonté dans ma Simca, pressé et sans écouter ce qu'il me disait, aidé en cela par la grille restée fermée. Finalement une bonne dizaine de minutes plus tard, après avoir un peu tourné, j'étais tombé directement sur une entrée dos à un champ. De beaux piliers en briques très hauts et très larges. Une grille blanche en fer forgé ; le tout de près de 4m de hauteur et fermé ! Une longue allée et au fond un château blanc de belle taille.

Une fois devant cette magnifique demeure nichée au fond d'un parc immense, que faire ? Grilles fermées, volets ouverts. J'aurais préféré l'inverse. Et pas de réponse à mes appels !

J'étais donc reparti empli d'un mélange de déception et d'espoir.

Ce château me disait quelque chose...

Dans le mois nous reçûmes une invitation un dimanche à voir la fameuse voiture. Une image me revenait sans cesse et en cherchant dans mes journaux soigneusement classés je retrouvais le numéro

d'avril de la Revue le Fanatique de l'Auto dont la couverture montrait une (la ?) Berline Sala sur châssis Isotta Fraschini type 8A 1929 dans un parc, avec en fond un château blanc. C'était bien celui-là !

Le temps et ma vie s'écoulaient, partagés entre autres, entre mon travail, mes diverses passions dont les voitures anciennes et la lecture de La Vie de l'Auto qui démarrait. Mon noyau familial se résumait à un duo. Notion et impression nouvelles. Pas désagréable ! Dans ce temps-là on n'avait qu'une idée : quitter le foyer parental. Tanguy, flanqué de son inséparable coéquipier Laverdure, n'était qu'un aviateur de bande dessinée dans le journal Pilote.

Cette nouvelle vie était simple, douce, et complètement ouverte. On avait quitté Paris tous les deux, y laissant surtout notre vieux pote Bertrand, et pour moi le Karaté auquel il m'avait initié, plus avec Marianne la plongée du mardi soir et la varappe à Fontainebleau le dimanche.

J'avais continué à taper dans le makiwara que j'avais fixé au mur de mon garage et m'étais remis à la course à pied mais en solitaire. Fini la piste de mon adolescence. Ce n'était pas à la mode et je passais pour un original. Ce qui pouvait parfois aller à l'encontre de mes plans, puisque j'utilisais ce passe temps pour être un mari en forme mais aussi pour visiter des lieux où j'imaginai que...

Je coupais par des bois pour voir s'il n'y avait pas une épave, je contournais des granges qui allaient abriter une calandre plate et brillante que j'apercevrais entre deux colombages, je frôlais des cours de ferme... attendant /a Découverte !

Au château du Gérier, nous fûmes très aimablement accueillis par le maître des lieux en personne. Il nous fit effectuer une agréable visite, à Marianne qui partageait depuis le début ma passion pour les voitures anciennes et moi. Le neveu qui nous avait obligeamment introduits était reparti. L'Isotta Fraschini était en de

très bonnes mains et pas prête à en changer ! Vue de près elle avait des vitrages tout jaunis qui avaient déjà bien entamé leur délamination. Elle était avec toutes les autres dans un bâtiment un peu sombre, l'arrière contre un mur sur la droite en rentrant. Quel monstre ! Et pourtant à ses cotés il y avait une Hispano. Une 6 cylindres seulement précisa le propriétaire en souriant, mais une 46HP.

Superbe ! D'un noir profond et brillant avec juste le capot en alu riveté. Sans parler des phares énormes, de la calandre inimitable et de l'incontournable Cigogne. Ah ! Être un bébé né sur une Hispano... Je gardai cette réflexion pour moi.

C'était une carrosserie 2 portes mais 4 glaces avec une belle malle intégrée derrière. Là aussi il m'ouvrit le capot. Le moteur me déçut un peu au premier aspect : pas le brillant métallique d'une Bugatti. Mais à bien y regarder la construction était très soignée. Un simple carburateur pas encore inversé indiquait l'âge de la voiture, alors que sa ligne de carrosserie arrondie la faisait paraître plus jeune.

Puis il nous dirigea vers une Franklin : grosse Limousine 6 glaces avec une roue sur le coté avant droit. Sa couleur verte bouteille était bien poussiéreuse, ses vitres jaunies aussi. Elle me regardait de ses énormes phares chromés comme l'Isotta. Je me sentis tout petit devant ces trois beautés imposantes. Notre hôte semblait s'amuser de mon enthousiasme un peu puéril et de mes questions passionnées auxquelles il répondait avec un plaisir sincère. Il attira mon attention sur la Franklin en ouvrant avec précaution le capot à crevés horizontaux découvrant un moteur 6 cylindres. Je les comptais facilement car il possédait des cache-culbuteurs séparés. Voyant que je restais songeur, car quelque chose m'intriguait, mon guide m'expliqua que cette firme américaine n'avait produit pendant 30 ans que des autos refroidies par air ! Effectivement de près, la calandre

chromée était vraiment très fine. Je distinguais un curieux système d'ailettes de refroidissement des cylindres.

- 4 litres de cylindrée environ à refroidir ! me précisa-t-il.

Pas de radiateur mais un carénage cachant un ventilateur dirigé vers le moteur.

... Et savez-vous qu'en 1930, deux voitures firent un Paris-St Raphaël en seule étape, levier de vitesse bloqué en 1^{ère} ?

La visite se poursuivit.

Je découvris la Chenard et Walker qui remporta la première édition des 24h du Mans.

-A plus de 90Km/h de moyenne et plus de 2000Km ! En 1923 !

Une énorme découvrable avec la calandre en forme de tonneau et son aigle en haut. Au milieu un gros numéro 9 peint en blanc.

... Je l'ai fait participer à la deuxième Rétrospective en lever de rideau des 24 heures.

Je ne me souviens plus très bien aujourd'hui de tous les autres modèles rares que je vis : Delahaye cabriolet comme je les adorais, Delahaye 135 Monte Carlo 1936 bleue à portes échancrées, Maserati Ghibli, Barquette Gordini sport 2,3l 24h du mans 52... et tant d'autres...

Les voitures étaient pour la plupart dans leur jus. Un jus parfois un peu saumâtre à mon goût. Mais les préférences d'un petit collectionneur de voitures à quatre cylindres seulement, et en plus tristement latéraux n'avaient que peu de poids en ces lieux ! Je gardais donc mes remarques pour moi.

- Et voilà !

Nous avons rejoint le parc ensoleillé.

... Vous avez pu vérifier, jeune homme, car vous êtes un lecteur attentif de ma revue -Un sourire taquin sur son visage avenant- que je n'ai que des modèles hors du commun.

Il laissa un blanc et ses yeux moqueurs me scrutèrent :
...contrairement à une certaine réputation qu'on me prête, si je trouvais un modèle de marque populaire à plus de 8 cylindres, je le rentrerais ici... avec une exception pour une 22cv Citroën bien entendu.

Il marqua un temps d'arrêt, hésitant un peu :

... A ce propos, suivez bien ma rubrique les Tiroirs de l'Inconnu. J'espère prochainement pouvoir y faire part d'une découverte assez extraordinaire chez Renault.

Comme je devais le regarder attendant la suite :

...Versa. Souvenez-vous de ce nom... Mais je ne vous en dirai pas plus. Parce que je n'en sais pas encore beaucoup plus !

Il nous quitta alors que nous montions dans notre voiture, sur un franc sourire :

... Et sans soupapes latérales... cela va de soi !

C'était entré par une oreille... J'avais fini par ne plus lire Le Fanatique que sporadiquement pour dévorer régulièrement La Vie de L'Auto qui prenait son envol.

Les semaines avaient passé. Le démontage de la 4L avait mangé mon temps libre. Les plans étaient restés en attente.

Puis j'avais eu l'idée de les emporter à mes collègues de mécanique automobile du lycée. Dans les années 80, il y avait encore, approchant de la fin de leur carrière, des gens qui avaient travaillé sur ces technologies ; de même qu'il existait encore un atelier où l'on enseignait comment former un morceau de tôle plate pour en faire une hélice ou une aile de voiture.

A l'heure de la pause de 10h et demi ils étaient normalement au café. J'étais entré par le côté réparation. J'avais apporté une feuille montrant le moteur en coupe. Ils s'étaient tous penchés dessus.

Après quelques palabres un peu désordonnées, le plus ancien des collègues, Jean-Pierre, nous avait rappelé qu'il avait travaillé à la RNUR comme il disait en prononçant d'un seul tenant.

-Ca c'est un moteur d'avion affirma-t-il au bout de quelques dizaines de secondes avec l'assentiment muet de ses collègues. Et oui les gars, Renault n'a pas fait que des voitures ! Avant guerre il faisait tout, des pneus aux vis. Il a fait des camions, des bateaux...

Il expliqua longuement et en se perdant parfois dans les méandres de sa propre vie, que Renault avait produit des moteurs et même des avions entiers !

L'entre deux cours ne durait que dix minutes :

-Tu dis des avions ?

-Oui des Caudron. T'as pas connu toi Julien, t'es trop jeune. Ils avaient des énormes moteurs en V inversés de plus de 450cv. Et en plus ces moteurs étaient refroidis par air. Une cylindrée de, je crois, plus de 15 litres... peut-être 20.

-Tu ne confonds pas avec ta dose quotidienne ?

Cette sortie d'un qui n'avait pas pu s'en empêcher, les avait bien amusés et du coup éloignés vers d'autres blagues et leur café peut-être pas complètement sec, qui refroidissait.

-Je ne suis pas fortiche en dessin mais je n'ai pas l'impression que ce moteur soit si gros.

-Je ne sais pas Julien. Ça ressemble tout de même. Faudrait que tu demandes aux collègues de méca générale. Ils te liront mieux le plan, eux. Moi c'est bien loin tout ça.

On s'était rapprochés des autres pour terminer notre boisson attiédie lorsque la sonnerie retentit. Juste alors que je franchissais la porte il me rattrapa :

-Tu sais ton truc, ça me dit quelque chose... Il me semble que j'ai déjà vu un moteur comme ça. Mais où ?

2

You never give me your money
The Beatles 26 septembre 1969

Il marchait de long en large dans le dépôt de ferraille. Le dépôt de vieilles ferrailles, oui ! Même de ferrailles pourries, car ce n'était que ça ! Et pas un stock de pièces d'occasion comme disait pompeusement son beau-père, en regardant amoureuxment les rayonnages en bois pleins jusqu'au toit de pièces automobiles d'avant-guerre ! Devant, derrière, sur les cotés, par-dessus et même par dessous s'il avait pu !

Toute cette crasse, cette rouille, ces toiles d'araignée, cette boue permanente aussi, qui faisaient des taches sur ses beaux souliers vernis. Il poussa d'un revers de main une caisse de feux arrière qui s'étala dans un bruit de fracas réjouissant ! Il contempla les

morceaux de verre rouge éparpillés. Il remit un coup de pied dans ceux qui étaient restés entiers.

Ses proches n'auraient pas été étonnés. Robert Ornage avait une réputation. Elle lui collait à la peau et il en aurait bien changé...

Mais bon sang c'était facile ça : Il n'y a qu'à faire un effort ! Ben voyons...

Et il renversa une autre caisse pour la peine !

Son projet... encore et toujours retardé par l'obstination de ce vieux c... et pas possible de le faire changer d'avis. Ça faisait à peu près une quinzaine d'années maintenant que Robert Ornage s'était marié avec sa fille. Michèle... presque aussi têtue que son père, le charme en plus quand même ! Il devait reconnaître qu'elle avait toujours eu des arguments plus que convaincants à faire valoir. Arguments qui ne s'usaient pas trop au fil du temps, car comme pour les piles Wonder, elle n'en abusait pas non plus. Avec lui en tous les cas.

Hier soir ! C'était son anniversaire quand même !

40 ans ! Pour un homme, ce n'est pas rien !

Il avait un peu bu, OK, mais il aurait été opérationnel ! Quel prétexte avait-elle encore trouvé ? Il ne s'en souvenait même pas parmi la liste imaginative et sans fin que toute femme semble posséder dans son capital génétique. Inventaire complétable comme s'il y en avait besoin, dans les canards pour nanas. Elle était abonnée à Marie Claire. Pas de chance : en couverture du mois d'avril, Robert avait aperçu : « Tendresse les français la préfèrent au sexe ». Merci Cookie Dingler ! Libérées ? Il devrait venir voir le nombre de femmes battues que lui, Maître Ornage, défend en une année !

Dans le même temps il avait aperçu dans les kiosques, ELLE qui titrait : « Les nymphomanes dévorent le plaisir, pourquoi ? »

Ce matin il avait profité que le beau-père partait à la journée sur Nonancourt pour prendre les clefs et venir ici.

Il marchait de long en large évitant les flaques et réajustant sa cravate. Il passa sa main dans ses cheveux et flanqua un coup de pied rageur dans un moteur. La douleur le cloua sur place.

Il était né le 8 mai et pas n'importe lequel. Le seul, *le vrai*. Il s'en sentait du coup légitimement de la race des vainqueurs et des battants. Quarante ans ! C'est maintenant qu'il fallait profiter de la vie ! Et beaucoup d'argent c'est encore plus de vie !

Il poussa une vitre arrière posée devant lui.

Il fallait tout vendre, tout débarrasser : ce garage-dépôt de pièces, le stock de voitures abandonnées en face, plus la casse, la maison familiale attenante, le petit café de campagne, sans oublier le beau-père, les chiens, les poules, les canards, les œufs et même la belle-mère cette pauvre vieille... à laquelle sa femme ressemblerait un jour ; c'est comme ça et si c'est écrit dans les journaux féminins c'est en tous petits caractères !

Il refit mentalement les calculs du nombre de maisons, de la disposition des terrains et de l'argent qui en découlerait.

Ce n'est pas à soixante ans qu'on profite de la vie, bon sang!

Robert Ornage repartit pour son inspection des lieux. Il ne se lassait pas de faire des plans, d'imaginer ces bâtiments transformés, de belles maisons sur les terrains fleuris et arborés... Mais c'était la première fois qu'il faisait la visite seul.

Après avoir retraversé la cour, il se mit dos au portail qui donnait sur la route nationale. A droite, la grande bâtisse des pièces détachées. Il ouvrit la porte découpée dans le plus petit des deux battants en bois et entra dans la première partie ; un vaste espace de casiers et de rayonnages aux murs. Il tira au hasard sur un des tiroirs de la rangée la plus proche. Il se retint de lui faire vomir ses poignées de portes et ses bouchons dans un bruit de quincaillerie.

Sur la partie droite des monceaux de carburateurs, pompes à eaux et à essence. Des roulements aussi. Il ne voulait surtout pas s'y

connaître en pièces mécaniques mais c'était écrit dessus. Il reconnaissait qu'à une époque le Vieux avait certainement géré une vraie entreprise de récupération. Il démontait tout avant d'envoyer les carrosseries à la ferraille et entre 1950 et 60 revendait ce qu'une ère de pénurie imposait de remplacer pour continuer à rouler.

Devant, posés au sol des morceaux de carrosserie. Ça allait des portières aux malles et aux capots en passant par des ailes. Les portières étaient debout les unes contre les autres. Quant à savoir de quelles voitures elles provenaient ? Le beau-père l'avait bien saoulé un jour, au début lorsqu'il l'écoutait encore, en lui décrivant celles qui correspondaient aux marques françaises. Il avait même fait des sous parties pour chacune des trois grandes et après pour les autres !

En face au fond, de chaque côté de l'ouverture qui menait dans l'autre partie du hangar des démarreurs, dynamos, courroies et des petits moteurs. Quelques portières et des capots égarés. Il leur envoya un coup de pied qui resta symbolique.

A gauche des moteurs entassés pratiquement jusqu'au toit. Le Vieux avait expliqué qu'ils ne risquaient pas de tomber car il avait créé un système astucieux, c'était son expression exacte assortie d'un sourire satisfait. Robert Ornage n'avait pas compris et surtout pas écouté l'exposé du principe qui faisait que les plus hauts n'écrasaient pas les plus bas et que tout cela ne risquait pas de basculer et de dégringoler. Une sorte d'armature métallique qui vu d'ici semblait un morceau prélevé sur la Tour Eiffel.

Dans l'espace qui restait au sol il y avait quelques voitures vraiment très anciennes. Ce qu'on appelait des tacots lors des fêtes de village. Il en avait vu, plus jeune, sortir parfois pour parader avec la fanfare. Ceux-ci ne devaient pas avoir roulé très longtemps ! Leurs pneus étaient à plat et la poussière accumulée ne laissait même plus deviner la couleur de la peinture. Un grand torpédo avait curieusement gardé

des fleurs en papiers tressées en guirlandes tout le long de sa ceinture de caisse.

Ce bâtiment en plusieurs parties devait faire pas loin de 600m² au total. Le réhabiliter ou le démolir ? Poussant les battants de la lourde porte roulante qui permettait d'accéder à la deuxième partie, il alluma les néons du plafond et entra. Il y en avait aussi partout. Les mêmes pièces mécaniques, enfin pour lui, car le Vieux savait ce qui les différenciait.

Cette partie-là avait une spécificité curieuse.

Cette vieille charpente était pourrie ! Si je n'avais pas eu ces fichus séjours à l'hôpital, je n'en serais pas là non plus. Je sais bien qu'on cherche et qu'on trouve tant de causes, de moments où le virage a été mal pris. Mais c'est bien à ce moment-là qu'ils ont commencé à penser que j'étais fichu. Ils me voyaient déjà mort ! Et bien ça n'aura été retardé que d'une bonne année.

J'aperçois des lueurs orangées maintenant.

La mezzanine qui sautait aux yeux lorsqu'on entrait, était plantée comme une verrue diminuant l'impression d'espace de la toiture qui devait culminer à près de 5 à 6 mètres. Ce bâtiment avait vraiment une superbe charpente. Ses poutres de bois taillées directement dans le tronc d'un chêne, dont on aurait juste raboté les rondeurs pour en faire une section vaguement carrée, impressionnaient plus Robert Ornage que toutes les cochonneries de son c... de beau-père.

Fernand !

Il ne l'avait jamais appelé comme cela. Beau papa ? Pas plus ! C'est pourtant ainsi que Michèle avait appelé son père à lui au tout début. Et ça le faisait fondre son vieux ! Son sourire idiot...

Une expression pour nana ! Déjà qu'il ne se souvenait plus de la dernière fois où il avait prononcé papa. Il chassa rapidement ces nouvelles pensées négatives.

Pas de voiture dans cette partie. Encore et toujours des pièces. Il parait, le Vieux en rigolait, qu'il commençait à y avoir des gens, des collectionneurs, qui venaient de loin pour acheter son stock. Evidemment il les éconduisait avec sa brutalité habituelle.

Un dimanche de repas familial, ceux que Michèle adorait, le mois dernier, il l'avait entendu envoyer balader au téléphone des frères qui possédaient un petit musée en Bretagne.

Ces gars-là avait-il dit furieux, passent leur temps à ratisser la campagne. Il y a aussi un marchand du coin qui achète une misère tout c'qu'il peut ! On m'a dit qu'par contre coté revente c'est plus les mêmes prix. Ils ont dû aussi repérer l'dépôt de voitures près d'la maison. Je m'demande s'ils n'y ont pas déjà fait un tour. C'pauvre Amédée... seul pour surveiller ça ; pas facile avec ces charognards ! J'ai beau lui dire de n'laisser rentrer personne ! Une fois sur deux endormi au fond de son autocar, il n'entend rien. Il va encore falloir qu'je contrôle ça d'plus près ! Si j'en prends un ...

-*Vieux c...* ça prouvait au moins qu'il y avait de l'argent en plus à tirer de toutes ces saletés ! pensait Robert Ornage.

La charpente de la mezzanine au contraire de celle de l'ossature principale semblait bien usée. Elle avait dû être rajoutée plus tard et avec du bois moins solide. Il y avait même quelques étais métalliques par endroit.

-Absolument enlever cette verrue !

Il ne savait pas trop ce qu'il pouvait y avoir d'entreposé là-haut. Des pièces détachées plus petites apparemment ?

Pensant au poids des pièces stockées à l'étage, il était très tenté de l'aider à s'écrouler. Pousser le Vieux à vendre !

Mais au final, pensa Robert ça aurait servi à quoi puisque rien ne m'appartient ? Comme *on* aime bien me le rappeler !

Il y avait aussi quelques voitures que le Vieux gardait jalousement stockées dans la dernière pièce au fond à droite. Elles étaient rares, et aussi en bon état, paraît-il. Une éventuelle source d'argent supplémentaire ! Robert Ornage se dirigea vers la fameuse porte en traversant une allée de boîtes de vitesse et de ponts. Elle était fermée comme d'habitude et après avoir cherché rapidement dans le trousseau, il l'ouvrit et jeta un coup d'œil rapide. Deux voitures seulement ! Pas de quoi en faire un plat ! Mais si elles étaient exceptionnelles tant mieux !

Il referma et observa devant lui.

Pourquoi ne pas enlever les étais qui par endroit tenaient la mezzanine ? Juste un pour voir ! Ça passerait pour une usure normale. Repoussant la tentation, Robert Ornage ressortit rapidement dans la cour.

En vis à vis : une sorte d'atelier avec encore des pièces mais plutôt de la carrosserie plus récente ; les couleurs étaient moins uniformément noires. Une fosse, des machines... Un peu moins de surface que le précédent. Il y entra. Le seul endroit propre. Tout était relatif bien

sûr. Il y avait un sol de ciment lissé. Le luxe à coté des sols mi terre battue, mi béton grossier des autres constructions ! Le pont était levé avec une Renault 10 en chantier, capot ouvert. Plus loin une fosse, vide et à coté une coccinelle blanche.

Y pousser le Vieux...

Sur les murs des panneaux de clefs, de tournevis, des boites en cartons, des bidons de toutes les couleurs. Un antique poste de radio, un transistor comme on l'appelait dans les années 60. Rouge et beige, avec son cadran rond.

Etait-il simple de rendre cette partie habitable ? Il ressortit pensif dans la cour. Le chien jappait sans trop d'espoir. Il tortillait ce qui lui restait de queue, cet affreux clébard pouilleux. Il tirait bêtement sur une chaîne trop lourde pour lui. Ornage n'aimait pas les chiens. Trop serviles, trop dépendants.

Restait un bâtiment sur sa gauche en ressortant. Toujours le même principe: un lieu empli de quelques voitures, celles-là plus années 30 et pas en bon état non plus. Sur le mur du fond sous une verrière : des phares par centaines. Il n'aimait pas plus toute cette ferraille-là, mais il arrêta toujours son regard un instant, lorsqu'il venait ici, vers une paire de feux chromés pendus alors que les autres étaient tous en casiers, posés les uns sur les autres dans un capharnaüm indescriptible. Enormes, brillants, avec une sorte de lentille sur le haut. Il avait pensé les mettre dans son salon en les reconditionnant en lampe d'ambiance. Sa femme avait vu ça dans Marie Claire ! Mais le Vieux avait dit qu'ils valaient très chers. Pas question de lui acheter ! Ça valait tellement cher qu'il les laissait lentement rouiller ici.

Ferrailleur...

... un métier ça ? Je vous présente Monsieur Ornage : ferrailleur...

Avocat oui ! Et Maître par ci et Maître par là...

Son beau-père était très fier de sa réussite aussi, lorsqu'il avait fréquenté sa fille. Il le lui avait même dit ! Avant, le même jour, avec

l'assurance des c..., à la fin du repas bien arrosé, de lui lancer que les études c'est bien beau mais qu'on en r'parlerait le jour où il gagnerait autant qu'il lui avec son garage. Et appelle-moi Fernand, bon sang !

Avocat... Finalement il aurait dû être agent immobilier ! Au moins s'y connaîtrait-il en construction et en terrains. Et puis ça rapportait *encore* plus, comme le lui rappelait souvent Patrick en rigolant. Et pour moins d'études mon vieux !

... et à condition d'avoir eu papa et maman pour acheter le fonds ! grommelait Robert.

Et dire que l'argent est là, et s'évapore lentement !

Il se dirigea vers la sortie avec un dernier regard pour ses beaux phares....

Un garage ! Il avait le culot d'appeler ça un garage.

C'est vrai qu'en plus de trier et revendre les métaux en se cassant le dos à déplacer toutes ces cochonneries et en respirant les fumées de ce qu'il brûlait, il vendait des pièces et utilisait ses quelques machines, sa fosse et son pont élévateur pour changer un moteur ou toute partie mécanique prise sur les épaves qu'on lui apportait gratuitement. C'était bénéf à tous les postes comme il disait !

Et il la ramenait toujours malgré l'âge. Pas de retraite mais encore de l'argent avec ses magouilles et aussi le petit café-épicerie qu'il avait acheté pour sa femme.

Il était resté impressionnant le Vieux. Robert Ornage avait beau savoir qu'il jouait de son personnage... Des dizaines d'années à surveiller ses terrains, à virer les parasites, à repousser les voleurs de métaux et à négocier avec des personnages peu recommandables, ça laisse quelques souvenirs de bagarres et d'interventions à coup de poing ou de clef de 50. Le Vieux savait ressortir au bon moment des anecdotes bien gratinées sur ses exploits. Même passés et s'ils étaient peut-être enjolivés, Robert Ornage avait eu une ou deux fois à défendre au palais de justice d'Evreux ce type de personnage

sanguin et haut en couleur pour des voies de fait, et il se rappelait que les dossiers d'accusation n'étaient pas bidonnés !

Juste avant de refermer la porte, sa main resta en suspens devant une étagère pleine de carburateurs à la belle couleur or.

L'immobilier... de l'argent pour acheter une agence bien placée... Il arrêterait de défendre tous ces sales types. Ceux aussi qui battaient leur femme.

Il ne digérait toujours pas la journée d'hier!

Il sortit sur le trottoir et traversa la rue dès que le feu tricolore se mit au rouge.

Le matin, une femme encore couverte d'ecchymoses. Dans son réquisitoire il avait avec conviction, démoli ce sale type arrogant et macho, qui devait battre ses enfants aussi. En général ils ne se gênent pas pour faire la totale. Comme il n'aurait jamais été capable de leur coller son poing dans la figure, ce qui aurait été il le pensait de plus en plus souvent, le plus efficace, il comptait sur son éloquence pour les anéantir. Et ça marchait plutôt bien, il n'avait pas à se plaindre ! Mais là, il avait constaté qu'au fur et à mesure, elle en paraissait affectée. Il n'arrivait jamais à s'y faire. Il avait discerné qu'elle envoyait à son homme un regard perdu, lorsqu'elle avait entendu le verdict de prison ferme.

Il s'arrêta devant la barrière fermant l'entrée et chercha la clef dans sa poche.

Mais le pompon qui en avait vraiment fait une journée de m... ce fut l'après-midi même : obligé de prendre in extremis l'affaire d'un collaborateur accidenté, pour défendre un homme... qui frappait sa femme depuis plus de dix ans !

Colette...

Comme sa mère.

Il avait parcouru les documents. Pas assez de temps : aller à l'essentiel.

Et il avait obtenu l'acquittement !

Il sortait de la salle d'audience et était en train de se rassurer en pensant que le dossier d'enquête sociale et les antécédents alcooliques du couple avaient eu plus d'impact que sa plaidoirie, lorsque le confrère proche de la retraite, qui défendait la plaignante vint le féliciter :

-Bravo ! Bien joué ! Une fois de plus tu as été fidèle à ta réputation mon cher Robert!

Il tourna le gros cadenas vers lui et y entra la clef difficilement.

Un jeu... Des hommes et des femmes simples numéros sur des chemises épaisses qui iront rejoindre les archives...

Et Colette, elle ira dormir où ce soir ?

C'était la bonne clef mais elle ne tournait pas.

Ce Vieux con ! Un petit jet de dégrippant, c'est trop demander ?

Un coup de pied dans le portail...

Il haïssait parfois ce métier ; se déguiser en robe noire et col blanc et endosser avec, la certitude que sans nous comme on leur avait répété à la fac : pas de Justice !

Rien que ça ! Et encore heureux si on ne rajoutait pas : ni de Démocratie !

Qu'est-ce qu'elle en disait Colette... juste maintenant ?

Il rajouta un coup de pied dans la chaîne. Puis essaya plusieurs fois de tourner en forçant. L'arceau métallique finit pas s'ouvrir.

...L'argent... Il restait ça heureusement ! Vivre pourquoi sinon ? L'idéal de défendre les gens honnêtes ? On ne gagnait pas à tous les coups et on n'y pouvait rien !

L'argent ! Et puis des Colette parfois...

Mais c'était de sa faute à lui, si elle était restée dix ans et avait aussi frappé ses enfants ?

Il pénétra dans le vaste champ en face du garage après avoir ouvert la lourde grille.

L'argent lui, rentrait quelque soit le verdict ! Pas de limite ! Comme disait un de ses pairs en rigolant : le fric est la seule chose qui te rend au centuple ce que tu ne lui as pas prêté !

De ce coté de la route, sous un paysage de carcasses de voitures à perte de vue : des milliers de m² constructibles !

Il resta debout sans bouger, les yeux traversant les épaves rouillées pour atteindre un point lointain et inaccessible où sa vie...

Mal dans sa peau à 40 ans !

Il était temps de changer ! Il n'arrêtait pas de se le répéter !

Et elle, Michèle, elle en disait quoi ?

Elle n'était pas près d'hériter ! Il grimaça et passa une main dans ses cheveux.

Il laissa revenir ce qui le troublait le plus depuis hier : le mari de Colette, lui avait téléphoné le soir même au dîner. Il l'avait remercié.

Robert était resté sur la défensive. Comment avait-il eu son numéro ?

Mais le bonhomme semblait sincère :

-Maître Ornage je vous dois beaucoup !

-Non je n'ai fait que mon métier, il n'y a rien à ajouter, je...

-Je sais bien Maître Ornage, mais moi j'ai de l'honneur et si vous avez besoin un jour, vous pourrez compter sur moi !

Robert n'avait su quoi dire.

... N'hésitez pas, vous me trouverez en demandant Guindois au bar de la Gare Routière... Guindois ! Vous vous rappellerez ?

Robert avait raccroché sans lui rappeler qu'il l'avait défendu il n'y avait pas si longtemps que cela !

3

Get Back
The Beatles 8 mai 1970

Ma vitesse est proche de 90 Km/h ; c'est pour moi le réglage optimal en ligne droite et dégagée. Une chaussée en mauvais état, ou étroite, ou bombée, et les ardeurs doivent retomber. En tous les cas, moi je ralentis. La tenue de route puis le freinage se ligueraient à la première occasion pour bien me faire comprendre que je n'ai pas entre les mains une voiture du XXIème siècle. Dans une Renault d'avant-guerre on prend son temps.

Le paysage de la Normandie avance. Pas trop vite. A l'automne cette belle région n'est jamais pressée. Ni de donner ses pommes et ses feuilles dorées à la terre, ni de rejoindre l'hiver.

Je viens de partir, en cette belle journée d'arrière-saison, faire une grande virée pour profiter du soleil et de l'air doux, et rouler décapoté sur les petites routes de campagne. Je retrouve comme à chaque fois, le plaisir de conduire, oublié depuis longtemps dans nos véhicules bavards, mais sans âme. Sans compter les panneaux qu'on ne voit plus, les voitures qu'on aimerait moins voir et comme dit ma petite fille : les radars ralentissant, les ralentisseurs rageants et les agents râleurs.

Le paysage défile en ce bel après-midi d'octobre 2014. Je suis seul. Pas de GPS, pas de téléphone, pas de tablette, pas de pensées ni de femme. Nu comme aux premiers jours et heureux de l'être.

Un tout petit mensonge pour me retrouver. Marianne qui adore rouler dans ce cabriolet ! J'avais prétexté un essai à faire et qu'elle se tienne plutôt prête à venir me chercher avec la remorque. S'il te plait.

-Julien, tu...

Elle avait un peu pincé du nez. L'âge n'efface pas toujours quelques remontées réflexes d'anciennes douleurs. Elle se méfie encore des vieux lions qui somnolent. Mais aujourd'hui mes préoccupations sont bien éloignées de tout cela !

Seul donc. En n'abandonnant pas complètement une surveillance discrète de l'environnement immédiat. Je troque simplement l'observation obsessionnelle du compteur kilométrique, des divers panneaux d'avertissement de vitesse et éventuellement du téléphone en aide à la conduite, contre celle d'un mano d'huile et de son ampèremètre, associés dans le cadran hexagonal de la montre, celui de droite. Tout va bien : 3,9 Kg et charge à 17 ampères. Il faut toujours que je précise aux puristes qui trouvent la pression élevée, qu'au repos l'aiguille n'est pas sur le zéro.

J'ai depuis bien longtemps oublié le contenu précis de mes lectures de Freud, comme celui de mes croyances en toutes les tentatives d'explications du monde, Dieu compris. Mais apparemment ça n'a pas du empêcher l'un ou l'Autre ou même les deux, de s'insinuer depuis quelques temps dans les circonvolutions de ma mémoire, encore en bon état comme ma VivaSport, et d'y réveiller de très vieilles réminiscences.

...Souvenirs... Mais tellement lointains. Fin des années 70 donc, nous venions juste de nous installer dans la région. Un peu par hasard. Un zeste de manque de courage aventureux, la Sagesse disaient les parents, nous avait éloignés du tour du monde en bateau à la Moitessier et de la construction du bateau qui allait avec ; puis du Larzac avec les élevages de chèvres et la vie en Communauté qui en faisaient partie. Les packages existaient déjà même si le nom était inconnu.

Bertrand ? Il avait trouvé chaussure à son pied, comme on disait aussi, en restant sur place ; où on l'avait abandonné, comme il nous l'avait gentiment reproché. Des regrets de grandir... je le voyais moins. Il nous restait à Marianne et moi, un blues dont on parlait peu : nos soirées tous les trois à refaire le monde, rire, chanter... vivre !

Je me rendais compte que parfois, il me manquait ce sentiment d'excitation trouble lorsque je les observais avec bonheur, copains si proches qui semblaient ignorer une évidence qui m'avait envahi progressivement.

Il ne subsistait de tous ces espoirs d'évasion pas trop déçus, qu'un Combi Volkswagen à deux pare brise qui nous emmenait une partie de l'été en vacances, et une maison louée en pleine campagne pour le reste de l'année. Une poule récupérée d'un élevage intensif, maladroite et apeurée par la lumière et les brins d'herbe, s'y acclimatait. Plus tard des œufs, puis un chien... qui éliminera rapidement la poule et les omelettes bios.

Il me restait, non prévu par ce retour à la Nature: les voitures et les pièces que je trouvais au hasard de mes sorties et qui nourrissaient le rêve d'une collection en gestation. Comme celle du Gérier ? Un jour...

Mais la vie est comme mon chien, elle élimine sans discernement, tout en sachant elle, par contre, faire de fichues omelettes de tout ce qu'elle rencontre.

Aujourd'hui, juste une bonne odeur de moteur chaud, une symphonie sourde de pistons coulissants, de jeux de soupapes, d'aspiration d'air, de sifflement de boîte. Pas la Culpabilité qui nous guette à tout propos dans nos véhicules qui ne laissent plus filtrer de bruit extérieur, sauf toutes les voix de synthèse qui sont là pour nous guider sur le droit chemin.

Juste aussi le chuchotement d'un vieux remord qui tente de pénétrer ma tête depuis quelques temps, pour y secouer une trentaine d'années de refoulement. Tout avait commencé avec cette découverte de plans Renault.

Le vent lui, fait le tour de mon visage : pas de filet, pas de profilage calculé dans mon cabriolet. J'ai entre les mains une Renault de 1935, avec les qualités de l'époque : une construction simplissime, solide et fiable, un moteur conçu pour durer ; dixit la publicité qui ne parlait pas des freins à câbles, ni de l'absence de clef et de serrures aux portières, ni... Ah ! Si ! Deux orifices de remplissage d'essence à l'arrière ! Le must avec les pompes actuelles où on se sert seul !

Plus six cylindres et quelle ligne !

La voiture tourne bien. Jusque là. C'est ainsi dans une auto des années trente. Comme dans la vie après la soixantaine, on avance en accumulant chaque seconde de gagnée sur la panne potentielle.

Je ne me suis jamais lassé au volant de ces vieilles voitures, ni des regards amicaux des passants, ni des bonjours souriants des autres automobilistes.

Il y aurait pourtant de quoi attiser les actuelles colères latentes. Je les sens parfois bien fatigués mes chevaux, dont je n'arrive pas à affirmer s'ils sont de 1935 ou actuels, lorsqu'il faut pousser la bonne tonne de mon cabriolet dans une montée cumulant trois défauts : sinuosité, raideur et longueur. Il y en avait une tout à l'heure, je ne m'en souvenais plus, lorsque j'avais pris les petites routes pour arriver jusqu'ici sur le plateau à l'est de Damville.

Je tente toujours de rester le plus longtemps possible sur la deuxième, lâchant juste le levier de vitesse pour vérifier que le bouton d'avance est bien réglé, et le retoucher un peu. Naviguant entre les cliquetis et les cognements, je l'encourage à voix basse, guettant l'aiguille du compteur de gauche qui penche de plus en plus. Un coup d'œil aussi le plus discret possible, dans le rétroviseur. Pas d'appel de phares.

Il y a dix minutes j'avais eu des poursuivants qui semblaient occupés à essayer de déterminer quelle voiture peut bien posséder un arrière en pente douce comme celui-ci. Queue de castor, queue de pie? Peugeot ou Renault ?

Ils avaient dû découvrir rapidement la plaque rivetée sur le pare-choc. Vivasport...

Pendant ce temps j'avais gagné pas loin de deux cents mètres et la seconde tenait encore ! Avec trois vitesses en tout et pour tout, on n'a pas vraiment d'autres choix !

Le temps pour eux de chiner quelques indices pour déterminer la marque, grâce à Internet et aux diverses générations de réseaux qui heureusement passent bien en limite du plateau qui se profilait plus très loin devant.

Renault...

Je les entendais avec leurs : moi j'aurais dit une Traction.

Ils ne m'en avaient pas voulu je crois de ce moment de ralentissement, car la venue du plat salvateur permit une très légère remontée en régime. Alors avides de connaître la solution de l'énigme qui les avait tenus calmes pendant tout ce temps, ils me doublèrent rapidement mais pas rageusement. Un sourire, un pouce levé -sans Vivasport, c'est plus sûrement le majeur- ils se donnèrent le temps d'admirer, puis s'éloignent définitivement, avec un bon quart d'heure de discussion.

Si j'avais encore la fibre, je me sentirais presque un rôle social.

Le plateau au Sud d'Évreux est assez monotone. Un coup d'œil à la jauge d'essence dans ce compteur à la jolie forme hexagonale : une époque où on était encore fier de fabriquer français.

R.A.S. Malgré une consommation d'époque, j'ai de quoi rentrer.

Mes cheveux gris volètent de plus belle car j'avais rabattu le pare brise vers l'avant pour obtenir un vrai roadster !

... Moisville. Puis le Y à la sortie du village où je ne me suis pas trompé de direction aujourd'hui. Un peu plus tard devant moi, le bois et le carrefour de la vicinale. Je commence le tour pour parvenir à l'entrée du domaine. La route qui contourne le parc et la lointaine silhouette du château du Gérier à travers le pare-brise.

Presque trente ans... déjà...

Pas jour pour jour bien sûr, ça c'est dans les romans. Peut-être un peu plus ? Une remontée, un ressac de la vie, une brèche dans un mur d'oubli... J'ai eu 60 ans il n'y a encore pas si longtemps. Ceci explique aussi cela, certainement.

Je ne peux plus rien faire bien sûr qui change quoi que ce soit à cette vieille histoire. Mais rien malheureusement ne peut non plus empêcher les souvenirs de plus en plus invasifs.

Les deux beaux piliers en briques : très hauts et très larges. Le portail blanc immense en fer forgé ; toujours aussi grand et fermé ! La longue allée et au fond le beau château blanc. Rien n'a changé. C'est la bonne grille et du premier coup. Le château du Gérier ! J'ai garé la Viva sur le bas coté du champ. Le soleil est encore haut.

Les médecins avaient fini par les persuader que je ne reviendrais pas. Ma femme aussi...

Pendant que j'étais hospitalisé, ils avaient été obligés de trier toutes mes affaires. La paperasserie dont j'étais le seul à m'occuper depuis tant d'années et qui s'était accumulée dans des chemises en carton tout au long d'une vie : les actes de vente, toutes les quittances et papiers qu'il faut garder : assurances, garanties, EDF-GDF, PTT, factures de travaux, ramonage, relevés de la banque...

-Il fallait bien payer !

Et puis elle devait envisager de déménager. C'était bien trop grand pour elle si elle devait rester seule. Tu nous as vraiment fait peur tu sais !

Sur les conseils de Jean-Pierre, j'avais décidé d'aller voir mes collègues de mécanique générale. Ils avaient regardé à leur tour les deux précieuses feuilles que j'avais apportées. Ils en étaient restés au niveau de tous les détails qu'on pouvait lire sur ces plans. Agglutinés autour d'une table à dessin, ils parlaient entre eux de tout ce qu'ils découvraient comme dans une course d'orientation. Chacun doublait l'autre dans la mise à jour d'un écrou débouchant ou d'un joint d'étanchéité curieusement conçu. En essayant de les suivre il me semblait maintenant pouvoir répéter par où passait l'eau de refroidissement, l'échappement des gaz, la position des soupapes, le nombre de paliers, le système de graissage... J'aurais pu sans problème lancer une expédition spéléologique.

Mais moi j'avais besoin d'une idée un peu plus générale. Ils étaient désolés de ne pouvoir deviner dans quoi il pouvait être monté.

-Alors j'en tire quoi d'après vous ?

-Ecoute Julien, c'est un moteur 12 cylindres en V, à soupapes en tête, si tu ne veux pas d'autres détails précis sur la construction... Après il y a tout comme sur un moteur : bougies, allumage classique, un démarreur, une génératrice...

Pour la cylindrée tu peux t'amuser à faire le calcul avec les alésages et la course. Tu vas obtenir quelques litres quand même !

Il y eut un silence juste troublé par un collègue qui avalait son café lentement, les yeux perdus ailleurs.

- Vous avez remarqué la cotation des dessins ? Les tolérances ? Ces plans sont bien d'avant-guerre, car la cotation n'est pas fonctionnelle au sens où on l'entend maintenant. Je me rappelle qu'à l'Ecole Normale on nous avait dit que le début de cette forme de cotation était

1937... environ. Je crois qu'elle avait débuté chez Citroën et dans des écoles d'armement.

Un sifflement admiratif et moqueur rompit le calme de la salle.

Je m'étais rapproché de lui.

...Tu as fais assez de Desdus Julien pour comprendre que la cotation avec des tolérances précises n'avait pas d'intérêt tant que celles de fabrication ne l'étaient pas. On relevait directement sur le dessin qui était le plus souvent à l'échelle et contenait les cotes principales. On parlait à l'époque d'ajustage libre, tournant, glissant...

-Les mécanismes devaient être bien peu précis. Je comprends que les moteurs de ces années-là ne duraient pas plus de 50 000Km.

-Exactement si tu as trop de jeu au départ l'usure est plus rapide. A cette époque le réglage machine dépendait de l'ouvrier qui la menait. Chacun avait ses trucs et plus ou moins d'expérience. Il y avait un travail supplémentaire d'ajustage au montage des pièces.

Pour en revenir à tes préoccupations moi je dirais que c'est un moteur de voiture ou de véhicule industriel. Le refroidissement à eau sur un avion de cette époque... je n'y crois pas !

On était au printemps 1985. Mikhaïl Gorbatchev avait été élu secrétaire général du Parti Communiste de l'Union Soviétique.

On avait quitté les parages du Gérier depuis quelques années pour s'installer 30Km plus au Nord. La trentaine était arrivée et on avait acheté une maison après la naissance de notre premier enfant. Le Combi avait fini à la casse après son dernier voyage en Turquie ; le chien lui, avait juste changé de pelouse et on se procurait nos œufs à l'Hyper-Marché Mammouth.

Bertrand était parti en couple sur les Routes, lui ! Celles de l'Orient extrême, encore fréquentables et fréquentées. Il en était revenu un jour d'été, hâlé, ses cheveux longs blanchis par le soleil et les yeux remplis de mystères... beau comme un dieu, comme lui avait dit

Marianne en se mettant dans ses bras pour l'accueillir. Sa compagne partie chez ses parents, il était resté quelques temps chez nous. On avait tapé ensemble dans le makiwara, revisité les katas et les combats amicaux mais virils ; recréé nos soirées de discussions à trois à refaire le monde qui changeait rapidement sans qu'on s'en aperçoive trop, sur la terrasse le soir, nos rires... Comme avant... Un vent de bonheur, de plénitude, de nostalgie du temps qui passe, déjà... Désir de régression, d'achèvement... de me montrer libre, moi aussi ? Indolence de la nuit, un peu d'alcool, son départ demain ? Je l'avais un peu poussé... Marianne n'avait pas dit non...

Et j'avais trouvé ce voyage-là, au bout de ce qui aurait dû être mon enfer, plus intense que tous les tours du monde. Assis au fond de mon transat, la tête sous le ciel étoilé et l'esprit en ébullition, je n'avais pas senti le froid m'envahir...

Au retour du jour je m'étais éveillé dans les bras de Marianne. Amoureux, amoureuse. La terre tournait toujours. Tout était à la même place qu'hier. Bertrand nous quitta. On était tous les trois tristes... et soulagés en même temps.

La Simca 1100 d'occasion avait été remplacée par une 1307... d'occasion. Quelle belle berline : luxe, habitabilité, confort... On avait toujours en seconde voiture une R4. Je devrais dire deuxième puisque la Traction avait suivi le déménagement. La 201 et quelques autres en attente de restauration avaient été vendues pour faire place à un coach Salmson à terminer.

Je pensais que le hasard m'avait favorisé ce jour de fin avril. En fait j'avais mis le second doigt dans un engrenage fatal. C'est juste après la découverte de cette casse inattendue à un petit 6 kilomètres de chez moi que j'avais rencontré *Maître Ornage*. Je n'avais jamais essayé auparavant ce petit chemin qui semblait un cul de sac. De la route on ne voyait absolument rien.

J'étais scotché devant la grille le long du petit chemin. Je venais de poser mon vélo contre un piquet et n'avais pas encore pu mesurer l'étendue du terrain qui était enclavé entre des propriétés avec de grandes haies. J'apercevais à perte de vue des épaves de voitures aux caisses carrées et rien que cela ! Il n'y avait qu'un niveau partout. Pas de superpositions meurtrières.

J'étais tellement émerveillé par toutes ces voitures alignées que je n'avais pas vu tout de suite qu'il y avait aussi en bordure du chemin et près de l'entrée un vieil autocar délabré mais duquel sortait par un tuyau surmonté d'un cône en zinc, une légère et paresseuse fumée blanche. Un petit chien bariolé, attaché au pied du car aboya d'un air pas très convaincu. Il semblait faire le service minimum pour mériter une pitance de même qualité. J'avais appelé. Au bout d'un long moment alors que j'étais en train de me décider à franchir le grillage, un homme était sorti sur le pas des portes de côté. Il m'avait regardé sans rien dire. Je m'étais approché au plus près :

-Bonjour... Je m'appelle Julien Lapolitès.

J'avais laissé par réflexe, le petit laps de temps nécessaire à la répartie prévisible de mon interlocuteur. Les gens me demandent souvent : Ah oui comme la politesse ? Au début je répondais : non Lapolitès ! Ce qui ne changeait pas grand-chose sauf leur expression de visage.

Avec le temps j'ai laissé courir. Si j'ai des racines grecques c'est du Grec ancien car personne ne s'en souvient dans la famille.

Là j'en fus pour mes frais. De toute évidence ce mot-là ne faisait pas partie de son vocabulaire et même la notion devait lui être devenue étrangère depuis bien longtemps, car il commença à se détourner.

-Je voudrais avoir des renseignements...

Il ne fit que revenir à sa position première. Mes points de suspension n'accrochaient rien.

... Je voudrais voir le propriétaire.

Je me forçai à ajouter : s'il vous plait.

-Lai pa la...

Il n'était donc pas muet. Juste un peu aviné certainement !

J'avais la trentaine, fouguese comme il se doit, mais j'avais déjà appris, à mes dépens, une règle essentielle qui est de ne pas brusquer ni prendre trop frontalement les personnages particuliers qui gravitaient dans le monde des morceaux et assemblages d'acier rouillé, ainsi que ceux qui en possédaient. Comme toute règle a son exception, j'avais trop souvent aussi vu partir une pièce intéressante pour être revenu quelques jours trop tard. Version un peu simplifiée du « ...la voiture ? Je l'ai vendue il y a juste un mois. » lorsque vous venez vous présenter à une adresse qu'on vous a recommandée. Mais cette dernière version tout le monde l'a vécue.

Je regrettais de ne pas avoir de quoi lui offrir une petite bouteille, cadeau que je sentais à la fois adapté à la situation et à ses désirs inavoués. Mais ça ne faisait pas partie du kit de survie que je trimballais à l'époque dans ma voiture. Pas plus maintenant d'ailleurs.

A défaut je lui demandais si on pouvait voir pour des pièces car j'avais une voiture en panne et je pensais trouver ce qu'il me fallait.

Ah, ce besoin de remplir les silences... Ma phrase était trop longue pour qu'il en comprît même une partie. Le début peut-être ?

-On peut pas rentrer.

Il avait au moins un esprit de synthèse surprenant.

-Je suis prêt à les payer dis-je en sortant de ma poche un billet de 5F. Les billets ça fait toujours plus d'effet que l'équivalent en pièces. Il descendit du car, vint lentement vers la grille, et d'un air de conspirateur me dit :

-N'a pas l'droit d'rentre. Y veut pas ! Y l'est là. Rev'nez d'main.

Je rangeais mon billet de façon ostentatoire. Il ne connaissait pas le mot, mais l'action, elle, eut un effet immédiat sur son expression de visage. Je sentis un regret immense l'envahir.

-Je reviendrai, dis-je.

Je repris mon vélo en pensant qu'il y avait dans ses propos une quantité d'information considérable sous un faible volume et me mis à trier.

Qui était Y qui était malencontreusement là aujourd'hui ? J'aurais dû demander à rencontrer Y, mais je savais par habitude que ce genre d'homme n'ouvre pas facilement ses portes.

Là c'était où ? Il faudrait d'ailleurs que je m'en préoccupe pour ne pas risquer de le rencontrer trop tôt. D'main était-il reconductible chaque semaine, car le d'main de celle-ci je ne pouvais pas ? Je me débrouillerai pour me libérer dans une semaine. Un peu d'attente supplémentaire le rendrait certainement plus conciliant. Il allait le désirer ce billet !

La prochaine fois je décidais de revenir ici en voiture. Ça ferait plus sérieux et surtout permettrait éventuellement d'emporter quelque chose si besoin était.

Je repartis par l'autre bout qui menait dans les champs. Inaccessible en voiture de ce côté là. Je redescendis la tête pleine d'un nouveau rêve, la recherche sur les documents de la décharge n'ayant pas vraiment avancé. Je ne voyais d'ailleurs pas trop ce que je pouvais en faire ?

Je n'attendis pas plus de quelques jours pour repasser devant mon musée à ciel ouvert. Discrètement, et finalement toujours à vélo, furtivité oblige. Je mémorisai la disposition des lieux, constatant qu'on ne pouvait voir quelque chose que de la façade d'une trentaine de mètres située du côté du car. Tous les autres côtés étaient fermés par des propriétés clairsemées mais intraversables. Cette casse était située dans le cœur du village mais encore en zone faiblement urbanisée. Celui que j'avais vu dans son autocar n'était pas le propriétaire, que je ne pouvais appeler que Y actuellement.

Habitait-il à côté ? Il devait pouvoir surveiller son musée en plein air. Classique.

Je ne me fis pas voir de mon cerbère et me rendis à l'évidence : pour visiter il fallait avoir son billet.

Je fus réellement à pied d'œuvre la semaine suivante. L'homme au car entendant une voiture, ce qui devait constituer un événement insolite, avait entrebâillé un rideau moisi. Je descendis de ma 4L après avoir tiré le frein à main horizontal qui lui aussi ne permettait pas de passer inaperçu. Il faudrait que je graisse un peu la crémaillère. Le temps d'arriver à la grille, il y était aussi. Il attendit silencieux ; je sortis le billet ; il ouvrit. Y n'était donc pas là.

Je me sentis obligé de justifier ma présence. Pas facile d'être civilisé. Je bredouillais une phrase où il était question de collection de voitures anciennes et de pièces détachées. Pas de réponse. Je demandais s'il y avait quelqu'un d'autre que lui... si le propriétaire était là ? Pas facile d'être en infraction, si on est policé. Mais lui était reparti sans un mot. J'avais juste aperçu un éclair de lumière dans ses yeux lorsqu'il avait mis le billet dans sa poche. Un visage enfantin. Je ferais donc une visite non guidée.

C'était un champ de pommiers sur lequel on avait aussi planté des voitures. Proprement, en rangs serrés, bien alignées. Ça devait faire un sacré bout de temps car la rouille avait fait son œuvre. Par contre l'herbe semblait coupée. Pas de traces de mottes folles montant jusque sous les vitres. On voyait toutes les roues !

Quelle allée prendre dans ce parking de super marché ? Comme un gamin je me précipitais à gauche. Le chemin était assez large et je ne pouvais pas regarder de chaque côté en même temps. J'allais, venais, surexcité. Des populaires que j'imaginai arrivées par la route. Pas de trace d'accident.

Je les survolais guettant l'oiseau rare. Mais parfois il manquait une calandre, rarement aussi un capot était parti. Une Rosalie, une 201 ou 301, une NN...

Plus loin un capot étrange mais plus de calandre. Des Delahaye, une Salmson, une Chenard, des tractions... je courais de l'une à l'autre, lisant un monogramme que je devais parfois faire briller d'un peu de salive et du revers de ma manche.

Mon allée se terminait mais c'était la plus courte car le champ n'était pas vraiment rectangulaire ; il présentait à cet endroit un renforcement.

J'en pris une autre zigzaguant entre les deux cotés au fil des calandres qui m'appelaient.

Toutes les marques y passaient. Certaines que je ne connaissais pas : une Morris Léon Bollée ?

Je finis par faire le tour de la deuxième allée. J'en avais plein les yeux.

Une Donnet, des Renault et des Peugeot. Une Unic, une Berliet.

Je n'aurais jamais le temps de tout voir !

Deux Fiat, une Ford... Une Rosengart qui semblait être une Supertraction ! Plus je m'enfonçais plus les voitures étaient abimées. Mais il n'y avait toujours aucun empilement. Une Mathys : une Emyquatre. Des Citroën bien fatiguées genre B14 ou C4. Une belle Hotchkiss.

Une Traction avec une calandre plate : une La Licorne ! Je vérifiais sur le monogramme la présence de la bête fabuleuse dans son cercle rouge.

J'avais l'impression de feuilleter le Georgano, cette encyclopédie mythique du début des années 70. Dans un gros dictionnaire on avait toutes les marques du monde de 1885 à nos jours avec des photos dans la marge. On me l'avait évidemment chaudement recommandé.

J'en avais trouvé un d'occasion chez Gibert, boulevard St Michel pour 85F, il y avait plus de dix ans.

Je connaissais de ce fait assez bien les noms des principales productions automobiles.

Un bruit au loin venant de la direction opposée au car, me sortit de mon songe. J'étais presque tout au fond bien loin de la grille d'entrée, mais près d'une sorte de bâtiment me cachant une habitation plus en arrière.

Je fis une retraite prudente.

J'étais repassé devant le car. Il était dehors à m'attendre.

-Qui est le propriétaire ?

-L'habite là-bas... et il me montra la direction du fond du terrain d'où j'avais entendu le bruit.

Je le quittai un peu précipitamment, pour réfléchir. Je repris ma voiture et me garai plus loin à l'entrée du chemin. Il me fallait absolument revenir pour prendre le temps de tout détailler, de tout répertorier. Et après ? Essayer aussi de voir le propriétaire si je pouvais récupérer un ou deux -voire trois ou quatre?- beaux modèles.

J'étais reparti par la route qui passait derrière les habitations du fond du terrain. C'était la rue principale du village que j'avais déjà traversé. Je regardais les maisons la bordant en roulant lentement. Là je devais être à l'aplomb de la casse. J'enclenchai la troisième en tirant le levier horizontal vers moi et descendit songeur vers la maison.

Il fallait réfléchir, revenir et être concret. M'organiser ? Que faire de tout cela ?

4

We can work it out
The Beatles 6 décembre 1965

Son autre seul plaisir à venir sur le terrain d'en face à part imaginer de belles maisons à la place des carcasses rouillées : contempler la belle calandre face à lui. Robert Ornage resta debout sans se préoccuper de ses chaussures dont les bords commençaient à se colorer de marron.

Un museau juste agressif comme il faut : un nez bien dessiné et vertical encadré par deux belles moustaches fournies et chromées ! De chaque côté deux phares intégrés superposés dans une même optique verticale, un peu globuleuse. Une allure massive mais ramassée, surbaissée, prête à bondir. Des formes tranchées à la serpe, carrées bien dessinées. Pas molles comme maintenant, comme

cette espèce de R14, poire toute blette tombée de chez Renault. Celle-là pour le rêve...

Une Facel : une bête faite pour la vitesse. 390 cv ! Un coupé deux portes mais 4 places. Pas ces allures frêles et branlantes des berlines d'avant guerre avec leurs roues trop maigres, leur coques trop hautes et leurs calandres chromées ostentatoires. Il y en avait plein de tous cotés de ces tacots qu'il n'aimait pas. Comment pouvait-on préférer ces vieilleries alors qu'on pouvait avoir une merveilleuse berline des années 60 ? Une Facel II ! Le coupé 4 places le plus rapide du monde disait-on ! 240Km/h dans le confort.

Un V8 Chrysler de 6,2 litres, un tableau de bord complet, une clim...

Facel Véga : le nom magique qui l'avait fait rêver à la fin de son adolescence. Et il y en avait une ici à portée de main.

Le seul problème était qu'on avait posé sur le petit carré dont elle faisait partie, deux couches de voitures populaires : des Renault et des Peugeot. Robert Ornage n'avait pas de mal à paraître savant, le nom des voitures était écrit dessus. Sur la calandre pour les secondes et sur le pare-choc pour les premières!

Des je-ne-sais-quoi 4 suivant l'ancienne dénomination triviale du constructeur maintenant national : comment avoir une envie irréprouvable de quelque chose en quatre cylindres, affublé en plus de noms ridicules comme Celta ou Prima, voire Viva ? Pourquoi pas Hourra, Gaulois, ou... Mona ! Il paraît qu'il fallait imaginer une jeune standardiste belle comme un cœur, ou en tout cas assez pour que Louis détourne plus que son regard !

Mais Véga, ça ça flashe ! Un nom d'étoile...

Et l'autre avec ses 201, 301... On se croirait dans un hôtel.

Et devinez qui les a posées là sur *ma* voiture ? Je le hais !

J'aurais dû lui proposer de la racheter. Orgueil à la c...

Elle était arrivée il y avait quelques années pendue par le museau au bout du crochet de ce boucher de la route. Robert Ornage ne se

souvenait plus par quel hasard il était présent ce jour-là ? Elle semblait souffrir. Le sourire de sa calandre transformé en rictus de douleur. La voiture avait juste paraît-il un problème de boîte de vitesse. Elle avait une rare boîte auto et le convertisseur avait surchauffé. C'est ce qu'il avait dit.

Qu'elle était désirable ! Il s'était vu tout de suite foncer à plus de 200 Km/h dans un silence absolu...

Le dimanche suivant à table, le Vieux s'était vanté de ses exploits. Un type était passé au garage. Il voulait racheter la Facel. Au lieu de la lui vendre il racontait satisfait de lui-même, qu'il l'avait testé :

-Elle a l' convertisseur pété.

-Je le changerai.

-C'est impossible, y'en a plus !

-J'en achèterai un.

-Ca s'fait plus !

-On en trouve encore ! Je connais des adresses.

Vous vous rendez compte nous lança-t-il entre deux tranches de gigot, qu'ce blanc bec voulait m'apprendre mon métier ? Ces convertisseurs étaient rarement montés à la place des boîtes Pont à Mousson, alors plus de vingt ans après y'en a plus.

J'lui ai dit qu'il n'allait pas m'apprendre mon métier ! Il a essayé d'me contredire ! J'l'ai foutu dehors.

Robert Ornage se souvenait qu'il était resté coi. Il n'avait plus aucune chance de la récupérer. Dire qu'il avait pu croire un instant qu'il allait l'aider à la réparer... Et il continuait son numéro :

-Il s'est énervé l'con ! Il m'a traité d'incompétent. Il a eu d'la chance, la manivelle l'a raté ! J'lui ai crié que sa voiture il pouvait s'la mettre!

Ce jour-là, la pomme de terre que Robert Ornage mastiquait s'était soudainement enfoncée douloureusement dans sa gorge. Il avait bien desserré un peu sa cravate mais sans vraiment en améliorer le transit.

Et c'était souvent comme cela.

Il en avait eu pourtant des propositions pour diverses voitures. Mais non, on avait l'impression que son plaisir était proportionnel au désir de ses acheteurs potentiels. Plus ils en avaient envie, plus ce vieux con se faisait une joie de leur donner un prix abusif et devant leur refus, de leur asséner qu'il préférerait les laisser crever ici !

Le problème c'est que le Vieux, même s'il s'était ruiné la santé de toutes les façons possibles, semblait encore solide pour ses bientôt 65 ans. Jusqu'à ce qu'il fasse tout de même un petit passage à l'hôpital récemment.

Robert Ornage ressortit de la casse, alla se laver les mains et donner un coup de chiffon sur ses chaussures. Il referma tout consciencieusement puis remonta dans sa belle voiture.

En ébullition. Faire quelque chose pour me réparer comme disent les psy ! *Ils ne connaissent pas le garage du Vieux, ça se voit.* Un sourire forcé qui soulageait... un peu.

Avancer ! Aller faire tour au petit café voir sa belle-mère...

Essayer de savoir ce qu'elle pense de tout ça ! Elle l'aimait bien, il en était sûr. Comme le fils qu'elle n'avait pas eu certainement. Elle n'était pas butée comme le vieux c... Il n'y avait qu'avec lui, son gendre préféré et unique comme elle disait, et un peu ses clients, qu'elle se déridait. Sa fille étant hors concours bien sûr ! Sa pupuce !

Le reste du temps elle laissait toute la place au seigneur et maître. Il allait comme d'habitude la trouver silencieuse et occupée à gérer ses timbres et ses cigarettes ; ainsi que les quelques poivrots patentés du coin qui venaient ici lui confier leur misères, et discuter du temps, du mauvais temps plus précisément, car il était toujours trop froid ou trop chaud ou trop pluvieux ou trop sec ou... en avalant leur dose d'alcool quotidienne qui permettait de digérer tout cela. Elle pouvait sans problème s'en sortir sans aide. Il n'y avait jamais plus de 4 ou 5

personnes en même temps. De plus elle ne risquait pas de débordement, la réputation du Vieux dépassant largement les limites du cadastre communal.

Robert Ornage avait quitté la Nationale ; sa voiture connaissait le chemin.

... Michèle, ses cheveux châains clairs éparpillés sur l'oreiller, qui s'était assoupie trop rapidement hier soir aussi. Il avait bien tenté, mais c'était encore relâche. Il sentait sa chaleur, son parfum. Il pensait à sa coiffure qu'il adorait : des cheveux épais et longs qu'elle laissait la journée, descendre en cascade en dessous de ses épaules. La cascade c'était grâce aux savants dégradés en vagues successives. Elle avait une silhouette très fine, mais avec des rondeurs superbes bien où il fallait. Elle marchait toujours la tête haute, les yeux au loin d'un air un peu dédaigneux qui faisait retourner les hommes. Ce qui bien sûr n'a rien en soi d'exceptionnel quand on n'a plus d'illusions naïves sur la partie masculine de l'Humanité ! Mais elle, elle avait un plus ; peut-être dans ses yeux noisette ? Ou bien ce que lui avait confié un jour Patrick : ta femme elle a une façon inconsciente d'attirer les regards... Et lui c'était un connaisseur ! Il avait ajouté : et ses yeux te disent qu'elle n'attend rien. Ça c'est irrésistible.

Michèle... Le mariage, le contrat que le Vieux-pas-si-c... avait imposé ! On revenait toujours au seul obstacle : le beau-père !

Michèle... leur couple... Normal après quinze ans de vie commune. C'est comme cela... disent les braves gens.

Les sorties au concert, au théâtre, les vacances au soleil l'été et au ski l'hiver, l'aménagement de leur belle maison... Le confort, les amis, les cocktails, les invitations, la respectabilité... On les enviait... C'est vrai qu'ils étaient bien, qu'ils s'entendaient bien.

Il était arrivé. Il rentra prudemment dans la cour sur le coté du café. Dans la rue trop étroite il craignait toujours une éraflure sur son superbe coupé. Evidemment ça faisait rire le Vieux ! Il ouvrit sa

portière avec précaution pour éviter le casier des bouteilles de butane. Il jeta un œil rapide aux deux clébards gémissants qui se tortillaient oreilles baissées, en tendant leur museau implorant vers lui. Il retint son pied. Les pauvres bêtes devaient en avoir leur ration !

Il ressortit pour entrer par la rue. Il embrassa rapidement sa belle-mère, la laissant vainement essayer de se dégager d'une conversation avec le seul client présent. Il se servit à boire et partit vers le flipper. Ça faisait quelque temps qu'il pensait que la vieille pourrait peut-être s'allier à lui pour mettre le beau-père à la retraite. Il sentait qu'elle en avait assez de tenir ce commerce à bout de bras et que l'argent qu'ils possédaient virtuellement ne servirait plus à rien dans dix ans. Elle, s'il n'y avait qu'elle, vendrait, puis elle en donnerait une grande partie à Michèle... Il sirotait tranquillement en secouant la machine qui clignotait de partout dans le cliquetis des chiffres qui défilaient. Mais pour lui faire dire ce qu'elle pense...

Il avait été sorti soudain de ses pensées, quand était entré un homme d'une trentaine d'années. Brun, grand et costaud, les cheveux bouclés, épais et assez longs.

J'étais resté dans le coma plusieurs semaines. C'est ce que tout le monde m'avait dit, et le calendrier était d'accord avec eux. Moi je ne me souvenais de rien. Pas de tunnel lumineux, pas d'aller-retour vers une entité divine ; rien que du noir ou plutôt du vide, de l'absence. Les médecins étaient très pessimistes. Une méningo-

encéphalite herpétique : 30% de mortalité, 30% de guérison avec séquelles et 40% de vraie guérison. Et je ne me réveillais pas.

Je pris un temps de réflexion. Retourner à la casse ? Trouver le propriétaire ? Et mes documents ? Je n'avais pas la collection complète du Fana de l'Auto, mais en parcourant ceux que j'avais précieusement rangés, je n'avais rien trouvé. Avec les résumés de chaque année rien non plus... J'avais pensé leur écrire ou à LVA... sans concrétiser. Je décidais d'en savoir un peu plus avant !

Nous étions maintenant quatre à la maison. Un à l'école, un chez la nourrice, papa et maman travaillent.

Ma vie m'allait bien. Les élèves étaient encore civilisés et leur mode de pensée proche du mien. On pouvait encore obtenir une sanction s'ils étaient impolis. Le bonheur !

Bien sûr, comme pour tout homme, des questions existentielles s'insinuaient parfois. Mais rien de méchant.

Un jour de cette semaine-là, à la cantine, mon collègue Rodolphe n'était pas très bien. Il avait alors la quarantaine plutôt bien entamée. Il s'était laissé aller, lorsqu'on s'était retrouvés seuls, à me parler de son couple, de sa lassitude, des questions, du boulot, des enfants...

Quant à moi je ne voyais pas la Nécessité que tout un chacun se trouve confronté obligatoirement à une Crise, fut-elle de trentaine, de quarantaine voire plus, mais là c'était un saut dans l'inconcevable.

J'avais encore à l'époque une conception d'un Libre Arbitre aux dimensions généreuses.

Il prit le ton que je l'imaginai employer pour démontrer l'intérêt des Transformées de Laplace dans l'étude des Asservissements :

-Tu verras, Julien, on passe sa vie à remplir les vides. On commence par les gros : un travail régulier, c'est déjà plus d'une quarantaine d'heures d'occupées plus une partie de la tête... une femme... qui débute paradoxalement par nous faire créer plus d'espace : pièces, lit deux places... mais on y gagne rapidement à la vitesse où elle nous les fait remplir !

Il eut un sourire songeur.

... Et les enfants : le summum de l'efficacité ! Ensuite les activités, les réunions, le sport, les sorties, les amis, les collègues, la TV...

Il s'était arrêté les yeux perdus ses doigts malaxant une boulette de mie de pain. J'attendais un CQFD triomphant. Mais il poursuivait déjà continuant son pétrissage :

...Et un jour, Julien, un jour, on se réveille. Tout est imbriqué, solidaire, emboîté comme des Lego. Comment justifier un désir d'aller au ciné *seul*, depuis le temps qu'on rôle que personne n'a jamais envie de se bouger...

Son visage s'était un peu éclairé. Il avait posé sa boule et attrapé sa cuillère pour attaquer son flan caramel :

... En y regardant de plus près, pourtant, tu sais, il y a des jeux imperceptibles. J'ai progressivement laissé faire ma tentation de bouger tout ça... et j'y ai pris goût.

Il avala une première bouchée durant laquelle je n'eus le temps que de placer :

-Mais pourquoi en arriver là ? Pourquoi laisser tomber ton couple ?

Rodolphe continuait :

-Moi ça fait trop longtemps que je ne cherche plus à remettre dans leur emballage d'origine les choses dépliées. C'est comme pendant les

vacances : matelas pneumatique, bateau gonflable, tente de rando, on n'y arrive jamais !

Je l'avais laissé finir ses inventaires Sport2000. Je m'étais aussi attaqué à mon dessert.

Si Rodolphe passait à coté du vrai Bonheur, c'était son problème.

J'avais eu envie d'évoquer les quelques jours où Marianne allait partir en vacances sans moi tout début juillet.

Silencieux, nous raclions notre ramequin de verre avec application.

Tout était prévu et longuement discuté. On se disait toujours tout.

J'étais plus que d'accord sachant qu'*il* serait là.

Je n'avais rien dit.

Un après-midi de tranquillité, j'avais parcouru rapidement les pages tapées à la machine sans trop y comprendre grand chose. Elles étaient le plus souvent envoyées par les Essais Spéciaux. Des descriptifs techniques de tests, des demandes de prise en compte de résultats chiffrés, une correspondance plus administrative et peu claire sur des coûts, des dates et des procédures... J'avais essayé un classement chronologique mais certaines pages étaient abîmées ou ne comportaient pas l'année. Quelques échanges aussi avec un Atelier Aviation à propos de caractéristiques de moteurs d'avion et de résultats d'essais. Il y avait aussi une demande de châssis automobile avec un renvoi vers un plan annexé que je n'avais pas trouvé. Une lettre aussi à un Monsieur Serre. D'autres signées Riolfo et Chaumont. Et toujours cette référence à un projet Versa !

Un avion ? Chez Renault ?

Le lendemain après ma matinée de cours, j'étais descendu en ville pour aller à la banque prendre de l'argent au guichet. En regagnant ma voiture garée un peu plus loin, derrière l'hôtel de ville, j'avais aperçu Christine. Une impulsion m'avait fait rester sur le même

trottoir. Christine, ses superbes cheveux bruns foncés épais et ses grands yeux bleus. Elle habitait le même village que nous. Elle avait des horaires décalés qui lui permettait de s'occuper de ses enfants lorsqu'ils étaient plus petits.

Les sorties d'école créent des liens !

Après la bise d'usage et les quelques questions convenues dont peu de gens écoutent la réponse, elle me demanda :

-Qu'est-ce que tu deviens? Elle attendait avec un sourire.

- Rien et toi ?

-Assez seule...

C'était mon jour impulsions :

-Tu déjeunerais avec moi ? Tu vas me raconter tout ça...

Les semaines avaient passé... Je repartis à ma casse en plein air avec un plan stratégique. Faire l'inventaire, et repérer quelques voitures que je pourrais stoker puis refaire.

A trente ans on a l'éternité devant soi.

C'était un bon jour. Le cerbère des lieux m'accueillit avec un sourire non feint. Finalement c'était un simplet comme presque tous les villages en avaient. Le propriétaire devait le loger là; une sorte de gardien, peu efficace comme je pouvais en juger maintenant, mais qui prenait sa tâche avec sérieux. Je lui donnai mon billet de bon cœur et pénétrai une seconde fois dans le champ. Je m'arrêtai en premier devant la Talbot cabriolet. C'était une T120 de 1935 avec son bouchon de radiateur caractéristique. Elle était en état bien avancé. Plus de capote, plus d'intérieur... Mais son 6 cylindres de 3 litres me fascinait lorsque je soulevais le capot à fentes verticales. Le cache culbuteur poli, les soupapes en tête... Elle avait encore sa calandre plate mais légèrement inclinée, ses roues à rayons et ses phares obus dont le chrome était resté !

Conduite à droite. De beaux compteurs ronds. Un levier de frein à main le long de la porte ! Pas de commande de vitesse au sol. Une sorte de manette au volant qui ne ressemblait pas à celui d'une boîte Cotal ; boîte qui m'avait fait rêver, et qui me fait encore rêver ! Mais j'avais alors assouvi ce rêve récemment avec mon coach Salmson S4D. Je l'avais acquis avec l'argent de la vente de la 201 et de quelques autres. Il était dans mon garage depuis peu de temps à côté de la 11TA qui m'était toujours fidèle et qui était aussi la seule ancienne avec qui jusque là, je pouvais sortir sans problème.

La mécanique de la Salmson avait été refaite mais il restait à reprendre une bonne partie des boiseries. Je me voyais bien rentrer aussi la Talbot et quelques autres que je restaurerais aussi...

Remplir les vides de l'espace-temps disait mon collègue... Ma grange était si vaste.

En cherchant plus tard je découvris les caractéristiques de la Boîte Wilson. Je trouvais cette boîte présélective mécanique moins sophistiquée que la Cotal... j'ai toujours préféré l'électricité.

Soudain un bruit de moteur. Une voiture se gara près de l'entrée. J'en étais assez loin mais un homme en sortit, rentra et se dirigea vers le car. Il en interpela l'occupant et j'entendais une discussion dont je ne pouvais rien comprendre. Je me repliai rapidement en me courbant, pour m'abriter derrière le capot de la Talbot.

L'homme semblait montrer ma voiture garée dans le chemin.

J'en étais pourtant sorti un jour. Comme ça sans prévenir. Les médecins avaient pronostiqué que je resterais paralysé et que je ne retrouverais ni mémoire ni fonction intellectuelle. L'opération Attila avait alors repris de plus belle à la maison. Mais l'excuse avait évolué. Il s'agissait de débarrasser mes affaires pour libérer de la place au rez-de-chaussée où je serais cantonné. Installer le légume que je semblais être devenu.

Je sortis de ma cachette et revînt vers l'autobus. L'homme était finalement reparti. Mon nouvel ami qui était resté sur le pas de sa porte, marcha vers moi avec un sourire.

-J'y ai pas dit. Promeneurs.

-Merci. Je peux rester ?

-Oui. Y r'viendra pas.

Confiant je ne sais pourquoi, je retournais à mon exploration. Je fis consciencieusement chaque allée, chaque voiture.

Je parvins à la MLB. Elle avait sa calandre. Un dessin plutôt joli : arrondie aux coins, resserrée en légère pointe dans la partie basse. Très élégante avec ses petits décrochés dans les angles hauts. Elle n'avait plus de chrome, mais son écusson marqué MORRIS LEON BOLLEE avec l'armoirie et la clef au centre brillaient encore.

La plaque constructeur indiquait un moteur 12CV de 80X120 et un graissage à l'huile Toneline. Type H pour le moteur et HC pour la boîte de vitesse. Si j'avais bien lu mon Fanatique de l'Auto, c'était le moteur de l'Hotchkiss AM2, un 2,4l. Il ne comportait pas de pompe à

eau mais avait une magnéto. Je fis le tour de la voiture carrossée en berline. La garder pour sa rareté ? Pourquoi pas ?

Je parvins à deux Delahaye. Ce n'était que deux berlines 4 cylindres. Dont une bien mûre. Deux caisses carrées couleur rouille. Plus de moleskine sur le toit. Des intérieurs, ne survivait qu'un amas de ressorts et d'armatures que n'eut pas renié un sculpteur moderne.

La mieux conservée possédait tous ses accessoires. La calandre avec en son centre le monogramme et en haut le bel écusson en triangle bleu et rouge surplombant un partie blanche dans laquelle était inscrit Delahaye, était encore en bon état.

Les phares étaient atteints d'un strabisme divergeant.

Je me souvenais que cette marque avaient même, durant la crise de la fin des années 20, tenté un regroupement de constructeurs avec Chenard & Walcker et Rosengart pour mettre des pièces en commun.

Il n'y a de nouveau que ce qui a été oublié...

Une marque banale jusqu'à la sortie des 138 et 135. Mais les deux devant moi n'étaient que des 122, des petites 10cv !

Je les abandonnais à leur sort.

Plus loin une Ariès. Bien décrépée. Un torpédo caractéristique des années 20. Calandre très droite et rectangulaire mais rouillée ; petits phares haut perchés sur des ailes non recouvrantes. Pas de plaque, pas d'autres indices. Je ne connaissais de cette marque que les modèles du milieu des années 30 qui possédaient un pont à deux vitesses. Mais celle-ci avec son moteur à soupapes latérales ?

En détaillant le compteur encore pas trop abimé, mystère des outrages sélectifs du temps, je découvris qu'il n'avait pas de jauge à essence ?! Je fis le tour de l'auto et dévissais par curiosité le bouchon de remplissage pour découvrir une jauge manuelle graduée CC4 - 3B. Rouge foncé comme celle des 2cv Citroën. Une fois de plus comme l'écrivait si bien LVA...

Je partis rechercher l'autre Ariès qu'il me semblait avoir repérée la première fois. Elle était là au fond du terrain à gauche coincée entre une Traction et une Unic. Une berline de 1935 ou 1936 ? Allure qui devait paraître démodée à son époque avec sa calandre plate et verticale et ses volets de capot. Une caisse légèrement arrondie, une malle arrière pas très intégrée, plus milieu des années trente. Un mélange très élégant, ma fois ! Une petite ressemblance avec une Rolls ou une Hispano comme celle que j'avais vue au château du Gérier.

Vraiment jolie !

Les pneus étaient enfoncés en terre. La peinture noire avait bien tenue. J'ouvris avec difficulté la portière avant coté passager ; l'autre était bloquée par la Traction. L'odeur caractéristique : mélange de moisi, d'oxydation et de vieille essence que tout collectionneur connaît bien. Le volant à double cerclages, le tableau de bord complet et encore en état : quatre cadrans ronds sur fond noir. Design très sympa. On reconnaissait une voiture de fabrication soignée. Et le curieux levier de vitesse au sol. La poignée n'était pas ronde comme sur les autres voitures mais avait la forme d'une grosse aiguille d'horloge avec un bout pointu et l'autre large et plat. Il suffisait de faire tourner cette poignée d'un demi-tour pour obtenir soit une grande démultiplication, soit une petite. La boîte avait classiquement trois vitesses mais le pont possédait en bout d'arbre deux pignons attaquant chacun une couronne distincte dans le boîtier différentiel. Bonjour le réglage des couples coniques ! On avait donc deux prises directes avec des démultiplications donnant pour l'une du 100Km/h et l'autre du 130Km/h ! Six vitesses pour le prix de trois. Elle me faisait bien envie cette Hispano en réduction ! J'avais trouvé plus tard son nom dans mes documentations : une Super 10/50.

Sans que je m'en aperçoive le temps avait passé. Je décidais de rentrer avec des images plein les yeux et des questions à approfondir dans mes livres.

Mon gardien vint à ma rencontre. Avant de partir je lui demandai qui tondait si bien l'herbe. Il m'expliqua (c'est un bien grand mot) qu'Y mettait des moutons. Je lui dis au revoir et il me tendit la main. J'eus un instant de flottement devant leur couleur et les ongles informes et noirs, mais les miennes étaient bien rouillées...

Je lui dis que je reviendrai et il en parut content. Mais avant il restait à aller voir le fameux Y !

Je venais d'avoir quelques précisions précieuses auprès de cette aimable vieille femme après être entré dans le petit café. Une petite façade en briques rouges. Juste une fenêtre à petits carreaux de chaque côté de l'entrée. J'avais franchi trois marches en ciment pour atteindre la porte vitrée en bois avec l'enseigne Antargaz au-dessus ; j'avais déclenché la clochette en pénétrant dans la salle enfumée qui n'était pas très large mais assez profonde. Un comptoir au centre avec à un bout la caisse et le tabac.

La casse derrière était bien à eux, ainsi que pas mal de terrains et de bâtiments. Non, son mari ne vendait pas, non... Vous pouvez le voir à son garage. J'avais essayé d'en savoir plus... Je la sentais mal à l'aise. Elle regardait sans arrêt par-dessus mon épaule. Elle avait fini par me dire de voir avec son gendre qui savait mieux.

Il était devant moi les mains sur les commandes du flipper. J'avais la chance d'être plus grand que lui sinon il m'aurait toisé avec une sorte de mépris que je sentais dans son demi-sourire.

-Bonjour, Julien Lapolitès...

-Maître Ornage, Avocat...

Bonjour m'aurait suffi !

-Votre belle -mère me dit que vous pouvez me renseigner.

-Sur quoi ?

-Je cherche un terrain à bâtir.

J'avais choisi cette stratégie. Déplacer mon intérêt pour les épaves, en intérêt pour construire était-il vraiment un plus ? Je m'étais dit que ça paraissait moins farfelu et que ça me permettait de ne pas découvrir mon jeu trop tôt. Mais un Normand ne sépare pas plus de sa terre que de ce qu'il a accumulé, alors ? C'était aussi un moyen de prolonger le rêve : je ne serais pas déçu puisque je ne cherchais pas de terrain.

Il m'écoutait entre deux claques pour rattraper la boule. Il attendait sans m'aider.

... Mais c'est certainement votre beau-père qui décide ?

Il avait pincé du nez imperceptiblement. Profitant qu'il tournait la tête vers moi, la boule avait échappé à l'étau des taquets.

Il me regarda en soupirant.

Je m'attendais à la phrase rituelle que son beau-père ne vendrait pas, mais il me dît que si je voulais le voir je n'avais qu'à aller à son garage, devenant soudain plus aimable. Il m'avait ensuite expliqué où il se situait.

Je n'avais plus qu'à prendre congé ou éventuellement faire moi aussi une partie de flipper pour lui montrer. J'avais laissé tomber et j'étais sorti satisfait.

En rentrant à la maison j'avais regardé pour les Morris Léon Bollée. Grâce une fois de plus au Fanatique de l'Auto qui avait plusieurs années auparavant fait un long article sur cette marque atypique, mélange Franco-britannique plutôt surprenant, j'avais appris que Léon était le fils d'Amédée bien connu, et avait ses voitures aussi ! Il était mort avant 30 ans et elles furent rachetées par Morris qui s'offrit ainsi la plus vieille marque française et produisit les automobiles au Mans. L'histoire n'était qu'un éternel recommencement : il n'utilisa

qu'une main d'œuvre nationale et des équipements de même provenance, et pourtant il eut des difficultés d'approvisionnement auprès des fournisseurs français...

J'avais migré sur la table de la salle pour corriger mes devoirs surveillés. Les nuages passaient au dessus du jardin. Je n'étais plus vraiment certain de ce que je devais faire.

Content ? De quoi ? D'aller voir le propriétaire ? Je savais très bien qu'il ne me vendrait rien. Et puis c'était à moi de faire une proposition claire. Si je me pointais en touriste c'était perdu d'avance.

Et mes plans qui n'avançaient pas !

Christine aussi... Elle m'avait demandé quand on se revoyait...

Déjà un an qu'elle avait fini par m'éviter, je n'étais pas assez disponible ! Elle avait alors trouvé un collègue de boulot, gentil...

Après deux années de douces rencontres très espacées.

Marianne savait bien sûr ; je lui racontais tout. Et chaque fois après, je retombais dans ses bras encore plus amoureux...

J'avais trouvé Christine changée, encore plus jolie ! Son intermède collègue en blouse blanche ?

J'y avais pénétré avec prudence. Dans ce genre d'endroit trainait souvent quelque chien pas toujours bien intentionné. Mais là il aboyait au fond de la cour, attaché à une longue chaîne qui balayait sa gamelle à chaque tentative de foncer vers moi. Je regardais rapidement les bâtiments emplis de pièces. Ne pas donner l'impression de fureter, et trouver rapidement le propriétaire des lieux.

J'avais fini par me persuader d'aller le voir. La rencontre avec l'avocat de mes d... et sa belle-mère m'avait convaincu après réflexion. Qui ne tente...

Après m'être garé sur le trottoir en bord de la Nationale, je m'étais dirigé vers la partie garage sur la gauche. Les battants de portes étaient ouverts en grand. Une Simca 1100 TI noire attendait son tour à coté d'une Dyane bleue au capot ouvert. Sur le pont une R5 et dessous un homme d'une soixantaine d'années qui ne se retourna pas lorsque je l'interpelai.

Je m'approchais donc, fis le tour en évitant les outils et pièces posés au sol. J'étais devant Y mais il ne baissa pas les yeux vers moi.

Ca n'allait pas être facile ; je m'y attendais.

-Bonjour...

Au bout d'un long moment il parut me découvrir, posa sa clef à molette et me regarda sans rien dire.

Je répétais mon bonjour.

J'avais choisi mon type d'approche :

-Vous ne connaissez pas quelqu'un, qui aurait des pièces pour une S4D de 1935 ?

J'avais fait exprès de ne pas proposer de lui acheter quoi que ce soit, de ne pas préciser plus sur la voiture, et de faire appel à lui mais indirectement.

Je ne savais pas trop si ça avait marché... Il m'avait regardé, de haut en bas et de long en large.

-Pourquoi ?

Je savais que ce serait à moi de faire la conversation jusqu'à ce qu'il décide unilatéralement de couper court.

-J'ai un coach de 1934. La mécanique est refaite, la boîte aussi...

-Une Cotal ?

-Oui bien sûr. Il reste à finir les trains roulants, les boiseries et l'intérieur ...

-Il vous faut quoi ?

-Je voudrais trouver des tambours ou des freins avant et si possible des poignées de portes.

Ce qui me gênait le plus ce n'était pas ses silences, mais qu'il ne bougeât pas et qu'aucune expression de visage ne perturbe son inspection.

-Vous êtes qui ?

J'avais décliné mon identité. Il avait voulu savoir comment j'étais venu ici. Il avait paru contrarié que je lui dise que c'était son gendre. J'avais peut-être fait une erreur. Mais de toutes les façons il l'aurait su, alors ?

-Vous êtes bien jeune pour vous y connaître sur ces vieilles mécaniques...

Il n'attendait pas de réponse, je n'en fis pas, pour le laisser parler !

-... Il tourne votr'double arbre ? Sacrée mécanique hein ?

-Je ne l'ai pas encore redémarrée depuis que je l'ai achetée...

-Alors vous faites quoi ? Il avait pris un air réprobateur. Et la Cotal elle marche ?

-J'en sais rien je n'ai pas encore osé la mettre sous tension, et puis sans moteur...

-Mon p'tit gars la mécanique comme ça, ça n's'invente pas. Si vous y connaissez rien, vaut mieux pas y toucher !

J'avais eu un flash :

- Je viens vous demander pour des pièces, pas pour me faire critiquer. Vous, vous cassez les vieilles voitures, moi je les répare. Alors ...

Il eut un temps d'arrêt pendant lequel je surveillais ses mains.

Puis en souriant il me dit :

-J'croyais que vous vous appeliez Politesse...

Je laissais un blanc exprès en gardant un air froid sur le visage.

-Bon j'ai du boulot moi ! Repassez m'voir, j'regarderai.

Il se détourna, et reprit son travail.

Je m'étais éclipsé.

Le sommeil n'était pas venu assez vite le soir. Les vacances allaient arriver vite, le départ de Marianne aussi. Anticiper nous faisait vivre des fantasmes très excitants. J'attendais les fins de soirées avec impatience. Une fois nos petits chevaliers au lit, ma tension montait d'imaginer ce qui l'attendait et de lui en parler dans l'intimité qui nous réunissait dans un plaisir partagé. Après j'avais laissé errer mes pensées avant de m'endormir. Les associations d'idées avaient sauté de ma visite au garage - un bon début ! -, à la casse. Coté dossier je n'étais toujours pas plus avancé !

5

I'm down
The Beatles 23 juillet 1965

Robert Ornage était dans l'expectative. Comme dans un procès mal engagé, lorsqu'un témoin inattendu est appelé par la partie adverse.

-Dis donc qu'est-ce qui t'a pris d'm'envoyer c'blanc bec ?

Le Vieux s'était approché de lui un verre à la main. Il eut l'impression de perdre quelques centimètres malgré qu'il fût un peu plus grand.

... tu sais bien que j'vends rien, non ?

Robert Ornage se recula pour s'asseoir. Il ne put s'empêcher de passer sa main dans ses cheveux plusieurs fois et de constater que quelques pellicules venaient de se poser sur le col ouvert de sa chemise.

Un grand silence se fit dans le salon.

Puis soudainement un sourire se dessina sur le visage du beau-père. Il éclata de son rire bruyant.

-J't'ai bien fait marcher, hein ? Pour un avocat t'es pas très psychologue.

C'était insupportable. Le voilà qui débitait encore ses jugements à l'emporte pièce et toujours contre lui. Qu'est-ce qu'il y connaissait ce crétin qui passait son temps les mains dans la crasse ?

... il est super ce p'tit gars qu'est venu d'ta part ! Il a d'l'humour. Il s'est présenté, vous allez rire, en m'disant : La politesse. J'ai eu un temps d'arrêt et j'lui ai dit : ici j'en vends pas.

Le Vieux se mit à rire, seul. Puis il enchaîna :

Et bien il m'a répondu du tac au tac en rigolant : C'est pas grave j'en ai déjà.

Il écoutait avec stupéfaction son beau-père. Il trouvait quelqu'un super ?

Lui ?

Il dût avoir une telle expression d'étonnement que le Vieux s'arrêta de rire en le regardant bizarrement.

... Evidemment tu n'sais plus voir les gens bien, à force de défendre n'importe qui !

Ben voyons... se dît Robert Ornage.

Il préférait se taire et laisser passer les sautes d'humeur. Il était toujours le souffre douleur. Aujourd'hui comme d'habitude... Il suffisait d'attendre patiemment, et en silence. Si mes confrères me voyaient, ils ne me reconnaîtraient pas d'être autant sur la défensive. *Moi le brillant avocat qui sait renvoyer la partie adverse dans les cordes ?*

-Tu dis plus rien l'beau parleur des prétoires ?

-Donc vous allez vendre à ce type que vous ne connaissez pas ?

-Et pourquoi pas ?

-Vous ne vendez jamais rien !

-C'est nouveau ça !

-Vous n'avez jamais rien voulu *me* vendre, même pas la Facel ?

-Tu vas pas r'commencer avec ça. Elle était foutue, faut te l'dire comment ? C'est pas toi avec tes mains soignées qui l'aurait réparée ? Alors !

-Et vos terrains vous les vendez ?

-T'es naïf ou tu m'connais toujours pas ?

Sa voix enflait un peu, Robert regrettait déjà d'avoir parlé. *J'aurais dû attendre d'être en présence de mon avocat...* mais ça ne le fit pas rire, même jaune et intérieurement.

Il y eut un long moment de silence. Le beau-père semblait absorbé par une réflexion intense, comme s'il y avait quelque chose qui lui échappait. Il sembla chasser cette idée ; son visage redevint ironique :

-Et après tout tiens ! Et si j'en vendais ?

Robert Ornage ne put certainement pas réprimer un mouvement sur son visage, car il eut l'impression que le Vieux s'était aperçu de son soudain désarroi.

... Ca te f'rait bien mal, hein ? Parce que tu crois que j'vais tout t'laisser le jour où j'partirai ?

Robert Ornage crut être sauvé par sa femme.

-Papa arrête ! Tu ne vas pas mourir de sitôt. J'ai besoin de mon petit papa, moi.

Elle avait pris sa voix de gamine comme savent le faire les femmes. Pour un peu elle aurait été se mettre sur ses genoux !

N'empêche qu'au niveau plaidoirie elle était beaucoup plus efficace !

-Tu ne vas pas me déshériter quand même mon petit papa ?

Le Vieux se radoucît.

-Non ma puce. Mais j'ferai c'que j'veux avant ! Et vous n'êtes pas près d'm'enterrer !

Personne ne pipa mot. L'apéritif se termina laborieusement. La mère et la fille discutaient. Le Vieux avait pris un journal. Robert Ornage réfléchissait dans tous les sens. Les terrains, le jeune mec qu'il avait été trop content d'envoyer au casse pipe, sa femme... dans ce sens-là, à l'envers, dans l'ordre, dans le désordre...

Si Vieux commençait à vendre par morceaux, il ne verrait jamais le pactole... Dans quinze ans, il resterait quoi ? Attendre quinze ans...

Le jour où j'avais ouvert les yeux, j'avais d'abord ressenti une immense panique. Un vide de ne pas savoir où j'étais, d'où je venais, de... Aucun de mes membres ne bougeait. Je m'étais mis à hurler, hurler. Mais je ne m'entendais pas. J'avais continué. Personne n'était venu.

J'avais décidé d'attendre un laps de temps suffisant avant de retourner au garage voir pour mes pièces de Salmson. La difficulté était de bien calibrer : pas trop court pour ne pas paraître trop demandeur, pas trop long pour ne pas qu'il m'oublie. Dans ce cas il faudrait recommencer toute l'approche. Entre temps j'étais retourné

à la casse. C'était une sorte d'addiction, comme ma course à pied. Mais à cette époque aucune des deux n'avait vraiment été scientifiquement étudiée, alors pas de culpabilisation ! J'avais décidé d'emporter quelques outils, avec l'idée de rapporter des morceaux intéressants, à défaut de voiture. Me jette le premier bouchon de radiateur celui qui n'a pas une vitrine avec ce genre de trophées ! Aujourd'hui je regrette un peu d'avoir cannibalisé. Ces calandres seraient mieux sur les autos surtout si elles ont été restaurées ; quant aux plaques elles ont dû manquer aussi ?

Je me sens comme ces gens qui ramassent des coquillages exotiques qui encombrant ensuite les buffets, et se décomposent sous les couches de poussières avant de finir dans une foire à tout où en lot pour la kermesse de l'école. Parfois les deux dans l'ordre.

Je m'étais replongé avec délice dans mon songe éveillé : parcourir ce musée fossilisé mais qui me faisait faire un voyage dans le temps à chaque fois. J'étais d'abord retourné admirer ma Talbot. Revoir des détails qui m'avaient échappé, et que j'avais vus dans mes documents. L'Ariès aussi !

Puis j'avais entrepris de faire le tour complet. Finir ma visite. Il me restait le coin le plus éloigné de l'entrée, au fond à droite tout près des bâtiments.

Il y avait des caisses carrées de marques courantes : quelques 201, 301, des Citroën B et une grosse C4. A coté une Primaquatre qui paraissait toute petite. Les C4 m'avaient toujours impressionné par leur volume. Les Rosalie qui avaient suivi dans le temps me faisaient la même impression. Il y en avait deux d'ailleurs après une NN. C'est à ce moment que je discernais une forme juste derrière. Je parvins à passer en frottant un peu les carrosseries avec mon vêtement de mécano volant.

Encore un cabriolet ! Face à moi deux énormes phares en forme d'obus qui avaient dû être chromés. Je ne voyais qu'eux tellement ils

étaient proéminents, disproportionnés et placés haut sur les ailes. Une jolie calandre légèrement inclinée à fin liseré chromé, avec au milieu un ovale vertical chromé aussi ; ou deux ovales entrelacés. Comme on voulait. Cette calandre me disait quelque chose. Mais le nom ne me revenait pas. Le reste de l'entourage était de la couleur de la carrosserie, c'est-à-dire difficilement définissable aujourd'hui ! Un aigle prêt à s'envoler juste au dessus. Un long capot ventilé par de drôles de grilles triangulaires. Un pare brise très bas. L'arrière tombait lentement avec une roue de secours semi intégrée.

J'avais soulevé le volet de capot coté conducteur. Je ne vis d'abord qu'une culasse bizarrement inclinée avec quatre bougies. Le moteur semblait être très large et se prolonger anormalement de l'autre coté. J'avais fait le tour difficilement et en ouvrant l'autre volet qui m'avait résisté, j'avais vu la même culasse. Un V8 à soupapes latérales. Qui montait ça ? Ca ne ressemblait pas du tout à une Matford. Un simple carbu trônait tout en haut de cet édifice monumental. J'avais ouvert une porte dont la poignée était restée entre mes doigts, heureusement après avoir rempli son office. Volant à gauche, un tableau de bord couleur bois. Un simple compteur rond sous le volant regroupant les mêmes instruments qu'une Renault 4 cylindres. Bien pauvre pour une 8 ! Et cette calandre qui me disait quelque chose. A droite une boîte à gant, sans fermeture et au centre un cendrier avec quatre tirettes dessous.

Pensif je remarquai l'absence de levier de vitesse... et donc... oui une commande de vitesses au volant. Ressortant j'aperçus accolé au moteur la silhouette d'une boîte Cotal. Cette voiture m'était devenue tout de suite beaucoup plus sympathique !

Finalement, je voyais bien mon garage avec ma Salmson, la Talbot, l'Ariès et la ... une Chenard certainement. Oui c'est ça.

En rentrant chez moi je sus son nom : Aigle 8. J'appris qu'elle était donnée pour 140Km/h et possédait un système de roue libre. Une

technologie dépassée pour l'époque, mais bien sûr intéressante en collection !

J'avais terminé cet après-midi-là mon inventaire. Pas de voiture exceptionnelle comme Bugatti, Hispano, Rolls... Mais pour un simple champ de pommier perdu en Normandie et un simple collectionneur désargenté, la récolte n'était déjà pas si mal. J'avais quitté mon portier à regret et sans le lui dire, mais la prochaine fois j'espérais revenir accompagné et sans billet d'entrée.

Le départ de Marianne avec les enfants m'avait laissé seul, avec l'ensemble de la maison à gérer : « et tu te débrouilles pour que je ne fasse pas trois heures de ménage en rentrant ! ». Sachant que j'aurai besoin de toute sa disponibilité et d'une image très favorable ce jour-là, le message était reçu cinq sur cinq. J'étais seul aussi avec mes excitations et mes angoisses. Les unes n'allaient pas sans les autres mais j'étais certain comme d'habitude, de pouvoir juguler les secondes tout en profitant des premières.

Les jours passaient, que je remplissais au maximum pour ne me retrouver face à moi-même que le soir et là enfin, pouvoir l'imaginer, elle là-bas avec lui. Avaient-ils...? Bien sûr !

Mon imagination s'enflammait et le sommeil ne venait rapidement qu'après avoir profité des images fantasmagiques de mon cerveau survolté et grâce aux gestes de premier secours appris à treize ans par un copain de collège plus déluré. Le retour au calme me permettait alors de rajouter un jour supplémentaire d'attente dans une grande semaine qui passait bien lentement.

J'étais allé au Conseil Général qui gérait avec la Mairie d'Evreux les dépôts à ciel ouvert en ville et dans les communes alentours. Puisque je n'arrivais pas à trouver à quoi se rapportaient mes documents, j'avais pensé à une autre piste : retrouver qui avait pu les jeter !

Ce qui me laissait penser aussi que ces papiers finalement n'avaient ni intérêt ni valeur.

On m'avait renvoyé de service en service. Qui gérait quoi ? Pas de Bureau des décharges. Les Services Techniques ? La personne responsable est en vacances Monsieur. Non il n'y a personne d'autre qui puisse vous renseigner. Mêmes questions et mêmes réponses dans les deux lieux administratifs. Devant ce nouvel imbroglio d'informations qui valait bien celui de mes documents, j'étais prêt à laisser tomber pour me recentrer sur mes voitures.

J'avais croisé Christine en ville. En milieu de matinée ! Impossible de l'éviter. La loi des Séries ?

Elle était venue droit sur moi. Après une bise un peu rapprochée :

-Tu te fais au célibat ?

J'avais répondu par l'affirmative, en pensant que je ne me ferais par contre jamais à la vitesse de dispersion des informations dans les petits villages !

En lançant une question hors sujet j'avais terni son sourire et ses beaux yeux bleus, mais j'avais peut-être avancé un peu :

- Julien, je vais demander à ma sœur si tu veux. S'il y a un service à la mairie qui gère les ramassages, elle le saura.

Sa voix avait pris un ton implorant :

...Julien ne sois pas si distant. On peut se revoir, profiter que tu es seul ?

Ses yeux brillaient.

Je n'avais pas envie de lui servir le traditionnel : c'était bien mais tu sais j'ai réfléchi, on n'aurait pas dû...

-Marianne n'est pas là, je ne veux pas dans son dos.

Ses adorables yeux céruléens étaient devenus froids, car je ne lui avais jamais caché depuis le tout début, que Marianne serait au courant...

Le lendemain au Lycée j'avais croisé Jean-Pierre. La période des examens faisait effectuer à notre petite communauté de sédentaires de nombreuses transhumances à travers l'établissement, favorisant les rencontres.

-Au fait je voulais venir te voir, j'ai repensé à tes plans, Julien. Ça m'est revenu. Je suis sûr que j'ai vu un moteur comme celui-là chez un ancien carrossier. Je ne sais plus trop pourquoi il avait ça, mais...

-Ca fait longtemps ? Tu crois...

-On peut aller voir ce soir, si tu es libre.

-Super !

-Je vais lui téléphoner et je te prends à 18 heures.

Je criais en vain dans le vide de ma chambre, comme dans mes cauchemars d'enfant lorsque la chambre s'agrandissait, que les murs et le plafond s'éloignaient de moi à vitesse folle et que j'appelais ma mère en vain, aucun son ne sortant de ma bouche. Étais-je reparti dans le néant ?

Ma mère était arrivée. Quand ? Elle m'avait parlé. Elle m'avait expliqué, m'avait rassuré : j'avais réussi à revenir de mon coma ! J'avais fait le plus dur. J'étais sauvé ! Elle avait passé sa main sur mon visage trempé de sueur. L'infirmière m'avait aidé à m'asseoir dans le lit. Ce jour-là il y avait au moins un ange pour me secourir. Aujourd'hui, il est bien en retard !

On dit que Jeanne D'Arc par chance, avait suffoqué avant que les flammes ne l'atteignent.

Au fil des jours chauds de fin juin, Robert Ornage n'avait pas senti que les choses évoluaient favorablement pour lui coté beau-père. Le contraire l'aurait étonné !

Le Vieux lui avait même demandé un jour s'il avait les coordonnées du brun frisé ou s'il savait ce qu'il faisait dans la vie !

Plus les frères de Bretagne et bien sûr le fameux marchand de Louviers qui tournaient et avaient cherché à le joindre d'après sa belle-mère :

-C'est parce qu'ils sont venus au café et j'ai préféré dire que c'est toi qui t'en occupais. Je n'ai rien dit à Fernand il va encore se mettre dans des états pas possibles ! Je n'ai pas envie qu'il nous fasse un malaise. Toi, Robert, tu peux essayer de t'en occuper?

Il avait eu un appel de chacun à quelques jours d'intervalle. Par chance Michèle n'était pas là. Il avait inventé des bobards sur le beau-père grossissant le trait pour les tenir éloignés... et ça semblait pour le moment avoir marché !

Il fallait aussi qu'il trouve un moyen d'écarter définitivement le jeune frisé.

Il avait alors pris deux décisions importantes : se tenir le plus à distance du Vieux mais surtout le moins à distance de sa femme !

En pratique ce n'était pas simple à mettre en œuvre.

Elle n'arrivait pas à se passer de ses parents plus d'une semaine consécutive. Et il fallait toujours passer les voir un soir ; donc y dîner, puis rentrer tard. Ce qui ne lui laissait à lui que peu de chance pour tenir son second engagement alors qu'il venait de manquer le premier.

S'il la laissait y aller seule, il avait assez de réunions à honorer, fiasco aussi...

Il avait senti une très légère évolution, malgré encore et toujours la litanie des prétextes. Tout ça rajouté à ses sempiternelles boules Quiès, sans lesquelles elle ne pouvait dormir...

Maître Ornage sortant de ses pensées, venait de s'apercevoir que le dossier qu'il devait relire pour cet après-midi était encore fermé sur son bureau. Il n'arrivait pas à sortir de son esprit tous ces points douloureux qui continuaient à jalonner sa vie actuelle.

Il n'arrêtait pas de penser à l'ordre dans lequel il devrait traiter chaque obstacle pour espérer que le Vieux lâche prise.

Le jeune brun ? Comment s'appelait-il déjà ? S'en faire un allié ? Mais réellement plus il y repensait... l'assurance de ce blanc bec était insupportable. Qu'est-ce qu'il croyait ? Que le bonheur l'attendait ? Que dans moins de dix ans sa femme le désirerait encore, que ses enfants seraient sages et bons élèves, qu'il aurait plaisir à rentrer le soir dans leur maison encore neuve entourée de pommiers en fleurs ? Quand il l'avait envoyé au garage son sourire conquérant aurait dû se briser sur l'écueil rocailleux du beau-père. Encore une expression à la noix qu'il avait utilisée récemment dans une plaidoirie.

Coté Michèle continuer à concilier l'utile et l'agréable ! La reconquérir !

Lui qui se considérait encore actuellement, comme le crapaud des contes, la baguette magique en moins, n'avait jamais compris comment il pouvait avoir séduit cette fille si jolie que tous ses copains

désiraient ? Il pensait alors à Gainsbourg qui avait rendu Brigitte Bardot folle d'amour.

Patrick avait-il essayé de coucher avec Michèle ?

Repensant à ses réflexions, il avait essayé un soir de découragement la semaine passée, de forcer un peu et avait obtenu une avancée prometteuse.

Michèle qui paraissait redevenir, non pas amoureuse, il n'en demandait encore pas tant, mais réceptive. C'était le mot juste se dit-il ! Il ne comprenait d'ailleurs pas vraiment la raison de cette brusque conversion, même si l'âme féminine lui avait progressivement livré quelques secrets depuis toutes ces années.

A ce propos, le dossier qu'il n'arrivait pas à entamer était encore un divorce.

... Et il était l'avocat de la femme !

Il ouvrit la volumineuse chemise en se forçant. Il commença à relire en travers pour se rafraîchir la mémoire.

Toujours délicat d'attaquer le mari et surtout le père, ce qui était souvent plus efficace.

Les plus vieux avocats faisaient les blasés devant les réticences des plus jeunes à employer l'arme fatale des enfants.

Les réactions douloureuses des hommes, ne laissaient pas encore Maître Ornage complètement insensible même s'il gardait son masque froid de professionnel : Attitudes inqualifiables Monsieur, comme il savait le tonner d'un air courroucé !

Il relisait les lignes deux fois. Elles n'arrêtaient pas de fuir son regard. Impossible de se concentrer.

Il sortit pour aller se rafraîchir aux toilettes.

Alors qu'il était en train de s'essuyer les mains sur le torchon humide pendu près des lavabos, une espèce de grosse brute entra, se précipita sur lui et le prit par le col, froissant sa cravate. Son autre poing était levé au-dessus de sa tête. Un rictus de colère déformait

son visage. Il n'était pourtant pas plus grand que lui. Il parlait d'une voix forte, le menaçait : s'il obtenait sa condamnation à cause de cette pute qui mentait effrontément, il reviendrait et là... et il le secouait ! Robert avait commencé à bafouiller des explications qui ne faisaient que renforcer sa colère. Il fixait alternativement son poing puis ses yeux.

L'homme était parti aussi vite qu'il était venu, après l'avoir poussé contre les vasques blanches et menacé encore si...

Il resta longtemps à trembler. Ses jambes ne le portaient plus. Puis il regagna son bureau en rasant les murs. Signaler ce qui venait de se passer, le faire arrêter...

Porter plainte ! C'est bien ce qu'il conseillait fermement à ces rares femmes battues qui osaient venir se renseigner au Cabinet, non ?

-C'est pour une amie... Maître...

Mais comment se retrouver devant ce ... ? Il en frémissait.

Comment font donc toutes ces femmes qui attendent les coups chaque soir ?

Il sortit du Palais en catimini, prit sa voiture et rentra chez lui. Affalé sur le canapé il n'arrivait pas à se décider à attraper le combiné pour se faire remplacer.

Michèle... Sa façon de prendre une petite voix, d'essayer le charme lorsqu'il n'allait pas bien.

Il avait toujours essayé de faire attention, de ne pas ressembler à ces salauds. Mais il n'avait jamais réussi à contrôler complètement ses mal-être, ses colères parfois. Et elle qui avançait en faisant profil bas, ce qui l'énervait encore plus...

Il regrettait...

Il sentit des larmes monter en pensant qu'il avait de nouveau forcé Michèle l'autre soir. Pas vraiment forcé ! Il avait juste insisté mais en gentleman et après les récriminations et esquives habituelles, elle avait fini par céder. Bien sûr maintenant il n'était pas sûr qu'elle n'ait

pas préféré laisser aller pour être tranquille et que ses mouvements ne servaient pas simplement à terminer plus vite. Et dire que tout à l'heure il souriait des batailles remportées !

Il resta prostré ; longtemps.

Il finit par téléphoner un prétexte quelconque puis décida qu'il fallait bouger, se battre ! Se réparer !

Ça commençait à faire beaucoup de bosses à redresser.

En sortant de la maison, il prit l'allée de gravier au bout de laquelle il avait abandonné sa voiture. Le soleil chaud promettait une belle fin de journée. Il aperçut de loin la belle silhouette ; sans son sourire satisfait habituel. Elle brillait de son bleu métallisé. Il l'avait achetée il y a deux ans. Un coup de folie. Elle lui rappelait la Facel. Non pas qu'elle lui ressemblât vraiment, mais c'était le même genre de berline deux portes, avec un moteur puissant, un confort anglais et 240Km/h tout de même. Il s'était consolé comme cela. Michèle préférait une Mercedes 380. Il lui avait répondu que lui préférerait un enfant, et que ce jour-là il achèterait une voiture pour. Il s'était trouvé pitoyable un peu plus tard mais n'avait pas cédé ; elle non plus ; alors il avait acheté son Aston Martin. Déjà rien que le nom et son avant de Corvette ! Une V8. Il avait pensé un moment à une R5Turbo ou une R5 Alpine turbo, mais ça ne faisait pas très sérieux. Alors que la voiture de James Bond...

Là, aujourd'hui il l'aurait bien échangé contre une 2CV... et la vie qui va avec.

Il alla se garer devant le bar de la Gare Routière, entra et demanda à parler à Monsieur Guindois. Le patron eut un sourire :

-C'est bien la première fois qu'on lui met du Monsieur ! Il n'est pas là mais c'est pour qui ?

-Ornage. Vous lui demanderez de m'appeler ce soir s'il vous plait.

Il tendit sa carte que le patron glissa sous son comptoir et ressortit rapidement pour aller reprendre sa voiture.

Il roula calmement, longuement. Il se sentait mieux, beaucoup mieux. La Justice y gagnerait en temps et lui aussi ! Discrétion absolue en plus !

Il finit par rejoindre l'Agence immobilière du Pays d'Ouche et son fringant propriétaire. Lui aurait certainement les arguments pour faire fléchir le Vieux. Ils faisaient souvent du golf ensemble. Robert Ornage était très fier de côtoyer ce mec au rayonnement irrésistible. Il était partout. Il y a des hommes comme ça qui passent dans la vie comme des comètes : brillant, laissant une trace étincelante dans leur sillage. Lorsqu'il en parlait avec Michèle, elle minimisait :

-C'est un frimeur. Il est certainement creux. Arrête de le prendre pour modèle comme un petit chien.

Mais il lui semblait que ses yeux disaient le contraire.

Patrick le fit attendre un peu avant de sortir de son bureau avec un client. Le temps pour Robert Ornage assis dans ce qui servait de salon d'attente, de contempler la secrétaire derrière son bureau ultramoderne. Et en plus il savait vraiment s'entourer avec goût.

Ils partirent pour une visite de terrains à bâtir.

Ca avait duré longtemps. Combien ? Des jours trop longs d'être vides. Je commençais à communiquer. Le corps médical s'affairait avec la régularité des plannings établis. On faisait bouger mes jambes, mes bras. J'avais fini par y arriver très légèrement. Alors les infirmières me souriaient, m'encourageaient. On avait commencé la

kiné. Ils m'avaient expliqué que tout était fonctionnel mais qu'il fallait remettre en marche les muscles ; qu'un coma met le corps en service minimum, pour mobiliser toute l'énergie restante au combat pour la survie. Qu'il allait falloir que je réapprenne à marcher, à bouger chaque muscle comme un bébé. Je pensais à mes voitures, à tout ce que je n'avais pas eu le loisir de terminer dans ma vie ; à l'espoir jusque là, que tant qu'il restait du temps...

Le soir même Jean-Pierre m'emmena à Gravigny dans sa R16 qu'il entretenait avec un soin extrême. Même si elle passait parfois pour une vidange ou une opération de base entre des mains d'élèves, c'est lui qui faisait tout à l'Atelier Mécanique du lycée.

- Une TX, Julien ! Pour moi on n'a jamais fait mieux !

-Oui, certainement ! C'est toi le spécialiste de la mécanique, hein ?

-Moque-toi... me dit-il en passant laborieusement la troisième avec le fin levier sous le volant. Le volant sport avec les trous ronds dans les deux branches en V inversé.

-Pas toujours facile, hein ? Très à la mode... mais dans les années 60. Moi ça me rappelle la 403 de mon père.

-C'est le système le plus génial ! Tout à portée de main. Juste qu'il faut que je regarde. Il y a toujours des jeux dûs à l'usure, c'est normal.

-C'est une super voiture Jean-Pierre, mais je trouve la ligne un peu dépassée : trop anguleuse.

Il venait de passer la quatrième sans encombre et nous descendions à un peu plus de 60Km/h vers le carrefour St léger.

-Et tes 4L alors ? Une R16 ce n'est qu'une grosse 4L.

-Mes 4L c'est des restes de mes 20 ans... Pour l'instant je suis très Simca. En seconde voiture, oui.

-C'est vrai que tu es tellement vieux Julien !

On s'était arrêtés aux feux tricolores. Jean-Pierre avait descendu sa vitre à l'aide d'un simple bouton :

-Ringarde ma voiture ?

Il me regardait tout fier.

...Et ce n'est pas tout : condamnation centralisée des portes ; 5 vitesses... ! Alors pour une voiture que j'ai achetée neuve il y a cinq ans ?

Je le savais susceptible et j'avais gardé pour moi qu'elle avait tout de même le look d'une voiture sortie il y avait vingt ans !

On était repartis et je l'écoutais distraitement me finir l'argumentaire de vente :

... 93ch avec un moteur Cléon alu...

On était arrivés heureusement sur la grande avenue qui mène à Rouen, et un peu plus tard il prenait une rue à droite. On commença à descendre doucement et après quelques virages étroits, il entra entre deux grilles grandes ouvertes dans une cour pleine de voitures désossées ou en attente, l'une de peinture, les autres apparemment de débosselage.

On se dirigea vers l'entrée du grand hangar dont les deux battants ouverts laissaient passer un vacarme mêlant le bruit des tôles qu'on martèle et celui de la soudure à l'arc.

Une voix de stentor nous accueillit. Jean-Pierre m'avait prévenu : un personnage ! Cheveux bruns foncés en bataille, la figure rougeaude, plus de 90Kg, le bonhomme nous accueillit avec les plaisanteries passe-partout qui sont censées mettre à l'aise.

Ce jour-là ce fut bien entendu sur les fonctionnaires qui a 18 heures 15 n'avaient rien d'autres à f... que de venir empêcher les honnêtes artisans de travailler. Après s'être bruyamment esclaffé il envoya une grande claque sur l'épaule de mon pauvre Jean-Pierre, qui vacilla sous l'impact.

L'homme avait un rire tonitruant mais un visage à l'expression plutôt avenante.

-Allez suivez-moi !

Il nous emmena derrière le bâtiment principal où il entassait les épaves. A part une Panhard 24 quasiment complète, le reste ne me parut d'aucun intérêt.

-I' cherche un gros moteur ?

Je n'avais pas répondu pensant que la question s'adressait à mon collègue. Mais le carrossier s'adressait bien à moi :

-Il est sourd ?

En d'autres circonstances j'aurais regardé derrière moi ostensiblement.

-Non, je pensais juste à la 24CT...

-Elle l'intéresse ?

-Non, pas vraiment...

Jean-Pierre nous réorienta :

-Tu sais... tu avais un gros moteur en V...

-Ouais... attends que je réfléchisse...

-Mais si ! Jean-Pierre s'impatientait. Tu sais bien, un jour que j'étais passé prendre une aile de 204 pour l'atelier !

- Ouais, ouais... Attends !

Il s'enfonça parmi les caisses de voitures nues posées tout le long du mur. On déboucha devant un petit appentis, sous lequel étaient stockés des hayons et des portières :

... Je l'avais mis là pourtant.

Il chercha, repoussant les pièces bien alignées.

... Ah ! Ça me revient ! C'est un ferrailleur du Neubourg, un gars qui fait ramoneur aussi... là... tu sais sur la route d'Elbeuf... Ah... mince...

-Je vois qui tu veux dire, l'aida Jean-Pierre, écoute excuse-nous de t'avoir dérangé et merci encore !

Alors que le bonhomme tout dépité de ne pouvoir nous aider, nous accompagnait vers la sortie, Jean-Pierre m'expliqua plus précisément comment y aller.

6

With a little help from my friends
The Beatles 1^{er} juin 1967

Ils étaient arrivés près de l'autocar. Leur voiture était garée un peu avant et ils marchaient côte à côte.

-Je n'avais jamais vu ces champs. C'est aussi à ton beau-père ?

Robert Ornage acquiesça tout en regardant vers l'entrée. Personne n'émergeait du car délabré.

-Amédée !...

Il était surpris qu'il ne sorte pas. Ce serait d'ailleurs un petit souci s'il allait répéter qu'ils étaient venus. Le Vieux ne pourrait que trouver ça bizarre et ce n'était pas le moment !

-Ecoute on ne va pas rentrer Patrick. C'est rempli d'épaves qu'il faudra virer. Tu vois les limites là-bas au fond ?

- Un beau champ planté de près de 3000 m² avec les bâtiments ...

-T'emballe pas. Les bâtiments on ne les compte pas.

-OK, disons un bon 2000m². La situation est bonne ; pas de voisins trop proches mais pas isolé... tu peux faire une bonne affaire, mais il faudra débarrasser et nettoyer. Les épaves tu peux peut-être trouver des amateurs, mais le car là ?

-Il sert à un pauvre type que mon beau-père exploite. Quand je te dis que c'est un enfoiré ! Il loge ce pauvre gars là-dedans, tu imagines ? Juste un robinet d'eau à l'extérieur, un peu d'électricité. Je suis sûr qu'il ne le paye pas ! Il lui sert à surveiller ces tas de rouille... comme s'ils allaient partir ! Tiens je me dis que je fais une œuvre de charité en vendant les terrains et en relogant ce pauvre homme.

-Et tu en feras quoi ? Patrick regardait partout.

- Il existe des foyers ou des hospices où il sera mieux !

-Ok ce n'est pas un problème en effet ! Bon et les autres terrains dont tu m'as parlé ?

Ils reprirent leur voiture sans qu'aucune silhouette même un peu chancelante ne sorte de l'autocar.

Ils roulèrent pour rattraper la Nationale en discutant. L'agent immobilier précisait les possibilités, l'état du marché, les tendances actuelles de retour vers les campagnes et de vogue des lotissements. Il est temps que tu vendes ! Tu sais les crédits s'octroient encore facilement. Les gens sont prêts à s'endetter sur 15 à 20 ans en pensant que l'inflation va les rendre riches. Mais ça se termine ! La belle époque des années 60/70 c'est fini. Il n'y aura plus d'inflation. On réalise de bonnes transactions avec tous ces jeunes couples. Le chômage est une donnée qu'ils n'intègrent pas encore. D'après les prospectives qu'on suit dans notre presse professionnelle, les années qui viennent ne vont pas être simples. Si un des deux dans le couple, et parfois les deux, perd son boulot, et on commence à en voir, c'est la vente de la maison. Le plus marrant de l'histoire, si je peux dire, c'est qu'elle est mise en adjudication pour rembourser le prêt, mais que seuls les avocats, les huissiers et nous, pouvons enchérir. Dans

90% des cas le prix ne monte pas, et on peut ensuite les revendre. On gagne deux fois en quelque sorte : une fois à la vente du terrain et une deuxième après la saisie.

-C'est vrai ? C'est un peu dégueulasse s'exclama Robert Ornage.

Il passait de vicinale en vicinale, s'arrêtant consciencieusement aux panneaux stop.

- C'est sûr que ce n'est pas brillant, mais bon si ce n'est pas moi qui le fais, de toute façon ce sera un autre. Eh, vieux on n'a plus 20 ans et les barricades sont loin ! T'as trouvé la plage sous les pavés toi ? Moi j'ai trouvé un paquet de pognon qui me permet d'avoir une belle maison, une belle voiture, de beaux enfants... et j'allais dire *une* belle femme...

Robert Ornage vit le clin d'œil. Il connaissait sa réputation. Quand on fréquente le beau monde des petites villes de province, tout se sait. Robert Ornage l'enviait, lui qui n'arrivait que difficilement à obtenir les faveurs de sa seule femme. Mais bon il ne pouvait pas rivaliser avec ce type de beau mâle. Patrick lui avait pourtant souvent dit qu'avec son éloquence... Mais il n'osait pas, un point c'est tout !

Il décida de ne pas relever. Il ralentit en venant se coller derrière un tracteur impossible à doubler. Les blés et les maïs empêchaient toute visibilité.

-Quand même ! Pourquoi on donne des prêts aussi facilement ?

-C'est le problème des banques. Il n'y a aucun encadrement actuellement. Ils sont censés vérifier les différents endettements, mais ils bricolent et puis ça arrange tout le monde, mon vieux ! Qu'est-ce que tu crois ? Les jeunes couples sont bien contents qu'on leur prête de l'argent pour réaliser leur rêve. C'est même souvent eux qui arrangent leurs déclarations. Allez ne me joue pas les vierges effarouchées ! Pas à moi. Tu ne défends que des enfants de chœur ?

Robert Ornage était resté coi, une boule remontant dans sa gorge.

... Allez profite de la vie. Je vais te faire des couilles en or, tu vas voir !

Il partît d'un rire clair. Ce mec possédait vraiment un charisme et une joie de vivre communicatifs.

Mais aujourd'hui...

Ils se garèrent en face du garage. Le beau-père n'était pas là ce mercredi. Robert Ornage avait tout prévu. Pour ça il n'était pas mauvais.

D'habitude !

-On ira de l'autre coté après si tu veux, mais ce n'est pas le plus intéressant, il n'y a que des bâtiments et peu de terrain.

-Pas sûr, il faut voir ; parfois en réhabilitation les gens aiment partir de vieux restes. Tu verrais quelquefois les ruines qu'on vend ! Ils ont tous l'impression qu'ils pourront restaurer tout ça eux-mêmes ! Et au final pour le prix ils auraient eu une maison neuve avec tout le confort... et tout de suite !

-Viens voir le grand terrain de l'autre coté.

Ils entrèrent, passèrent devant la Facel sans que Robert Ornage ne dise quoi que ce soit. Son ami aurait trouvé cette lubie ridicule. Il ne put s'empêcher un regard à la sauvette quand même.

-Et bien, c'est l'après-midi ferraille ? Les nanas ça fait les chiffons et nous ...

Ce sourire carnassier lorsqu'il prononçait les nanas...

Lui il ne se serait pas laissé faire ! Il aurait su envoyer un coup de pied au bon endroit à ce salopard !

Ils contournèrent les pâtés de voitures entre lesquels le Vieux avait laissé quelques allées.

-Là au moins il y a de la surface. Combien à peu près ? Presque deux hectares ? On n'est pas trop mal situé, pas trop loin d'Evreux, viabilisé et dans un village passager. Pas mal, pas mal.

-Combien de terrains possibles ?

-Peut-être une quinzaine. Et ce petit bâtiment au fond ?

Robert Ornage n'y avait jamais fait attention. Des pièces sûrement. Ils se dirigèrent dans cette direction, pour avoir une idée précise des limites du terrain.

-Ça a vraiment du potentiel ! On peut maximiser avec cette forme quasi carrée.

Robert s'était approché de la porte d'un petit bâtiment fermé. Curieux il essaya d'ouvrir. Impossible.

Patrick qui l'avait rejoint essaya à son tour sans plus de succès.

-Tu n'as pas un passe toi pour ouvrir toutes les propriétés que tu visites ?

-Tu lis trop de romans ! Tiens viens voir il y a une fenêtre de ce côté. Le carreau était si sale et depuis si longtemps, qu'ils ne voyaient rien. Robert Ornage pris d'une impulsion subite ramassa un bout de métal et brisa un carreau avec. Il ressentit un bien fou !

-Tu es un warrior toi !

Ils laissèrent leurs yeux s'habituer à l'obscurité relative.

... Mais c'est une Bug commenta Patrick le premier.

-Tu t'y connais toi en voitures anciennes ?

-Pas trop mais celles-là elles oui ! Mon petit vieux il y en a pour du blé, crois-moi ! Tu ne la connaissais pas ?

-Non...

- Elle n'a pas l'air trop mal. Ça dépend depuis combien de temps elle est là. Tu peux rajouter encore un petit peu de pognon à ton héritage...

... le jour où tu vends, pense à ton pote qui t'aura conseillé pour réaliser les meilleures ventes et en cadeau tu me donnes la voiture.

Robert Ornage fronça les sourcils.

J'étais repassé voir pour mes pièces de Salmson. Je préférais le contact direct plutôt que le téléphone.

- Bonjour, vous vous souvenez de moi ? Julien Lapolités,

-Pour sûr ! J'suis pas grabataire figurez-vous. Vous portez mal vot'nom jeune homme !

Il laissa exprès un silence. Ces mecs-là possédaient une technique de manipulation à toute épreuve. Je fis exprès de ne rien dire, le regardant calmement.

-J'ai trouvé quelque chose pour vous.

Il m'entraîna dans le bâtiment à notre droite. Quelle vision ! Des rayonnages de pièces détachées rangées et classées ! Des carburateurs, des joints, des pompes, démarreurs, dynamos, allumeurs... Au sol des rangées de pièces dans des caisses, le long des murs. On passa trop rapidement dans une autre partie annexe, une sorte de hangar. Il manœuvra un vieil interrupteur métallique. D'antiques néons poussiéreux pendus au bout de longues chaînes se mirent à éclairer des pièces de tôlerie à n'en plus finir. Des portières sur la droite, rangées debout comme dans un placard à vêtements, des capots juste après... Sur la gauche, des casiers géants. Les grandes marques étaient répertoriées. Les autres se mélangeaient uniquement rassemblées par ordre alphabétique. J'étais impressionné, vraiment. De voir toutes ces pièces : un rêve ! Mais aussi par ce bonhomme qui sous ses airs de casseur mal dégrossi, avait créé une véritable mine d'or. Ce n'était pas encore vraiment perçu comme ça bien sûr, car en 1985 tout ce stock non écoulé trahissait plutôt une mauvaise gestion avec les critères de

l'Organisation à la japonaise qui commençait à bien s'implanter chez nous.

-Salmson...

Le temps qu'il cherche j'avais sorti un modèle de mon sac. Il m'envoya bouler : vous croyez quoi ? Vous n'étiez pas né qu'j'avais déjà démonté à peu près toutes les voitures qui existent !

Au bout d'un temps assez long durant lequel je gardais un silence absolu, n'ayant rien trouvé il me demanda :

... J'ai d'aut'es pièces là-haut. Il me désigna la mezzanine devant nous.

...Montez voir.

Il me montra une échelle en bois. Comme je restais sans bouger un peu surpris, il me rabroua : vous n'en voulez pas ? Moi j'monte plus à l'échelle. J'ai passé l'âge, foutue vieillesse comme on dit. J'ai des vertiges qui m'prennent parfois. Le toubib n'veut plus. J'ai désobéi et ça fait deux fois qu'en montant j'suis retombé. Alors fini pour moi. Mais bon j'vais pas vous raconter ma vie. Vous montez ou pas ?

Je regardais un peu inquiet les étais métalliques qui renforçaient les poteaux en bois.

...C'est solide, j'en r'mets de temps en temps. Il suffit d'pas y toucher.

C'était en effet pleinement rassurant. J'avais gravi les échelons de cette grosse échelle. Très lentement au début. Mais aucun craquement inquiétant, ni mouvement suspect. En haut des centaines de capots, calandres, bouts de tôlerie... et des caisses de poignées et de compteurs.

-D'avant ! vous d'vez avoir du Salmson. Marchez doucement tout d'même, j'ai pas envie d'vous prendre sur la tête !

Après avoir fouillé et comparé, je redescendis avec ce qu'il me fallait.

-Vous vouliez aussi des tambours d'freins ?

On était ressorti et on avait pénétré dans le bâtiment du fond de la cour. Des centaines de phares sur le mur du fond. Je trainais n'ayant

pas assez de temps pour tout contempler. Il me rabroua : j'ai pas qu'ça à faire ; vous les voulez vos tambours ou pas ?

Il commença à se frayer un chemin entre des tonnes de trains avant plus ou moins entassés dans un angle. J'vous l'ai sorti, mais il faut me prendre tout l'ensemble j'ai pas le temps de démonter. J'acquiesçais et il poussa le petit chariot sur lequel il avait stocké la pièce. Il roula jusqu'à ma 4L et je chargeai mon coffre avec lui après avoir basculé la banquette arrière.

-Merci.

-Ne me r'merciez pas trop vite, j'vous ai pas donné l'prix. Je vous trouve bien mauvais en affaire jeune homme !

Il ne riait pas et j'eus un moment de flottement.

-V'nez dans mon bureau, j'vais vous dire combien.

Il s'assit. Il m'invita à en faire autant. Un peu surpris je m'exécutais, jetant un regard circulaire. A part le traditionnel calendrier de routiers, il y avait des affiches de publicité et quelques pièces genre pistons, roulements ou soupapes posées sur des petits meubles.

-Tout c'qu'on peut accumuler dans une vie... vous êtes jeune, vous. C'est bien qu'vous vous intéressiez à tous ces vieux tacots comme on dit. C'tait quand même une belle époque d'inventer l'Automobile ! Vous verrez quoi vous ?

Je l'écoutais d'une oreille distraite écouter quelques souvenirs, raconter que c'était mieux avant, que les voitures de maintenant... que les jeunes ne voulaient plus rien faire. Que c'était la faute de l'école aussi.

... avec 68 on a cassé le goût d'effort. Maintenant on sait plus apprendre. Plus d'par cœur, plus d'dictée, plus d'fables. Pourtant on n'en est pas morts nous. Et comment j'aurais gagné ma vie et accumulé tout ça en travaillant 40h par s'maine ? Et moi est-ce que j'prends ma retraite à 60 ans ? Il est bien gentil votre Mit'rand. Du

coté des feignants et des fonctionnaires, c'est ça la gauche. J'vais vous dire moi, la Guerre sans le Front Populaire on l'aurait pas eue.

... Mais bon vous n'avez pas connu.

Un blanc.

...et vous vous faites quoi ?

Nouveau moment de silence dans lequel mon esprit cherchait une solution. C'est sorti tout seul :

-Je suis prof.

Dire que j'avais du murmurer cela d'un ton minable. Ça n'a pas que des avantages la trentaine...

Maintenant je sais quoi répondre à ce genre de type. Je lui aurais démontré que cette Ecole c'est elle qui avait fait de la France une des puissances mondiales, un pays de Scientifiques et d'inventeurs, une nation civilisée !

Il était resté silencieux aussi. Un peu gêné, ce qui me surprit.

-Oubliez ! J'm'emporte... Y'a des cons partout, et des bons aussi. J'garde un bon souvenir de mes Maîtres d'école. C'est grâce à eux qu'j'ai appris à compter, à écrire... mais c'était pas les mêmes. Y'a encore de la discipline maintenant ?

Des réponses se précipitaient sur mes lèvres : on faisait encore de l'orthographe, on les faisait travailler, on... Mais j'avais compris, depuis peu d'années il est vrai, que ce genre d'homme ne veut inconsciemment que vider tous les regrets et les frustrations accumulés durant une vie pas facile... alors à quoi bon argumenter ? Et puis la plupart du temps on en sortait fâchés, et ça je n'y tenais pas !

-Je voulais vous demander : j'ai essayé de redémarrer le moteur. Je ne l'avais pas fait car j'ai d'abord transformé l'allumage à magnéto en allumage à Delco.

-C'est pas bête, ça simplifie. Son regard était intéressé.

-J'ai suivi une documentation du Club Salmson et j'ai réussi avec un allumeur de 404.

Je sentis que je remontais dans son estime.

... je tire de l'étincelle, mais j'ai un problème pour caler l'allumage. Je ne sais pas comment trouver le point mort haut ?

-Vous c'est plutôt l'électricité alors ? Moi c'est la mécanique, mais en électricité j'me débrouille bien aussi! J'en ai r'monté des dynastars, des magnétos, des démarreurs, des dynamos et des allumages. Maintenant avec les alternateurs c'est plus simple : c'est le pont r'dresseur qui claqué à tous les coups ! Ah, leur électronique qu'ils mettent partout. J'vous le dis, un jour nos voitures ça sera des capsules Apollo et pour les réparer... la mort des gars comme moi !

... le PMH c'est pas dur, vous enlevez les bougies, vous tournez le moteur à la manivelle et vous mettez un pouce sur l'trou de la bougie numéro 1.

Il se mit à rire.

...enfin faites tourner la manivelle à quelqu'un ce s'ra plus facile ! Le piston est au PMH lorsque vous sentez vot'pouce poussé très fort.

Comme je réfléchissais, il m'expliqua :

... Le PMH c'est juste à l'allumage ; le piston r'monte et les soupapes sont fermées, alors...

Je le coupai d'un Ok j'ai compris. L'autre montée de piston c'est l'échappement...

-C'est ça !

Il semblait content de moi.

... Essayez vous verrez. Et puis si vous y arrivez pas vous m'le direz...

Il me regarda avec une empathie que je n'attendais pas en venant ici.

... Allez si vous m'promettez de rev'nir avec la voiture quand elle march'ra... Non avant ! Quand le moteur tourn'ra, j'vous fais cadeau des pièces.

-Non je tiens à vous le payer, c'est normal.

-Jeune homme... j'vous trouvais plutôt sympa, alors n'insistez pas !

Il avait repris instantanément un ton qui semblait agressif. Quel comédien ?

-Ok, j'essaie et je vous le dis. Merci beaucoup !

Il se leva pour me raccompagner jusqu'à ma voiture.

Et il me tourna le dos sans plus de cérémonie.

En roulant vers la maison, je récapitulais la dernière heure que je n'avais pas vue passer.

Je m'en voulais d'avoir laissé sans réponse ses attaques du fonctionnariat et de l'école.

Aujourd'hui alors que la retraite est venue et que je ne reconnais plus vraiment, ni les gamins, ni l'Institution, ni le Monde en général, je repense avec nostalgie à ce temps juste avant que Jospin n'enterre les enseignants devant l'élève Roi et que le Libéralisme répande ses «bienfaits» sur la Terre entière...

Je me dis qu'il y a eu une erreur d'aiguillage quelque part.

Comme avec Marianne et Bertrand ?

Il n'allait pas repartir tout de suite comme prévu pour l'Australie, m'avait-elle dit d'une voix basse, hier soir dans notre conversation au téléphone. Il restait encore jusqu'à la fin de l'année en Bretagne.

Christine était passée à la maison un soir pour me donner le précieux renseignement :

-Ma sœur m'a confirmé qu'à la Mairie, il y a un bureau qui s'occupe de la gestion des plannings et des rotations des véhicules de ramassage. J'avais prétexté que j'avais ma soirée planifiée pour qu'elle ne profite pas de la situation.

J'avais des visites familiales périodiques. Pas assez à mon goût, même si au bout d'un moment ils ne savaient plus quoi me dire ; même s'ils me parlaient comme à un enfant. Même s'ils finissaient par discuter entre eux sans plus s'occuper de moi. Je crois que quelques fois je m'étais endormi. Il ne fallait pas me fatiguer, toute mon énergie devant être consacrée à retrouver mes fonctions vitales. Dixit le médecin.

Un simple virus. Celui de l'Herpès qui sommeille en chacun de nous. Et parfois se réveille. Et encore parler de réveil pour un... une chose à la frontière entre le Vivant et la matière inerte. Si petit qu'il faudrait en aligner 10 000 pour faire un millimètre ! Mais la puissance destructrice d'une bombe atomique !

Les jours passant, les visites devenaient plus espacées. Mais ils venaient tout de même en se répartissant les créneaux. J'allais aller dans un centre de rééducation fonctionnelle. Ma récupération avait été plus rapide que prévu. J'allais pouvoir reprendre mes affaires et mes activités mécaniques qui me manquaient.

Je me présentai à l'accueil de la Mairie d'Evreux. On m'orienta vers une femme pas surchargée en ce début d'après-midi. J'avais attendu après mes trois coups sur la porte qu'une voix me dise d'entrer. Des gens n'arrêtaient pas d'aller et venir dans le couloir, et moi je restais devant le seuil muet. J'avais tenté de frapper de

nouveau, un tout petit peu plus fort mais pas trop. Je savais qu'indisposer mon futur interlocuteur n'arrangerait pas mes affaires, mode de fonctionnement des lieux oblige. Peut-être le bureau était-il vide ? J'interrogeais timidement une femme passant dans le couloir un café dans la main. Elle me regarda avec étonnement. Elle ouvrit la porte d'autorité et s'adressa en riant à la personne assise à son bureau. Au bout de quelques dizaines de secondes, elle revint :

-Entrez...

Une femme blonde après m'avoir écouté et jaugé d'un air las, m'expliqua que retrouver d'où provenait le chargement dont je parlais n'était pas possible. Elle commençait à ouvrir un document qui trainait devant elle d'un air affairé en m'assurant que si elle avait du temps, d'ici la semaine prochaine peut-être ?

-Mais il faudrait que je vérifie aussi que j'aie le droit de vous fournir ce renseignement.

Je la détaillais en pensant avec amertume à cette nouvelle impasse. Elle devait avoir, je ne savais pas... la quarantaine ? Elle avait dû être belle, un jour. Il restait une douceur dans ses yeux bleus, une bouche fine qui commençait à plisser, mais surtout plus du tout de joie sur son visage. Mon regard passa au cadre habituel avec les photos de la petite famille posé au milieu de son bureau. Celui qui aide, pas toujours, les mères à réguler leur culpabilité d'être écartelées. Juste deux enfants. Elle en avait donc. Pas de mari. Il avait passé l'âge de ses rêves quotidiens ?

Elle me regarda longuement, puis une lueur brilla dans ses yeux.

-Ce sont mes enfants.

La lumière disparut aussi vite. Quelques longues secondes passèrent durant lesquelles elle me dévisagea. Nos yeux restaient accrochés.

...Attendez deux minutes s'il vous plait.

Elle partit dans le bureau d'à côté.

Ses enfants ? Déjà grands. Rebelles, décevants depuis peu ? Partis du nid ? Plus d'enfant et un mari bedonnant et téléphage ? Plus de mari ?

- Je crois que j'ai trouvé ce que vous cherchez. Elle était revenue furtive comme je l'imaginais dans la vie.

Elle ajouta avec son plus beau sourire :

-Vous m'avez dit quelle décharge ?

-Entre le Mesnil Doucerain et Caer.

Elle chercha longuement, tournant les pages du gros dossier rempli d'encre bleue et de colonnes interminables.

-Vous avez de la chance il n'y a eu qu'un seul passage dans l'après-midi ce jour-là. Le ramassage a été effectué... sur la commune de Buis-sur-Damville, au sud d'Evreux...

-Je connais, j'y ai habité.

-Pour en savoir plus il faut demander à cette mairie. Son sourire ne l'avait pas quitté.

Je la remerciais en ayant un peu de mal à me détacher de ses yeux.

-Si vous ne trouvez pas, je pourrais téléphoner aux Services Techniques...

Elle avait la main sur le combiné. Je la remerciais le plus aimablement possible et l'abandonnais à son cadre photo. Sa bouche reprit sa courbe convexe.

En descendant l'escalier monumental de l'édifice public, je me demandai soudain comment les hommes voyaient Marianne, sa superbe silhouette, ses longs cheveux bruns, ses seins, et ses grands yeux rieurs ?

Les jours finissaient de passer entre la Mairie de Buis-sur-Damville qui ne répondait pas au téléphone et mes propres soucis. Tellement de points où il me fallait en savoir plus. Sur mes documents, sur Bertrand, sur mon casseur, sur l'autre casseur... sur Christine un peu

aussi. Beaucoup trop d'interrogations qui me narguaient et rabaissaient le jeune mâle dont l'énergie s'enfuyait pas tous les pores. ...en bref une partie du quotidien du mâle occidental.

Une sorte de réorientation des priorités comme on en a parfois - souvent ? - dans une vie lorsqu'on est assailli de tous cotés et que pour ne pas couler on déleste le superflu. Ce qui devint essentiel, c'est que j'avais envie d'être avec Marianne, Arthur et Lancelot, maintenant ! J'avais mal d'être éparpillé, divisé dans ma chair.

Marianne avait fini par rentrer. Comme prévu me précisa-t-elle d'un air étonné. Elle était belle, rayonnante. Proche, très proche. Amoureuse, câline oui ; et pourtant il y avait en elle un je ne sais quoi d'inaccessible. Une lueur au fond des yeux qui ne regardait pas que moi ? Un sourire conquérant qui passait sur son visage, sans raison. Un calme étonnant avec les enfants qui eux n'avaient pas changé.

La balade de ce dimanche sur la route d'à coté, fut un vrai bonheur pour moi. Je la regardais sans cesse. Etonné de sa sérénité, de son charme. On avait joué au foot, on avait couru dans le bord en herbe où les garçons tombèrent chacun leur tour. Tout le monde riait. Le temps passait vite. Je la prenais souvent dans les bras. Je n'arrivais pas à m'en empêcher. Elle se laissait faire. Le goûter au retour prolongea ces moments de joie autour d'un chocolat chaud et de tartines de pain dont le Nutella dégoulinait dans une version actualisée de la célèbre chanson.

Je mis de coté les pièces récupérées pour la Salmson. Je fis une tentative de réglage du PMH en suivant les indications. J'avais calé l'allumage et d'un coup un grondement sourd envahit le garage. Le moteur démarra. J'avais oublié un instant que je n'avais pas d'échappement. Je ne profitais pas du doux bruit du 4 à double arbre en tête. Je l'arrêtais bien vite car le circuit de refroidissement

n'était pas non plus remonté. Mais quel bonheur de le voir démarrer si bien et tourner comme une horloge... enfin sur le peu que j'avais aperçu.

En m'endormant le soir, je refis le tour des évènements et de la stratégie à adopter pour la suite. Le bonhomme était malin et retors. Il semblait m'avoir à la bonne, mais je savais que ce genre d'individu passe d'un état à un autre très vite et sans qu'on ait toujours bien prévu le virage ni compris ce qui l'avait provoqué.

Si je semblais m'intéresser à ses épaves, allait-il me trouver crédible ? Allait-il me juger capable de les restaurer ? Par ma question sur le PMH je m'étais sûrement grillé. J'avais très envie d'y retourner. Mais...

Le lendemain je m'éveillais avec une idée : le faire venir ici pour qu'il voie ce que j'avais déjà réalisé, sur la Salmson et aussi sur la Traction qui roulait régulièrement et qui avait belle allure. Il verrait que j'étais passionné et pas manchot ! Ou bien aller le voir avec la Traction ?

Ce serait pour la rentrée, notre proche départ en vacances reportait de toute façon beaucoup de choses.

En attendant je l'avais mise en route pour la faire tourner avant de nous absenter. J'aimais bien notre Traction. Le ronron du démarreur, bruit feutré et bien filtré par les garnissages du compartiment sous le tableau de bord. Puis le bruit sourd et grave du moteur 11D. Une tonalité bien particulière la TA Citroën. Un son que j'ai encore en moi aujourd'hui. La lourde direction qui nécessitait deux bras musclés. Le levier coudé au tableau de bord que j'abaissais lentement, mais sur la droite pour passer la 1^{ère} de façon à éviter tout craquement. Le système de liaisons Tour Eiffel ne facilitait pas la précision. La voiture se mettait en branle comme un saurien sortant de son marais. Je me sentais vraiment dans une bulle confortable. Une fois la voiture décollée et lancée, la direction devenait plus agréable.

Prendre la petite route qui m'amenait de chez moi à la départementale me permettait de passer la seconde. Remontée du levier vers la gauche et vers le haut. Un peu d'attention car sur la R4 c'était dans l'autre sens! Là aussi malgré la synchronisation, il fallait tâter un peu l'engagement. Attendre que le moteur descende en tours. Ce qu'il faisait bien volontiers pendant que je cherchais la faille temporelle où les synchros me permettraient d'enclencher les pignons sans bruit. Ensuite la mécanique se faisait plus présente mais dans un timbre de basses bien agréables pour un 4 cylindres. Enfin la 3^{ème} en redescendant vers mon genou, une fois sur la route. Quelques vibrations, parfois un cloc dans le train avant au passage d'une irrégularité de la chaussée. A cette époque on roulait. La restauration se limitait à un voile de peinture le plus souvent, ou à un nettoyage des tâches d'humidité qui auréolaient généralement le pavillon. Graissage et gonflage étaient les deux mamelles de la tranquillité d'esprit. Un petit réglage de l'allumage assorti d'un nettoyage des vis platinées pour finir et on était parés.

Marianne... pensait-elle à lui ? Marianne m'avait-elle tout dit ?

Robert Ornage ne disait rien alors qu'ils reprenaient le chemin de la sortie du champ, mais comme toujours il eut la même sensation de ne pas arriver à la hauteur de ce mec.

S'il était Patrick, l'autre brute aurait terminé menottée par le policier de faction. Cependant il allait résoudre ça aussi bien et plus

discrètement. S'il était Patrick la mise à la retraite du Vieux serait peut-être déjà résolue dans la foulée. Il avait bien pensé lui demander, en temps que professionnel de l'immobilier, de convaincre le beau-père. Mais il avait eu peur du ridicule.

S'il était Patrick il y aurait tellement de choses plus simples. Même Michèle...

-Allez montre-moi ce fameux garage. C'est comme ça que tu l'appelles ? Heureusement que tu me précises, je n'en aurais pas eu l'idée !

Patrick se montra complètement hermétique au charme des lieux et même à celui des beaux phares chromés.

Ils firent le tour. Au pas de charge.

-Faudra démolir le bureau. La partie garage... oui. Le grand bâtiment de droite me paraît plus intéressant. Fais voir !

Ils entrèrent et Patrick ne put s'empêcher de faire la moue devant l'obligation permanente de regarder où il posait ses belles chaussures impeccablement brillantes même après la visite du champ d'en face. Ce mec n'était pas normal.

- Là il y a de quoi faire mon vieux. Ils pénétrèrent dans la partie du fond. On n'y voit pas grand-chose ici.

Robert alluma les tubes fluos. Patrick tâta un étau métallique.

... Là par contre ça tient par l'opération du Saint Esprit. Mais l'intérieur c'est du détail. Les murs et les charpentes ont l'air sains... eux aussi, rajouta-t-il en rigolant. Ces constructions traditionnelles en soubassement calcaire, avec murs terre et silex, c'est très mode.

Il s'arrêta devant la porte de la partie où apparemment le Vieux stockait d'autres voitures. Elle était fermée.

-Décidément il y a des secrets ici. Une autre Bugatti ? Ou peut-être une Rolls ? Je peux ouvrir ?

Robert essaya avec les clefs du trousseau qu'il avait fait refaire en cachette depuis sa dernière visite. Au bout d'un moment en forçant

un peu ils arrivèrent à entrer. Il y avait une petite voiture sur des roues de vélos. Juste à coté, un beau coupé gris à la ligne moderne dont Patrick s'approcha.

-Salmson... Conduite à droite ; une anglaise ! Je ne connaissais pas. Elle a de l'allure !

Derrière deux formes cachées chacune sous une bâche très ample.

Mais Robert se dirigeait déjà vers la plus près à la silhouette la plus imposante.

Il commença à la découvrir. Rien n'était attaché, c'était en fait une grosse toile étanche comme celles qui servent à couvrir les toitures lors des réfections et elle était lourde. Evidemment la poussière se posa sur ses vêtements. Patrick était resté prudemment en arrière. Robert resta muet en terminant de la faire tomber. Une fois de plus il n'était pas à la hauteur.

-C'est quoi ça...

Il en fit le tour.

...Regarde, une Renault ! Un de ces grosses berlines comme on en faisait avant guerre et qui ressemblaient à des corbillards. Lourde et plutôt moche. On est loin de la Rolls ! Tu vois une Renault reste une Renault. Rien n'a changé.

-Il me semble que ça ne fait pas très longtemps qu'il a été la chercher. Elle me rappelle une voiture qui est restée un moment en réparation ici.

Robert ouvrit machinalement la porte coté conducteur. L'intérieur était comme neuf. Deux compteurs hexagonaux sous le gros volant. Les clefs encore sur le contact.

Il s'assit sur le siège conducteur et caressa le tissu de la banquette passager d'une main distraite.

Il ressortit un peu à regret.

La portière laissa résonner un beau bruit plein lorsqu'il la repoussa.

-Et ça c'est quoi dit Patrick qui s'était éloigné, en montrant une autre forme beaucoup plus basse sous l'autre bâche. Robert le laissa soulever délicatement la toile. Robert s'approcha et jubila en le voyant sortir avec précaution un mouchoir à initiales pour s'essuyer les mains.

- Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Une voiture ?! Belle ligne... pour ce qu'il en reste ! Mais regarde cet énorme moteur. Un, deux, trois... Douze cylindres en V !

Patrick avait l'air beaucoup plus intéressé. Ils firent le tour de ce véhicule inachevé. Il n'y avait pas de caisse à l'arrière. Juste deux sortes de sièges baquets rudimentaires à l'avant. La voiture n'était complète qu'à partir du tableau de bord jusqu'au pare-choc avant. Au capot près. Elle possédait des ailes enveloppantes à la mode des grosses berlines des années 50 qui donnaient une complète accessibilité à la mécanique. Tout à l'avant une calandre de forme un peu plus ancienne, pointue en bas qui évoquait un bouclier de chevalier.

Ils y trouvèrent le sigle Renault, ce qui laissa Patrick dubitatif. Il était quand même censé s'y connaître un peu.

Le Vieux avait des secrets, mais celle-là... elle ne devait pas être courante !

Après être restés à se demander quel modèle ce pouvait être, Patrick rompit le silence :

-Peut-être une grosse voiture étrangère à laquelle on a mis un radiateur et une calandre de Renault. Tu sais ces voitures pour faire du stock-car. Mais si ton beau-père l'a gardée ça serait plutôt une grosse Renault où on a greffé un moteur d'américaine dans les années 50 ?

- En tous cas on ne peut pas lui demander !

Ils sourirent.

-Tu me ramènes à l'agence ?

-Attends, il faut que je remette les bâches sinon il va s'en apercevoir ! Aide-moi.

Heureux comme un gamin il vit Patrick hésiter puis tirer lui aussi pour recouvrir les deux véhicules.

Ils parlèrent peu durant le trajet de retour. Une fois arrivés ils se saluèrent. Patrick se retourna après quelques pas :

-Ne réfléchis pas trop longtemps. Décide ton beau-père... agis !

J'étais revenu à la maison. J'étais aussi revenu à la vie. Plus vite que prévu ; qu'ils avaient prévu, et en ayant retrouvé toutes mes facultés. J'avais apparemment échappé aux complications possibles : troubles du comportement et du caractère, troubles mnésiques et perte de l'odorat. Sans oublier l'épilepsie. Une chance incroyable. Pour moi !

J'étais juste encore assigné à un fauteuil pour quelques semaines et ne devais marcher régulièrement qu'accompagné.

Ce premier dimanche midi de repas familial était un peu tendu. Joie apparente, heureux que je reprenne ma place. Tu nous as fait peur et toute la litanie des prévenances que je n'arrivais pas à prendre comme vraiment sincères. Parce qu'ils avaient commencé à me préparer graduellement à leur début de réorganisation de mes affaires, comme ils disaient. Pour mon bien, pour que je ne me fatigue pas, le médecin l'a dit, tu te rappelles ?

« Agis ! »

A.G.I.R. !

Comment ? Il n'avait même pas été capable de lui avouer qu'il n'avait vraiment aucun moyen de convaincre le Vieux !

Ce soir c'était une fois de plus à ne pas trouver le sommeil. Depuis le temps qu'il retournait ces questions dans tous les sens. Et d'autres aussi...

Le fameux Guindois l'avait rappelé. Il avait préféré qu'ils se rencontrent à une table du bar de la Gare Routière pour en parler. Une sacrée masse ! Il ne l'avait pas vraiment regardé au procès ; un mètre soixante quinze pas plus, mais une silhouette compacte. Un ancien boxeur d'après ce qu'il se souvenait du dossier. La cinquantaine rougeaude l'avait empâté, mais il se dégageait de lui, de part ses mains énormes et son large torse, une impression de force qui contrastait avec sa bedaine et son visage usé. Le genre du beau-père en plus épais.

Pauvre Colette pensa-t-il en s'asseyant.

L'autre le regardait avec des yeux doux qui contrastaient avec un côté brutal qu'on sentait prêt à bondir.

-Voilà...

Et Robert Ornage lui raconta l'épisode peu glorieux des toilettes hommes.

Guindois n'avait rien dit.

Robert Ornage ne put s'empêcher d'ajouter :

... vous me direz combien je vous dois pour cette... aide. Je vous demande la plus grande discrétion bien sûr...

Le regard de reproche fit tressaillir Robert :

-Maître... Je vous dois un service... il parlait lentement. Il ne cherchait pas ses mots mais allait naturellement à l'essentiel.

... je n'ai qu'une parole...

Robert Ornage restait prudemment silencieux.

...Donnez-moi simplement son nom et son adresse.

Robert Ornage lui donna un papier sur lequel il avait tout noté à partir du dossier.

... Je vous téléphonerai.

Il regarda Ornage dans les yeux :

...Après vous pourrez toujours le croiser !

Il se leva, broya la main de Robert et partit.

Il se retourna dans le lit. La période faste semblait déjà s'achever. Les sursauts d'envie n'avaient pas résistés au principe de réalité. Principe qui veut qu'on ne fait pas du neuf avec du vieux. Il se dégoutait d'avoir envie d'elle. C'est sa tendresse dont il avait besoin ! Qu'elle le prenne dans ses bras pour le réconforter. Il aurait aimé pleurer, lui dire tout... Marre d'être le mâle ! Au lieu de cela elle devait attendre qu'il la force un peu. Qu'il démarre en tous les cas. Il n'avait pas envie, après, d'être écoeuré de l'avoir prise. Et ce d'autant plus qu'elle ne lui en faisait pas grief le jour revenu. Les regards n'étaient même pas fuyants au réveil ; ils étaient simplement comme d'habitude, absents et indifférents. Le problème était-il un problème de synchronisation ? Remettre en ordre les vies, les envies. Retrouver ce qui marchait bien au début. Ça devait être possible bon sang ! Oublier et effacer ce qu'on avait laissé s'installer insensiblement.

Non, ça c'était des phrases de psy ou d'avocat. La réalité était plus prosaïque : l'éponge magique n'existe pas encore. Il n'y a pas de détachant assez puissant pour enlever les scories accumulées. Toutes

ces petites traces qu'on laisse chaque jour, qui se collent, s'incrument dans toutes les fissures, les angles morts, les rides, qui enlaidissent tout.

-Et puis était-ce si bien au début ?

Dans l'attente du sommeil sa pensée sautait sans entraves, sans s'accrocher, pendant que son corps n'arrivait pas à trouver de position confortable.

Et elle qui dormait maintenant !

Il avait envie de donner des coups de poing dans l'oreiller. Non ! Dans le mur ! Casser la table de chevet d'un grand coup ! Ça ça lui ferait du bien !

Il se leva sans bruit et descendit dans la cuisine, comme d'habitude.

Il s'était accoudé sur la table, la tête entre les mains.

Pourquoi courir après encore plus d'argent ? Pourquoi vendre et accumuler ? Michèle lui avait dit, assez méchamment d'ailleurs lorsqu'il avait tâté le terrain :

-On gagne bien notre vie, je ne te comprends pas. On peut se payer ce qu'on veut, on ne manque de rien...

Elle s'était arrêtée net.

... coté matériel en tous les cas. Tu veux rivaliser avec quoi ? Ou plutôt avec qui ? C'est ton Patrick ou tes amis de golf qui te montent la tête comme cela ?

Il se souvenait d'avoir argumenté. Mal ! Elle était sincèrement en colère. Il avait eu le sentiment très net qu'elle le regardait avec pitié. Alors que c'était pour elle qu'il se démenait comme ça !

Pour elle, aussi...

Il n'allait quand même pas se sentir coupable en plus ! Coupable de vouloir avancer dans la vie, de l'aimer, de la désirer ?... De ne pas supporter ce vieil égoïste !

... et tu pourrais faire des efforts avec papa au lieu de le regarder de haut. Je suis sûre qu'il t'aime bien lui. Mais tu ne lui as jamais laissé une chance. Ce n'est pas un démonstratif tu le sais bien, bon sang !

La culpabilité !

Il se leva et se dirigea vers le vaisselier. Il attrapa un verre et se servit un peu de vin.

Le liquide clair descendait en lui en le réchauffant.

Il posa son verre dans l'évier et reprit le chemin de la chambre.

Patrick ne devait pas s'encombrer de toutes ces questions et introspections ! Il agissait lui ! Qu'est-ce qu'il l'enviait ! C'est à ce moment-là qu'il prit sa décision.

Il ferait le pas ! Pour plaire à Michèle !

Après les vacances. En septembre.

7

All you need is love
The Beatles 25 juin 1967

Arthur était retourné à l'école avec plaisir. Ce matin c'était moi qui l'y avais déposé avec la 1307. Il ne souciait pas de ces gens dans la rue qui lui demandaient parfois : « Tu aimes l'école toi ? » .

Les garçons adoraient cette voiture spacieuse et son arrière modulable. Lors des départs en vacances, après avoir plié les sièges, on créait avec Marianne sur la vaste étendue plate, une sorte de matelas avec les bagages. Ils pouvaient dormir durant nos longs trajets. On les effectuait de nuit pour éviter les « quand est-ce qu'on arrive ? » ou les « c'est encore loin ? » alors qu'on venait juste d'entrer sur l'autoroute...

J'étais fier de ce qu'était devenue l'Ecole ! Finies les blouses grises, les pères fouettards, les garçons d'un côté, les filles de l'autre... ! Du fluo et chante et mets tes baskets...

En reprenant le volant pour déposer Lancelot qui était étonnamment muet à l'arrière, j'avais repensé à l'année dernière. Les manifestations pour l'Ecole Libre. On avait réussi à /les sortir de nos vies, à ne pas se marier à l'église, à ne pas baptiser nos enfants... A vivre... Libres, nous ! Et ils avaient trouvé un moyen de revenir par la fenêtre ! Ecole *Privée*, ça suffisait bien !

Lancelot s'était mis debout pour poser sa petite tête sur le dessus du siège, juste à côté de l'appui-tête. Pas de siège bébé...

J'étais redescendu dans la rue ! Ça faisait longtemps. Ça faisait du bien !

Je mis ma main dans ses cheveux pour le rapprocher de moi en lui demandant si ça allait.

Dire qu'on avait réussi à avoir enfin un gouvernement de gauche... Et cette droite ringarde revenait par la rue !

Il ne répondait pas. Sa mignonne petite bouille semblait bien triste. Ses yeux bleus brillaient un peu trop dans le rétroviseur. J'avais le pressentiment de ce qui allait se produire au moment de le déposer chez la dame qui le gardait. C'était déjà arrivé.

Mon Ecole, elle, la vraie, celle de tous, avait fait comme la mode, les voitures, les jouets, l'éducation, le gouvernement, elle avait pris des couleurs, du soleil, de la vie ! Les nounous pas forcément.

Lancelot ne donnait pas trop de détails de ses journées. Comment savoir avant qu'il ne soit trop tard ?

J'étais pourtant parti au boulot ce matin en sifflotant !

Je l'avais mis sur mes genoux pour qu'il conduise, prenant dans ses petites mains le gros volant. Mais il ne voulait pas non plus.

Les reprises après les vacances étaient parfois un peu dures, mais là ! Il ne voulait pas me quitter. Je savais bien que ça passerait, qu'il ne fallait pas laisser voir que c'était difficile pour moi aussi.

En général, je discutais quelques minutes avec la nourrice, et il partait vite jouer dans un coin, où je lui envoyais un au revoir rapide en m'éclipsant soulagé.

Comment résister à ce petit bonhomme qui fondait en larmes accroché désespérément à moi ? Et elle qui essayait de l'acheter avec des jouets, puis des bonbons pour me l'arracher !

A cet âge, il était incorruptible et pur.

En tout cas j'étais moins bien et ne sifflais plus. Je n'avais pas envie de lui mentir: « je reviens tout de suite » ou « pleure pas tu es grand maintenant », je ne pouvais pas.

Je n'étais pas certain d'avoir le courage, ce soir de lui expliquer comme Dolto -que j'avais lue, et relue bien entendu - que j'étais obligé de travailler, qu'il était comme moi, qu'on ne fait pas toujours ce qu'on veut.

Ce n'était pas vrai, bon sang !

Je n'avais qu'à partir comme Bertrand l'avait fait. Vivre chaque jour avec mes deux fils et Marianne, ne pas laisser la modernisation du travail parcelliser notre famille, notre temps, notre amour.

Maintenant, là dans la salle des profs où j'avais atterri, après un trajet difficile suivi par l'image de sa petite bouille triste, je n'avais qu'une envie : me sauver !

Des collègues arrivés de bonne heure, s'affairaient autour de moi. Je m'étais assis à l'écart.

Penser à autre chose ! A avant-hier où j'avais enfin pris le temps d'aller voir le fameux ferrailleur du Neubourg. Celui qui avait récupéré le moteur Renault 12 cylindres !

Merci Jean-Pierre !

Un terrain vague avec quelques caravanes et une sorte de chalet. Le tout très propre coté route. J'avais aperçu derrière, un monceau de ferrailles de bon augure ! Après les aboiements de ses chiens attachés, et ses hurlements pour les faire taire, le propriétaire était venu à ma rencontre me demander ce que je cherchais.

Je lui avais expliqué. Il m'avait coupé au bout de quinze secondes :

-Suivez-moi !

Il m'avait emmené derrière son habitation, près des arbres. La partie centrale était jonchée de tôles et de carcasses de voitures. A droite des tonnes de tuiles et d'ardoises en tas bien ordonnés.

Il m'ouvrit une sorte de grand cabanon branlant rempli de mécaniques de toutes sortes :

-Doit y avoir ce qu'il vous faut !

Il m'indiqua un gros moteur en V. Des pipes d'échappement couleur blanche, coiffaient le haut. Sur le coté l'inscription Jaguar.

Tout heureux il me précisa qu'il venait d'une type E. Super moteur qui a remplacé le 6 cylindres du début!

-Sauf que je cherche un Renault...

Pas désarçonné par mon ton :

-En Renault y'a jamais eu de 12 cylindres !

Il me regardait avec pitié. Mais comme il tenait apparemment à me vendre quelque chose, il me fit le suivre de nouveau.

On fit le tour du petit bâtiment. Derrière : des empilements de moteurs rouillés.

-Y'a du Renault !

Je ne pris pas la peine de lui répéter que je voulais DOUZE cylindres. Je jetais un œil tout de même. Il y avait effectivement quelques six et un seul huit de la bonne marque.

-Ils viennent de voitures que j'ai ferrillées il y a peut-être 25 ans... J'ai récupéré les caisses et les châssis pour la tôle.

Ne prenant pas la peine de répondre j'avais inspecté attentivement les mécaniques bien rouillées.

-Je les avais protégés avec ce toit avancé que j'ai rajouté pour... me précisa-t-il.

Pas de V, pas assez de cylindres, j'ai pris congé avec du mal. Il tenait absolument à me faire emporter quelque chose !

Je n'avais toujours pas bougé de mon siège. Des collègues allaient et venaient de plus en plus affairés, leurs cahiers sous le bras.

Marianne que je ne verrai que ce soir, Arthur qui rit, Lancelot qui pleure. Je me sentais dans un ascenseur en panne entre deux étages.

-Ah... ton libre arbitre ! avait un jour rigolé Rodolphe... Et tes petits hommes, que logiquement il faut faire garder, car logiquement papa et maman travaillent, pour logiquement gagner de l'argent qui logiquement vous permettra de grandir à l'abri du besoin et... et... si la logique ment ?

Avait-il poursuivi très en verve ce jour-là !

Il avait même ajouté : ...Où loge le hic ?

Je n'avais pas ri.

C'est cette fois-là, je crois qu'il m'avait dit qu'il était quand même étonné qu'au bout de plus de dix ans de vie commune et deux enfants, Marianne et moi soyons si amoureux.

-La façon dont tu en parles, comme elle te regarde lorsque je vous ai vus au pot de fin d'année ! Vos caresses furtives... C'est quoi votre secret ?

Il était parti à la machine à café sans même écouter la réponse.

Cette longue semaine de vacances en célibataire dont Marianne était revenue comme prévu : bien, toute à moi, amoureuse et rayonnante, commençait à être déjà loin, sauf dans ma - nos ?- mémoire.

J'en avais bien bénéficié cet été au soleil, loin de chez nous et de lui. Pensait-elle encore aux moments qu'elle m'avait racontés en détails puisque c'est ce que j'attendais, et qu'elle savait que ça renforcerait notre connivence, notre intimité et de là notre amour? Ne pouvait-elle avoir simplifié un peu comme je l'avais fait parfois, à la marge, pour ne pas la blesser?

Elle m'avait parlé une fois, il n'y avait pas si longtemps, de jardin secret, d'espace à elle hors de mon contrôle. Que pensait-elle vraiment ?

Je me disais que nous avions vieilli. Déjà ?

J'avais, pour oublier, essayé de me concentrer sur la suite à donner à mes rêves de voitures, mais je n'arrivais plus à endiguer mon désir d'être près d'elle.

La mairie de Buis sur Damville ne répondait toujours pas. Il allait falloir y faire un saut.

Et si je jetais ce fichu dossier dont je ne tirerai décidément rien ?

Et il me fallait aussi revoir mon casseur préféré.

Et reprendre ma classe à 14 heures...

Et je n'avais plus d'envies !

Le ton était monté. Ils étaient tous les deux dans le hangar sous la mezzanine aux pièces détachées. Robert Ornage avait bien fait attention à ce que le Vieux soit seul. La grande explication serait pour aujourd'hui ! Alors il était allé au garage. Il allait lui monter qu'il pouvait discuter. Il fallait s'imposer d'entrée ; qu'il ne le regarde plus

comme un gamin pris en faute. Invincible ! Un bon mois de mise en condition, de répétition de ce qu'il allait faire, l'avait convaincu qu'il allait y arriver.

Patrick était un bon entraîneur ! Robert avait fini par se confier à lui. C'était certain maintenant qu'il ne lui arriverait plus jamais à la cheville... Avec un prévenu tu sais prendre l'ascendant, alors ?

Toutes ses humiliations accumulées n'avaient pas trouvé de réparateur agréé, alors il avait pris sur lui et suivi les conseils de Michèle. Il la sentait plus proche, depuis qu'il lui parlait de son père. Robert était confiant.

Il n'aurait pas du boire ! Un tout petit peu pour se donner du courage ! Quant au petit joint sur la route... Une idée de Patrick.

Il avait appelé dès la portière claquée. Pas de réponse.

Il avait parcouru les bâtiments jusqu'à tomber dessus.

-Qu'est-ce qui t'prend d'hurler comme un cochon qu'on égorge ?

Le ton l'avait déstabilisé une fraction de seconde, juste le temps de se redire, pensée qu'il avait souvent répétée devant sa glace : *Tu es venu pour dialoguer. C'était sûr que ça n'allait pas couler de source ! Sois patient ! Et n'oublie pas que ce n'est qu'un vieillard.*

-J'ai à vous parler lança-t-il du tac au tac.

Mais le Vieux ne semblait pas ému plus que ça. Il gardait sa technique habituelle : le silence lourd.

Robert Ornage s'approcha encore plus.

-Faut qu'on cause tous les deux. Qu'on arrête de se chamailler. On est de la même famille...

L'autre l'avait coupé brutalement :

-J'crois pas non !

-Sûrement que oui ! Vous voulez un héritier ? Hein ?

Il avait laissé à peine une demi-seconde que l'autre n'avait pas remplie. Désarçonné. Son expression s'était adoucie.

Continuer, comme dans un jour de grâce quand le réquisitoire rebondit, sans effort. Des ailes lui poussaient, le cannabis avait des effets vraiment étonnants. Patrick avait bien raison.

... Justement ça serait bien de former une famille, de faire des efforts... tous... moi le premier ! Qu'il se sente entouré, choyé... qu'il arrive dans une atmosphère sereine... que...

-Tu veux en venir où ?

-Nulle part... plutôt si : ça ne vous ferait pas plaisir d'être grand-père ?

-S'rait temps ! J'commençais à penser que tu pouvais pas !

Le Vieux avait eu un sourire de pitié.

- Ça aurait aussi bien pu être votre fille.

-Si t'as envie qu'on discute, t'aventure pas sur c'terrain. Y'a pas d'ça chez nous !

Robert pensa, à son œil mauvais, qu'il fallait d'urgence réorienter la discussion. Il avait un peu de mal à suivre le fil de ses idées. Devant la glace ça paraissait si simple pourtant !

... Mais pourquoi c'est toi qu'est venu me parler d'ça ?

-Parce que vous me considérez avec mépris depuis que je vous connais... parce que si j'ai un enfant je ne veux pas qu'il nous voit comme cela !

-Tu crois pas qu't'exagères ? C'est toi qui m'prends pour un imbécile parce que j'te fais honte !

La conversation arrivait à peu près à se maintenir, en proie à des embardées furieuses mais sans quitter la route prévue. Robert se sentait mieux ; se relâchait progressivement. Il faisait d'intenses efforts pour ne pas relever, pour relancer calmement.

Il y arrivait !

Jusqu'au dérapage. Pourtant ils parlaient de Michèle. Mais le Vieux lui ne lâchait décidément pas, des années et des années de carapace :

- Elle n'est pas heureuse ! Tu peux faire l'gentil, parader en ville. Mais moi j'la vois pas bien ma fille.

-Parce que votre femme elle est heureuse, elle ?

C'était sorti...

Le regard du Vieux était devenu si dur soudain, il semblait se ramasser sur lui-même comme un animal prêt à bondir.

Robert sentit sa propre main droite qui peignait ses cheveux avec application. Il ne contrôla plus rien sous le coup de l'injustice :

- Ça vous fait plaisir hein, de m'humilier ! Qu'est-ce que vous connaissez à votre fille ? C'est comme laisser votre fric pourrir... comme les voitures ! Vous...

Une main ferme l'avait saisi par le col de sa veste, tirant sur sa belle cravate. Le visage glacial s'était rapproché du sien.

... Vous êtes un vieux tordu...

Le plus impressionnant était le calme de ses traits. Une colère intérieure encore bien maîtrisée, une force contenue mais qu'on sentait prêtes à exploser.

-Qu'est-ce qui t'arrive ? La voix était grave, presque paisible ; comme s'il s'inquiétait pour lui.

Il ne fallait pas répondre. Il fallait continuer à... A quoi ? Il était venu pour... mais...

-J't'ai posé une question ! Qu'est-ce qui t'prend ? T'as d'la chance d'être mon gendre...

-Vous croyez quoi ? Que vous m'impressionnez ? Ça fait trop longtemps que vous vous croyez au dessus de moi, de tout ! Robert hurlait presque. Je vais vous forcer à vendre ! Il y a des lois...

Sa voix s'était étranglée, sous l'effet de la poigne qui s'était mise à serrer lentement.

-Tu parles trop ! T'es pas dans ton tribunal ici, t'es chez moi. Et chez moi c'est moi qui commande. Il avait approché son visage tout contre le sien. Il sentait son haleine.

...T'as d'la chance d'être marié à ma fille... et aussi que j'te trouve pas toujours aussi nul qu'aujourd'hui.

Il ne le lâchait pas. La belle cravate commençait à se déchirer.

...maintenant tu vas t'excuser, et rentrer gentiment chez toi. On n'en r'parlera plus.

Il l'avait finalement libéré en le poussant en arrière. Il s'était retrouvé adossé à l'échelle qui montait à la mezzanine, le souffle coupé un instant et une légère douleur dans le dos.

Incapable de parler; incapable de bouger.

Et c'est là qu'il avait aperçu une silhouette. Là-bas dans l'encadrement des portes.

Avant que de me retrouver coincé hier soir, je n'avais même pas eu le temps de m'assurer que ma voiture et mon prototype étaient bien ici. Je pensais le savoir ce matin puisqu'on allait à coup sûr me délivrer.

Je n'avais rien de cassé, tout bougeait ou presque dans le peu d'espace dont chaque membre disposait ! On dit toujours qu'il ne faut pas s'endormir. Mais comme je venais de me réveiller, c'était bon signe non ?

La Vie est cruelle à un certain âge d'inverser les rôles entre générations. Je n'ai pas été assez proche d'eux, c'est certain. Mais à l'époque on travaillait. On ne se posait pas de questions inutiles sur l'éducation et le couple.

Je viens d'entendre distinctement un craquement dans la charpente.

J'étais parti pour aller voir mon garagiste. Avec la Traction. J'étais passé par la ville et j'en sortais par la grande avenue bordée d'arbres qui mène vers l'ouest : Deauville, Honfleur, Trouville, Cabourg... Fleurie aussi de panneaux publicitaires : Bâti pour la route, le bouledogue comme une antilope bondissant devant un pneu Kléber. Plus loin à droite : un Ricard sinon rien.

Je montais sur la N13. Il y avait une superbe voiture bleue dans la cour. J'avais le temps. Je préférais être seul avec lui. Pourquoi ne pas pousser un peu en continuant sur la Nationale ? La 11 avançant à un bon 90, ronronnait comme un chat rassasié. Mes pensées partirent...

En arrivant pour nous fixer dans l'Eure fin des 70's on avait décidé de se trouver une TA. Cette voiture était emblématique de notre génération d'amateurs d'anciennes. Aussitôt désiré, aussitôt fait. Il suffisait de parcourir les annonces du journal local et... elle était à vendre à 35Km de là. Un petit tour sur place, un couple de vieux gens qui ne pouvaient plus conduire. On était arrivés en R4. La TA était dans la cour de ferme. Mais elle servait encore il n'y avait pas si longtemps. Heureuse époque...

Ste Colombe la Commanderie... sortant de mon songe éveillé, je fis demi-tour pour rentrer sur Evreux. Je pouvais un peu le 11 culbuté : un bon 110 compteur. La limitation était à 90... mais il y avait si peu de radars.

...Un petit coup de calva pour sceller la vente ; les larmes du propriétaire qui n'avaient pas du couler depuis bien longtemps ; et me

voilà parti au volant suivi de Marianne dans la Renault. Je fus impressionné par le ronflement du moteur que j'accélérais un peu jusqu'à larguer ma poursuivante dans les montées de la Vallée de l'Eure. Habitué à ma R4, j'avais l'impression d'avoir une puissance à dompter que ce soit par le volant, l'inertie ou les chevaux.

Maintenant on pourrait réécrire l'Histoire en se disant qu'on aurait plutôt dû sortir de grosses voitures de marques prestigieuses. Mais avec quel budget les faire rouler ? Car cette TA nous servit parfois de seconde voiture ! Avec quelques 4CV...

Toujours le visiteur à voiture bleue. Je continuais. Evreux de nouveau... Après les feux tricolores toujours la laide forêt de panneaux envahissants mais dans l'autre sens : le jean délavé, la moustache blonde, le stetson blanc, le Mâle Boro protégeant de ses deux mains calleuses l'allumage de sa cigarette. Et après la pancarte d'entrée de ville, à gauche l'enfer Get27 sous un soleil de plomb. Je refis demi-tour.

J'étais finalement entré directement avec la voiture dans la cour du garage. Une petite provoc que je pensais pouvoir me permettre maintenant. Je m'étais garé juste à coté du beau coupé bleu métallisé. J'avais arrêté le moteur, ouvert la portière et étais descendu. Je n'attendais pas de tapis rouge, mais pas de mouvement, pas âme qui vive... Le chien avait lancé un maigre jappement d'un air ennuyé d'être dérangé et obligé de se lever. Ce qu'il avait fait, avant de rapidement retourner s'allonger dans le demi-tonneau d'huile moteur vide et découpé qui lui servait d'abri. Vu de son maître en tous les cas.

Je descendis, claquant la porte ostensiblement. Le bruit mat d'une porte de Traction. Du lourd, du solide, du rassurant. Le chien restait muet. Pouvait-il lutter de sa voix trop aigue et rouillée ?

J'étais resté en attente, scrutant un bruit m'indiquant une présence humaine. Rien. En attendant je m'étais approché de la berline deux portes : une Aston Martin ! Superbe voiture !

Un visiteur. Riche ? Ils étaient très certainement en face. Danger d'un acheteur potentiel ?

L'idée me vint d'en profiter pour faire un tour de cette partie-ci. S'il me surprenait je pourrais toujours dire que je le cherchais.

J'avais commencé par la partie garage. Personne. Le bureau ? J'avais frappé et poussé la porte. Personne non plus. Un regard pour les fesses du calendrier Pirelli de l'année dernière. Mer bleue... une pensée pour la plage que nous avons quittée depuis déjà quelques semaines.

Je n'avais pas osé raisonnablement aller plus loin. Passé le premier réflexe de provocation, j'avais préféré garder toutes mes chances. Argent contre capital sympathie, je n'étais pas très sûr de gagner. Je m'étais donc assis dans ma voiture pour les attendre.

De fil en aiguille, mes pensées plus tristes jusque-là jugulées, étaient revenues. La Nature ayant horreur du vide, l'intérieur d'une Traction, sans autoradio ne pouvait me protéger bien longtemps. Même en ouvrant la fenêtre.

Christine... Avais-je vraiment besoin, de ces entorses récurrentes au contrat que j'avais fini par signer en mairie en présence des deux familles enfin souriantes ?

-Giscard a changé votre Destin comme disait un autre pote, Philippe. Marianne était devenue majeure opportunément en 1974.

La liberté, les rêves de vie en communauté, la sexualité enfin sans contraintes et sans tabou. Comment ne pas en bénéficier sans se poser de questions, puisqu'on avait assez fait pour casser les carcans ?

Du boulot, la pilule, le vote à 18 ans... la balance penchait dangereusement de notre côté comme disaient nos vieux.

On se disait tout. Les pys ne poussaient-ils pas à verbaliser, à se livrer ? Plus tard ils justifieront de même de ne pas déverser ses problèmes chez l'Autre pour se déculpabiliser. Mais chaque chose en son temps.

Ce jour-là dans ma Traction, je n'avais qu'une envie : jeter tous ces désirs extérieurs qui me faisaient rater l'essentiel : Elle qui me suffisait au-delà de tout ! Je me débrouillerai avec Christine... elle comprendra. Elle a déjà compris.

J'avais cru entendre un bruit vers la droite. Des voix. J'étais sorti. Les éclats d'une discussion animée venaient du grand bâtiment. J'y entrais. Une fois arrivé aux portes de la pièce à la mezzanine, j'avais vu le garagiste pousser violemment un homme sur l'échelle.

Il était revenu au pied de la mezzanine, près de l'échelle. Elle n'était pas plus fiable que celle de l'ascension sociale dont on n'arrêtait pas de nous rebattre les oreilles. Si on assistait moins les gens ! Mais ce n'est pas avec ce gouvernement-là... !

Robert Ornage flanqua un coup de pied dans les barreaux du bas. A son grand étonnement l'échelle ne bougea pas. Par contre un léger craquement se fit entendre. Pas plus d'une fraction de seconde. Suffisamment pour qu'il recule brutalement. Quelques pièces métalliques tombèrent mais dans l'ombre, tout au fond.

Nul, mortifié, rabaissé, la liste était interminable... Minable... c'était ça ! Robert Ornage avait été minable. Comme chaque fois avec le Vieux !

Lui, par contre avait fait comme si de rien n'était. Robert avait trouvé qu'il donnait même l'impression d'être plutôt moins provocateur. Quelle ordure ! Il devait se sentir si fort.

Et Robert lui encore plus minable ! Il se répétait le mot en boucle.

Il avait laissé s'écouler un temps assez long avant de pouvoir revenir sur les lieux du désastre. Mais il fallait soigner le mal par le mal. Toutes ces phrases à la ...

Tout casser oui, ça me soignerait!

Il avait réussi à éviter les invitations familiales. Ce qui n'avait pas arrangé ses affaires matrimoniales. La spirale infernale ! D'autant plus qu'il avait tout raconté à Michèle, qui n'avait pas eu vraiment l'air de le plaindre. Elle n'avait pas posé de questions semblant avoir sa propre version.

-Et ton père, il t'a dit quoi ?

-Rien répondait-elle. Il m'a juste dit qu'on pouvait se passer de toi un moment. Maman elle, m'a prise dans mes bras, avant de me dire qu'avec les hommes il ne fallait pas chercher mais attendre...

...Voilà tu es content ?

Pas vraiment ! Juste qu'une boucle de haine dont le diamètre lui semblait gonfler sans limites. Et cette maudite cravate qu'il n'arrivait pas à bien régler ! Il allait bien falloir retourner progressivement à quelques repas pour ne pas désintégrer complètement son couple.

Il lui était revenu en mémoire qu'en plus le petit prof devait avoir tout vu. Plus il y avait repensé, plus il était à peu près certain que c'était lui la silhouette qu'il avait aperçue s'éclipser.

Ce jeune crétin. Un fonctionnaire pitoyable et content de lui, avec son petit bonheur et ses 8000 F mensuel. Qui bien sûr, comme les autres, votait à gauche !

Un minable aussi...

Robert l'avait toujours su au fond de lui depuis qu'il était adolescent et que son père le lui répétait. Un autre vieux connard qui n'avait

même pas eu un mot lorsqu'il était revenu tout fier avec son diplôme et qu'il avait décidé d'être avocat. A peine un regard. Comment savoir qu'il n'est jamais bon de prouver aux gens qu'on aime qu'ils ont eu tort ?

Il redonna un coup de pied dans l'échelle, sans rien provoquer. Il saisit les montants à pleines mains et secoua du plus fort qu'il put. Il y eut quelques nouveaux craquements au fond.

Se passer de père. C'est ce qu'il avait cru pouvoir faire. Sa réussite sociale, son ascension dans les hautes sphères, ses parties de golf et l'argent qui rentrait bien...

Même dernièrement Patrick qui l'avait regardé autrement avec sa préparation pré-réconciliation avec le Vieux.

Il l'évitait avec application depuis, celui-là aussi ! C'était un peu de sa faute, avec sa belle gueule, sa réussite ostentatoire et ses conseils à la noix !

Il secoua en imprimant un balancement rythmique. L'échelle prenait un peu d'amplitude. Mais pas d'écroulement supplémentaire !

Aujourd'hui il haïssait tous ces gens qui de part leur titres ou leur fortune pouvaient au fil des années se croire au-dessus de tout, et l'avaient conforté dans la tentation facile de se sentir un crac. Méthode inverse du Père et résultat identique !

Il alla voir au fond du hangar. Des pièces étaient tombées au sol. Rien de bien important !

Il fallait se venger du Vieux. Pouvoir retourner aux repas de famille la tête haute.

Tout casser ici ne ferait qu'empirer les choses. Et puis s'il était surpris !

Il ressortit, ferma et reprit sa voiture pour se diriger vers Evreux.

Il s'obligea à ralentir, à surveiller sa conduite.

Il passa devant le Palais sans un regard et s'engagea vers la Cathédrale.

Faire partie des gens qui comptent ! Il n'y a que les fonctionnaires planqués à nos frais comme ce Julien, pour travailler pour la gloire et dédaigner le fric, comme ils disent avec une moue de dégoût.

Il faut avoir le goût du pouvoir... Etre un battant ! Pas un assisté planqué à l'arrière du front !

Il passa devant l'entrée de l'hôpital, puis chercha une place libre près de la Mairie.

Comment avait-il fait, lui Robert pour acquérir ce qu'il possédait ? En attendant le bec ouvert peut-être ? Comme ce Julien qui allait récupérer des biens du vieux, juste sur sa belle gueule...

Il donna un coup de poing sur son volant. Le cercle pourtant juste tenu par le bas, ne bougea pas.

Il pliait provisoirement devant un vieux crasseux inculte. OK ! Mais c'était ça aussi sa supériorité : vaincre la force basique par l'intelligence. Il allait moins la ramener le Vieux !

Une bataille, mais pas la guerre... Décidemment il y a une phrase débile par situation !

Il rentra d'un pas décidé dans le bar. Au fond Guindois discutait devant une bière. Jour de chance ! Robert le salua discrètement, mais l'autre lui fit signe d'approcher.

-Maître, on ne se sépare plus ! Vous vouliez savoir pour notre petite affaire ? C'est fait !

Guindois souriait. Son acolyte était parti s'accouder au comptoir.

Robert Ornage écarta une chaise et s'assit.

-Merci ! Vraiment !

-Je vous l'avais promis, c'est tout !

Robert commanda une bière. Il attendit le retour du garçon, paya et fit le tour de la salle du regard. Une table près de l'entrée était occupée par des joueurs de carte assez bruyants. Un couple bizarrement assorti discutait tout bas plus près d'eux. Un brouillard léger de tabac baignait le tout.

-Ne vous bilez pas. Ici on peut parler tranquillement.

Robert le regarda, ravalant sa salive :

-Voilà... je voulais vous demander un service... Le même en fait. Mais là je vous paie !

-Vous avez un métier risqué mais quand même... Il riait. Maître, c'est bien vous qui parlez tout le temps de la Loi, non ?

Robert Ornage laissa glisser :

-Vous prenez ou pas ?

-Tout doux ! J'avais une dette et c'est à peu près tout ce que je sais bien faire... mais bon ce n'est pas mon gagne pain non plus !

-Ecoutez ! J'ai juste besoin que vous secouiez quelqu'un pour qu'il soit... comment dire ? Pour qu'il fasse profil bas lorsque... je suis obligé de le côtoyer !

Guindois le regardait perplexe :.

-Juste le secouer ? Rien de plus ! Vous me payez combien ?

Robert se pencha vers lui, lui murmurant une somme à l'oreille.

-Et bien vous on peut dire que vous savez traiter les affaires ! C'est qui ?

Son visage changea d'expression du tout au tout lorsque Robert Ornage le lui dit !

-Ah non, là pas question ! Pas Fernand ! ... désolé...

Robert se sentit stupide. Il ne posa aucune question, ne tenta pas de le convaincre. Il le remercia tout de même et se leva.

... Maître ! Ne m'en veuillez pas. Si vous avez un jour une autre proposition n'hésitez pas.

Robert le salua froidement et rejoignit sa voiture.

Il s'assit et donna de furieux coups de poing sur le volant qui ne bougea pas plus.

Il allait falloir continuer à plier... retourner aux repas familiaux, acceptez les remarques...

Il était agité de tremblements. Il essaya de se laisser aller dans le siège, de respirer lentement...

Mais son cerveau était en ébullition.

Marre de ces petits qui voulaient se la jouer hors des clous mais étaient finalement aussi couards que lui ! Ce Guindois, frapper une femme ! Pas trop difficile, hein ? Mais le Vieux et sa foutue réputation...

Il aurait dû s'y attendre !

Qu'ils crèvent tous ces beaufs qui ne savent pas faire autre chose que trimer pour gagner le Smig et regarder la télé le dimanche !
Quand ils travaillent !

Ils ont toujours pour eux la Gauche donneuse de leçon... qui a échoué partout dans le monde.

Et même notre Gauche Canada Dry, comme dit Patrick en riant, qui ne va tarder à faire pschitt !

Il redonna un coup de poing sur le siège passager. Ça faisait moins mal.

Il n'y a qu'à les laisser dans leur m...

Lui Robert, continuera à avancer, à monter et à gagner de l'argent !
Et peu importe comment !

Vive Thatcher et Reagan qui cassent avec succès l'Etat Providence !

Qu'est-ce a qu'on en a à faire de sauver l'Humanité ? Se faire encore plus d'argent, oui ! Et là ça démarre bien : la Dame de Fer a mis à genoux les mineurs britanniques, et les îles Malouines. Et Reagan s'occupe des USA.

En France on ne devrait avoir qu'un seul exemple : Tapie qui cette année en plus va devenir chanteur. Avec un titre « Réussir sa vie » !

Qui refuserait tout cela ?

Un petit prof c'est sûr !

Et encore !

Julien Lapolitès... Il fallait bien qu'il y en ait qui achètent Simca ou Renault pour faire tourner les usines !

Robert s'arrêta... songeur...

Il fallait absolument l'arrêter avant qu'il achète des terrains. Vu l'ambiance actuelle ça risquait de créer un appel d'air ! Patrick ne bougerait pas mais il n'était pas le seul agent immobilier sur la place ! Il y avait aussi le marchand de voitures anciennes et les Bretons à surveiller !

Il commençait à ressentir moins de violence, mais pas encore de calme bienfaisant. Il était toujours assis dans sa voiture mais ne bougeait plus. Il allait démarrer mais suspendit son geste. Robert Ornage sentait une immense fatigue. Ne plus bouger, laisser tout s'affaisser. Le corps se recroquevillait, les cinq sens se mettaient en veille. Même le bouillonnement du cerveau semblait ralentir. Sensation douce de flotter dans l'espace et dans le temps. Plus de stress, juste un rayon de soleil à travers le pare brise réchauffant doucement son visage.

Douce chaleur, tout s'apaisait.

Ses yeux s'arrêtèrent sur une très mince fêlure dans l'angle gauche de la vitre. A surveiller. La lumière y faisait de petites irisations. Il resta sans bouger à regarder le petit arc en ciel qui y naissait, repartait, revenait au gré des nuages qui voilaient le soleil. Puis il s'obligea à sortir lentement de ses songes éveillés. D'abord le bruit d'un camion passant sur la chaussée, puis le soleil qui revint dans ses yeux. Il contempla ses bras posés sur le volant en position 10 heures 10. Son corps refusait d'obéir. Pourquoi ne pas vivre plus souvent ainsi ? Calme, Zen. Profiter de la vie, de sa vie.

Mais c'était quoi *sa* vie ? Une suite de combats quotidiens, au boulot, à la maison, en famille, aux réunions du Rotary où il évitait quelques longues soirées de tête à tête avec Michèle. Et même avec lui-même.

S'ils avaient eu un enfant...

Au début c'était trop tôt, sa vie professionnelle, sa liberté à elle aussi. Ce n'était jamais le bon moment : la vie facile, libres à deux : les sorties, les amis. Et puis pourquoi reproduire dans un petit garçon qui deviendrait trop vite ado, celui qu'il avait été douloureusement ? Comment pourrait-il être un bon père ? Il avait eu le modèle de ce qu'il ne fallait pas faire. Pas de ce qu'il fallait faire ! Mais pour faire bien, suffisait-il d'en prendre le contre-pied ? Jeune marié il l'avait cru. C'était aussi à l'époque où il estimait dur comme fer que son métier lui permettrait d'éviter les injustices...

Puis Michèle ayant décidé un jour qu'elle était prête, il avait paniqué, le mot n'était pas trop fort, devant la tâche qui l'attendait. Comment ferait-il pour ne pas être comme son propre père, pour aimer son fils, lui ? Est-ce qu'on aime un fils automatiquement, sans y réfléchir ?

Il avait traversé une période de blocages dont il avait encore le souvenir douloureux. L'impossibilité d'aller jusqu'au bout avec Michèle qui pourtant avait ouvert une ère de luxure quotidienne.

Mais obligatoire.

C'est après qu'elle s'était définitivement éloignée. Plus d'intimité. Il s'était demandé pendant quelques temps si elle le trompait. Il l'avait même suivi, parfois.

Rien.

Il passa sa main sur le cuir, chaud comme une peau douce au soleil.

Il s'étira lentement en sortant de ses pensées. Ça paraissait si loin...

Il démarra. On entendait à peine le souffle grave du moteur.

Un petit garçon... et l'argent aussi. Il fallait repartir.

Né le 8 mai !

C'est à ce moment que les solutions lui virent. Les définitives ! Une pour le prof et une pour le Vieux. Pas de jaloux sourit-il !

8

A day in the life
The Beatles 1er juin 1967

Je n'en étais pas très sûr mais il m'avait semblé que ce pouvait être son gendre, celui que j'avais croisé au café près de la casse. Ce n'était donc pas le bon jour pour une demande de pièces. J'étais reparti sans bruit. Après que j'ai tourné le bouton d'avance vers plein retard et tiré celui marqué D, ma Traction m'avait gentiment ramené chez moi.

Plus j'y pensais plus l'image était floue et moins j'avais de certitude.

Je n'osais plus retourner au garage. Je jugeais utile de laisser un certain temps, pour que tout s'apaise. J'avais repris mes sorties course à pied plus intensément. La stabilisation de ma situation de couple n'était pas encore effectuée pour moi. Les fins de soirée étaient fantastiques, les journées chaotiques.

Marianne, elle, rayonnait toujours.

J'étais allé à la mairie de Buis-sur-Damville. Pas de vastes bureaux de distributeurs de café, ni de couloirs animés. La secrétaire moins jeune mais plus souriante m'avait renseigné. Pas de cadre sur le bureau, elle n'y œuvrait que deux demi-journées par semaine. Il fallait voir avec l'employé communal qui gérait le dépôt des ordures. Il fallait repasser le mardi ou le jeudi ses jours de travail.

La semaine qui suivit fut remplie de rêves de Marianne et de documents secrets. Belle semaine !

Revenu sur les lieux le jour dit, je finis par trouver un homme jeune muni de ses outils qui regagnait le local communal où était stocké le matériel d'entretien.

Il avait heureusement été prévenu par la secrétaire et fut tout de suite ouvert à mes questions.

Je cherchais qui pouvait s'être débarrassé d'un gros dossier. Avait-il vu une chemise plutôt foncée que quelqu'un dans la commune aurait jetée?

Il chercha d'abord à en savoir plus. Qu'est-ce que c'était ? Pourquoi je cherchais ça ? D'où je venais...

La discussion continuait pendant que je l'avais suivi dans la remise où il rangeait consciencieusement son outillage.

Comme je restais très vague sur le contenu, ne parlant que de l'emballage, il ne voyait pas. Je n'arrivais pas à savoir si ça ne lui évoquait rien, ou s'il se demandait ce qu'il avait raté. Il relançait curieusement la discussion pour quelqu'un qui venait de terminer son service. Il avait juste la vingtaine. Je lui trouvais une tête de TUC.

Un Tuc à toute heure qui acceptait de faire des heures sup pour moi. C'était les blagues de l'époque. Cet ersatz de boulot créé l'année précédente par Fabius pour endiguer l'absence d'emplois chez les jeunes non qualifiés. Ceux qu'on nous accusait d'avoir mal formés. Une première brèche dans la solidarité de notre pays. Et c'est la gauche qui ouvrait la voie...

Le retour à la nature de son travail n'avait pas l'air de lui déplaire. D'autant moins qu'il était natif du village et connaissait tout le monde ici comme il se plaisait à me le répéter.

-Non je ne vois pas. Le camion est passé comme d'habitude. Ils remplissent, mais je ne suis pas là et personne ne vérifie les dépôts des gens. On me demande parfois de nettoyer ou d'enlever s'il y a des bidons de peinture ou de vidange mais sinon... Là ça fait un moment que je n'y suis pas allé.

-Ce sont des papiers de mécanique. Vous ne connaissez personne, un atelier, un ancien garage fermé qu'on aurait vidé ?

Il cherchait au fond de sa jeune mémoire, faisant mentalement le tour de la commune : à Damville mais c'est loin, les gens déposent là-bas. C'est vieux vous dites ? Vous ne les avez pas ?

Non je ne les avais pas déplacé, j'évitais maintenant.

-Ça peut dater d'avant-guerre.

Je ne voulais pas donner plus de précisions.

-Et c'est de la mécanique de quoi ?

-Voiture...

-Au Gérier il y a plein de tacots me dit-il soudainement inspiré.

-Je sais j'ai déjà visité. J'habitais dans le coin il y a huit ans.

Je venais de monter d'un cran dans son estime.

... mais je ne vois pas le propriétaire jeter ses documents !

Il continua pensif : y'a bien un ancien garagiste à Moisville. Il a fermé il y a deux ans. Dernièrement ils ont benné pas mal de choses. Mon père le connaissait et il a récupéré des outils.

Je notais l'adresse et après avoir remercié mon TUC, il me restait un peu de temps pour y faire un saut sur le chemin du retour.

Je repris ma voiture et cherchais un moment, suivant de mémoire les : première à gauche puis deuxième, mais pas complètement à droite. Y'a un Christ vous verrez... puis... sinon vous pouvez aussi prendre le S après le cimetière...

La maison était attenante à ce qui avait été un de ces petits garages de campagne. Multimarques ou plutôt sans marques. On y dépannait de tout : de la mobylette au tracteur agricole. Il restait les pompes à essence démobilisées.

Le litre de l'ordinaire demeuré affiché, était à 4,27F... 5,73 hier quand j'avais fait le plein ! Le même prix imposé qu'on trouvait partout.

Après avoir sonné un nombre raisonnable de fois et obtenu aucune réponse, un voisin obligeant me dit qu'ils étaient partis chez leurs enfants. Je réussis à repartir en échappant au détail précis de la composition familiale de ces braves gens. Enfin c'est ainsi qu'ils étaient vus de leur voisin.

J'étais rentré.

Je n'en pouvais plus.

Je lui avais posé la question le lendemain matin. Marianne avait eu l'air étonné. Puis elle avait souri doucement.

J'étais à la maison, et pour l'instant ils ne m'avaient pas redonné les clefs de mon bâtiment ni bien entendu celles de ma voiture, celle de chaque jour. Pour que je me repose.

-Pas question que tu sortes seul tout de suite.

J'avais mis les choses au point. Mais je voyais bien qu'ils m'avaient descendu de quelques crans dans la hiérarchie familiale. Je sentais que ma montée de colère ne passait pas bien, qu'ils me regardaient avec une déférence de façade. Je n'avais plus le contrôle, mais ils me le laissaient gentiment croire. J'avais fait comme si de rien n'était. Eux aussi. A mes tentatives de savoir ce qu'ils avaient touché dans mes affaires ; ils avaient minimisé. Rien, on a juste trié, c'est tout.

L'homme m'invita à entrer et on discuta longuement mécanique après qu'il m'eut dit qu'il ne voyait pas d'où pouvaient provenir mes documents. De fil en aiguille et après avoir appris que j'avais une traction il m'emmena dans son garage fermé et vide.

-J'ai encore des RTA dans un coin. Il ouvrit une vieille armoire métallique. Des RTA de toutes les couleurs du début des années 50. Il me donna les études Salmson et celle de la TA. Après un temps de réflexion et avoir fureté dans une autre, il me sortit un premier dossier qui avait été vert apparemment. Le catalogue des pièces détachées 7 et 11 de 1934 à 1955. Une première partie jaune avec un dessin toutes les deux pages et sur l'autre les références pièces et leur désignation. Toutes les vues du moteur et de la boîte.

...Avec ça vous pouvez comprendre comment tout est monté ; à défaut de pouvoir encore commander les pièces ajouta-t-il en souriant.

J'imaginai le dessinateur avec son encre de chine. Un travail d'artiste. Même les références chiffrées avaient été tracées à la

main, on le voyait en détaillant les 4 les uns par rapport aux autres. Et les dimensions de chaque vis, de chaque bague !

-Mes plans sont dessinés comme cela aussi.

-Regardez... et il m'ouvrit les pages blanches, puis les vertes détaillant toute la mécanique châssis, plus l'électricité. Et en dernier les rouges pour la tôlerie.

-Ca vous plait ? Alors j'ai encore mieux.

Il me sortit un dossier identique mais rose et plus gros : Le Dictionnaire de Réparations de la 15 six.

-Je ne l'ai plus pour la 11 mais les principes sont les mêmes. Une partie texte expliquant en détail tous les démontages et réglages avec la seconde partie des planches correspondantes.

J'étais scotché. Il y avait même une colonne donnant l'outil utile à chaque opération : clé plate 10-14... On pouvait mettre la voiture en kit en 306 pages d'explications claires et précises ! La RTA que je possédais comme tout un chacun passait à côté pour une blague Carambar.

Quant aux dessins des planches correspondantes ils étaient d'une précision admirable. Il avait dû voir mon émerveillement, mais comment faire autrement ?

-C'est cadeau ! Ça vous servira plus qu'à moi maintenant.

Je l'avais remercié sincèrement :

-Mais je suis gêné, je vous dois combien ? A voir son expression de visage : encore un que je devais vexer de tout rapporter à l'argent. Un qui allait vite être désadapté par rapport au Système de Valeurs qui se mettait en place.

-Venez me voir avec votre Traction je vous donnerai des petits conseils. Et puis apportez-moi vos plans aussi.

Je repartis de Moisville assez joyeux mais pas plus avancé.

-Non je n'irai pas le revoir. Tu sais, c'était bon, j'en avais besoin. Mais j'ai eu plus que ce que j'espérais, ça me suffit pour l'instant. Tu ne peux pas savoir ce qu'il m'a fait du bien d'admirer mon corps, de me trouver belle. Tu comprends cela ?

-Mais Marianne je te le dis souvent ! Tu en doutes ?

-Toi ce n'est pas pareil. Tu me dis que je suis belle même les jours où je me trouve moche... N'arrête surtout pas de me le dire, ce serait encore pire...

Avec un tel sourire. J'étais heureux !

L'équilibre et la paix me revenaient de voir que Marianne tenait parole et que notre couple repartait comme aux premiers jours. Lancelot allait mieux aussi. Et pour moi la vie continuait avec un lot de fantasmes puissants à effet longue durée et dépourvus maintenant de danger. Coté voitures c'était plutôt l'impasse ; comme une sorte de compensation de la vie. Le beurre et son argent ne font pas bon ménage dans la sagesse populaire...

Un après midi qu'ils m'avaient laissé seul, j'étais enfin retourné dans mon bureau. Plus rien n'était en place. Ou plutôt tout avait été remis dans un semblant d'ordre. Mais pas le mien.

Il fallait bien qu'ils s'occupent des papiers pour l'assurance maladie.

-Heureusement que tu avais tout bien classé !

... Mais ne t'inquiète pas on continue à gérer. Repose-toi !

La vieille armoire qui me servait de rangement et son empilement de tiroirs était fermée et je ne pouvais pas retrouver la clef cachée dans mon secrétaire fermé lui aussi.

J'avais essayé de forcer les serrures. Impossible sans tout abîmer. Il me fallait attendre de pouvoir aller à mon garage pour me faire un passe.

L'automne était bien entamé. Les feuilles tombaient, transformant les arbres en zombies gris. Le programme de ma vie n'avait que peu changé. Marianne était toujours amoureuse. Mais c'était d'une telle évidence pour elle, qu'elle me regardait avec des yeux ronds et un peu agacés lorsque par des détours pas très fins, mais très masculins disait-elle, je tentais d'aborder le sujet, qui selon elle devait, définitivement et pour une éternité même relative si j'y tenais vraiment, être clos ! Une seule dérogation était éventuellement tolérée, une évocation raisonnable dans un moment qui devait ne surtout pas l'être : les instants précieux s'intercalant entre la fin du film de 20h30 et l'endormissement.

J'avais donc décidé sans réellement réussir à m'y tenir pleinement, de ne plus évoquer cette escapade, hors du créneau réservé. J'avais parfois des rechutes et comptais sans trop d'illusions sur le temps pour me guérir. C'était d'une part bien mal connaître le fonctionnement des principaux organes masculins, et d'autre part celui de la psychologie féminine, élément non linéaire et imprévisible s'il en est, mais qui possède une faculté de s'adapter aux situations

prévisibles elles, du sexe soit disant fort. Apparemment Marianne y trouvait son compte sans en avoir l'air.

Arthur lui, était encore très fier d'être passé en classe supérieure, en montant du même coup d'un étage. La finesse de la situation ne l'avait pas effleuré, mais ça n'entamait pas sa bonne humeur. Quant à Lancelot on l'avait retiré de chez la nourrice qui était finalement largement plus responsable de ses états d'âme que moi. Il avait découvert de l'intérieur le lieu magique où son frère entrait chaque jour et maintenant sa petite frimousse coquine souriait le matin.

-Julien, c'est pour toi.

J'avais pris le combiné du téléphone noir que Marianne avait reposé à coté du cadran. Il était 20h, on était tous les quatre à table. Les garçons racontaient dans ce qu'on essayait d'organiser en une conversation civilisée, leur journée à l'école. Pas facile pour le second de s'imposer face à son aîné. On établissait un temps de paroles. En fait on empêchait Arthur de finir les phrases de son cadet, car bien sûr lui savait ce qu'il se passait en classe des petits !

-Oui ?

C'était mon garagiste de Moisville. Je mis un temps à le reconnaître ; sa seule présentation comme garagiste étant assez imprécise pour moi actuellement.

-Pardon, oui...

Il m'annonça qu'il avait eu une idée pour mes plans en y réfléchissant. Impatient je lui demandais des précisions. Mais il tourna autour du pot me parlant de mes recherches, avais-je trouvé de mon côté ? et des revues qu'il m'avait données,

Je finis par comprendre qu'il ne me dirait rien au téléphone, mais qu'il fallait que je passe le voir.

-...et avec la Traction.

Un peu dépité de la réaction, et faisant un parallèle entre tous ces garagistes et assimilés, je lui dis que je le rappellerais, sans lui avoir demandé son numéro. Evidemment Arthur et Lancelot en avaient profité pour monter l'ambiance sonore générale d'un bon cran, malgré et finalement grâce à l'intervention énergique de leur mère.

Dans l'annuaire papier en cours, le garage n'existait plus.

-Marianne, on a gardé l'annuaire de l'année dernière ?

-Julien, on est à table. On verra ça après.

-Papa c'était qui ?

Le dîner s'était terminé lentement. Les garçons couchés après que je leur ai lu une histoire, le calme revînt. Complètement, après quelques interventions habituelles pour couper les tentatives de communications interchambres.

Je me remis à la recherche de l'annuaire téléphonique de 1984.

-Tu l'as jeté ? Marianne tu sais où on l'a mis ?

-Je n'en sais rien, moi. Regarde dans ton bazar du placard à coté du téléphone.

En poussant quelques affaires, il ne pouvait m'échapper. Le gros volume qui avait la réputation de pouvoir faire obtenir des aveux sans traces était bien là.

Je feuilletais les fines pages. M... Moisville... Garage. Chance d'une époque simple où l'entreprise portait le nom de son propriétaire, qui possédait un numéro personnel à la page suivante.

Je notais ce dernier encore au format à 6 chiffres. Depuis quelques temps on était passés à 8 chiffres. J'ajoutais le 32 maintenant obligatoire.

Je lui téléphonerais demain.

Le lendemain sortant du lycée pour rentrer à la maison, j'avais pris la route du plateau. Une vieille Peugeot 403 me suivait depuis la sortie de la ville. On commençait à ne plus en voir beaucoup ! Elle s'était

accrochée à moi pendant la montée, me collant un peu trop. J'avais accéléré mais les virages ne me laissaient pas trop de possibilité. Elle m'avait rattrapé dans la ligne droite qui suivait la disparition des dernières maisons.

Encore un excité ! Bêtement j'avais même accéléré légèrement pour qu'il ne me double pas. Puis je l'avais laissé passer. Une 403 à plateau ! C'est alors qu'il s'était rabattu et avait freiné.

J'étais sorti en furie de ma voiture et il en avait fait de même. Marianne n'aimait pas du tout ce genre de situation qui devenait de plus en plus rares avec l'âge. Mais là j'étais seul !

Une sorte de gros costaud s'était avancé vers moi sans un mot. Une alarme s'était allumée dans mon cerveau. D'ordinaire les vociférations tiennent lieu de préambule et aussi d'évitement. Danger !

Dans un combat disait Bertrand attention à la première seconde ! Ne laisse pas approcher !

Le mec rougeaud la cinquantaine, marchait vers moi d'un pas assuré. Je m'étais mis automatiquement en position. Toujours pas une parole, ça sentait l'affrontement. Pas le temps de me poser de question... Danger !

Bertrand disait aussi : dans un combat c'est la hargne qui compte ; la technique vient après.

Heureusement son freinage m'avait mis en rogne et je bouillais ! Je le vis juste lever ses bras pour m'attraper par le col. En fait ce fut une perception subliminale. Les vieux réflexes prirent le relais. Esquive et age-uke pour dévier la menace. Mais ses bras étaient durs comme de l'acier !

Il eut un très bref instant de surprise durant lequel j'avais reculé d'un pas.

La menace n'était pas assez forte pour que je frappe fort. J'hésitais !

-Vous voulez quoi ? Vous battre pour une queue de poisson ?

Il ne répondait pas et son poing était parti vers mon visage.

Ne jamais parler ni te distraire Julien !

J'avais instinctivement esquivé mais pas assez. Une douleur dans la pommette.

Julien ! Bouge ! me criait Bertrand ! Respire, bouge!

L'homme avait enchaîné avec une série d'uppercuts mais trop courts ou trop lents. J'esquivais. La douleur m'avait rendu mauvais.

Un mawashi-geri pour envoyer mon pied droit vers son visage et enchaînement immédiat vers les cotes flottantes.

Bertrand serait fier de moi. On avait souvent travaillé cette feinte qui obligeait l'adversaire à monter sa garde et dégager ses flancs.

Il vacilla en poussant un grognement et porta ses doigts à l'endroit du choc. J'avais mis le paquet, puis m'étais rapidement reculé hors d'atteinte.

-Casse-toi maintenant où je t'en colle une autre!

Il était solide ! Il avait mis la main à sa poche et en avait sorti un cran d'arrêt. Le petit clic du verrouillage, et il avançait vers moi calmement avec un demi-sourire.

Les heures suivantes avaient fait retomber ma colère, que j'avais finie de diluer dans une sieste réparatrice. Mais vers 17 heures lorsqu'elle était rentrée et nous avait préparé un café, j'avais repoussé et renversé la tasse du mien encore bouillant.

-Donne-moi les clefs !

Stupéfaite ma femme avait fini par m'avouer d'une voix faible qu'elle n'avait pas les clefs du bureau.

-Ce n'est pas moi qui gère tes papiers. Mais j'ai les clefs du bâtiment si tu veux.

Elle était partie les chercher en courant. Je les avais prises et j'étais parti vers mon garage pour vérifier.

On s'était souvent entraînés avec Bertrand au combat avec arme blanche. Mais l'arme en question était marron et un coup de morceau de bois même en forme de lame ça ne tranche pas les chairs. *Dans ce cas-là Julien il n'y a plus de question à se poser ! Il faut absolument sécher l'adversaire et du premier coup ! Avec tes jambes ! Ton allonge est supérieure à celle de ses bras.*

Je m'étais rappelé plus tard qu'il y avait deux types d'attaque suivant que l'adversaire privilégiait le tranchant ou la pointe. Mais sur le moment tout allait très vite et seuls les réflexes fonctionnaient, fruits d'heures et d'heures de répétition fastidieuses dont on sortait crevés, avant de retrouver Marianne dans le petit studio, et de manger comme des ogres.

Malgré la lame qui brillait de façon inquiétante, la panique ne m'avait pas encore envahi. J'avais réussi le premier affrontement et du coup aucun doute ne m'effleurait encore.

-Bouge plus mon gars. J'ai juste quelque chose à te dire. Si tu restes sage tout se passera bien... sinon je n'hésiterai pas à te faire une belle entaille.

Concentré, je n'avais pas cherché à comprendre le sens de ses paroles. Un nouveau mawashi-geri vers sa figure profitant de la baisse de sa garde. C'est toujours ce que disait Bertrand : *quand il tient un couteau il dégage son visage !*

Mais là je n'étais pas pied nu comme sur un tatami et c'est le bout de ma chaussure qui lui frappa l'arcade gauche. J'avais visé le nez... raté ! Il porta sa main libre à son œil qui se mit à ruisseler de sang. La main au couteau descendait lentement le long de son corps.

Je donnai un mae-geri pas du tout académique dans son arme qui glissa jusqu'à l'herbe du bas coté.

-Si t'avais quelque chose à me dire, tu n'étais pas obligé de m'attaquer ! Tu es malade ou quoi ?

Ne relâche jamais ta garde Julien, me disait Bertrand au début lorsque je croyais lui avoir porté le bon coup et qu'il m'expédiait un sokuto dans le plexus.

-Espèce de petit enfoiré ! Il s'était précipité sur moi poings en avant chargeant comme un taureau blessé.

Ne perds jamais ton sang froid Julien, sinon tu as perdu ! On avait pourtant dû le lui apprendre à lui aussi ?

Un mawashi dans son genou l'avait stoppé net ; il ne s'était pas écroulé mais il avait reculé en boitant. Il s'était engouffré dans sa voiture sans que je sache quoi faire.

J'avais attrapé sa portière en lui criant :

-Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Qu'est-ce que tu avais après moi ? Je hurlais répétant les mêmes questions. Il démarra et je lâchai la portière en la claquant.

J'étais resté longtemps un peu hébété.

J'avais fini par remonter en voiture. Un coup d'œil dans le rétroviseur : j'avais un beau bleu sous mon œil qui commençait à se fermer et dessous une petite coupure sanguinolente.

Je m'étais mis à trembler. Impossible à juguler. L'image de la lame qui avançait... Merci Bertrand...

La voiture, ma voiture y était encore. Ma Renault belle, énorme, majestueuse, brillante dans la pénombre qui disparaissait au fur et à mesure que j'ouvrais les grandes portes en bois du garage. J'étais resté un moment à en faire le tour, à caresser ses rondeurs, le galbe de ses grandes ailes, le long capot noir cachant son huit cylindres. Il me restait à ouvrir la grande pièce tout au fond, fermée à cadenas où mon prototype était entreposé. Il était là aussi. Je m'étais affaissé, fatigué, l'angoisse qui retombait peut-être. J'étais revenu m'asseoir devant l'établi près du petit tour qui me permettait de fabriquer les pièces précises. J'avais toujours adoré réparer aussi les petits mécanismes. Une période, je remontais des horloges et je refaisais des clefs. J'avais fait tourner la machine juste pour entendre son ronronnement. Pas le courage de refaire une clef aujourd'hui. J'étais resté longuement ainsi les yeux dans le vague, contemplant mes voitures.

-Je reviendrai demain.

Fini les moments où j'avais eu envie de tout lâcher, de retourner à mon néant. Comme ce matin où la fin est trop lente.

J'ai vraiment peur de cette chaleur qui se rapproche, du bruit des flammes qui lèchent les poutres, de la lumière orangée.

Et tout ce passé qui défile.

J'avais téléphoné, puis étais repassé à Moisville. L'accueil avait été très sympathique.

-J'ai eu une idée.

Son idée n'avait rien de génial et d'après moi il aurait dû y penser dès la première fois. Mais comme je l'avais compris, il existe des rites obligatoires à accepter lorsque l'on nous donne gratuitement. Il faut payer semble-t-il d'une façon ou d'une autre l'accès à la connaissance. Pour lui une visite de plus n'avait pas de prix.

Il m'avait accueilli devant son portail et avait fait le tour de la Traction. Conseils, remarques pas forcément obligeantes de quelqu'un qui s'y connaît. J'avais écouté longuement, me disant que je pouvais en apprendre, sait-on jamais ?

Il avait déplié et regardé longuement un des plans que je m'étais senti obligé d'apporter. A part qu'il avait lui aussi lu Renault et vu que c'était un moteur, il ne m'avait rien appris de plus. Le Projet Versa ne lui disait rien.

-Et pourtant Renault j'ai connu !

Il l'avait vite replié et m'avait invité à rentrer dans sa salle et sa femme sur sa ferme injonction nous avait apporté deux verres et une bouteille de Pastis. Vous boirez bien un petit coup. Affirmation non refusable plus que question ou invitation. Je n'étais pas contre le goût anisé en général, mais la dose d'alcool sous-jacente allait avoir plus de mal à passer. Si je voulais avoir une chance d'ouvrir une nouvelle piste pour retrouver l'origine de mes documents, il n'était pas question de demander plutôt un Coca.

-Je me demande bien pourquoi je n'y ai pas pensé l'autre jour, mais vous savez c'est pas beau de vieillir. Depuis que j'ai arrêté le garage, je perds parfois des mots...

Il était resté en suspension dans sa phrase, regardant fixement la vieille pendule posée sur le buffet entre deux anciennes photos de famille couleur sépia.

... J'avais un client retraité qui avait travaillé avant-guerre à Billancourt. A un poste haut placé. Il n'habite pas loin d'ici. Il pourra certainement vous expliquer à quoi ça correspond. Il a même une grosse berline noire, une énorme Renault avec laquelle il roule de temps en temps. J'ai fait des petites réparations dessus. Devant mon air passionné, il précisa : C'est la première et seule que j'ai vue et touchée de ma vie, une 8 cylindres Nervastella.

Je me promis de regarder dans mes documents à quoi elle ressemblait.

Il m'indiqua le chemin et me dit que je pouvais venir de sa part. Je quittai mon couple de garagistes en ayant lâchement laissé mon verre à moitié plein. Il ne s'en était pas aperçu heureusement.

Ses indications avaient fait remonter le souvenir d'une route déjà empruntée. Quelques kilomètres plus loin, je coupais le moteur de ma 11 que j'avais garée sur le coté de l'allée devant l'entrée de la fameuse propriété. C'était bien là...

La très grande maison entourée d'arbres. Le pigeonnier rond à gauche qui n'avait rien perdu de sa superbe. La grande grille marron à peine oxydée...

J'avais sonné sans obtenir de réponse ni aucun mouvement. Au bout d'un moment le chien à poils longs et gris était arrivé en trottant. Il avait encore ses oreilles en alerte, ses yeux vifs et son air malin. Il avait aboyé derrière le grand portail avec une certaine conviction. Pas âme qui vive.

Le Merbouton !

9

Tell me what you see
The Beatles 18 février 1965

Robert Ornage était assis au premier rang. Il s'était glissé sur le banc de bois en heurtant ses chevilles au prie-Dieu. Il fixait devant lui, la barre polie par des siècles de mains tourmentées. Le silence dense suintait des dalles grossières du sol, des joints usés des colonnades et de la voûte dont le plâtre se décollait. Il tourna un regard discret pour essayer de repérer des têtes connues, compter les présents. Pratiquement que des vieux. Le froid ambiant semblait sortir de leurs crânes dégarnis et des fichus sur la tête des femmes. Il y en avait une debout devant lui qui guidait la cérémonie. Il se concentra sur elle. Il fallait bien qu'il trouve une occupation.

La maîtresse de cérémonie s'affairait donc pour allumer un cierge puis régler le micro qui restait gelé lui aussi, puis prononcer quelques mots que seul le premier rang avait pu entendre. Il avait neigé en cette fin d'année et ces grands bâtiments inchauffables rayonnaient une atmosphère glaciale. Robert suivit avec retard le mouvement ascendant qui, dans un bruit de sièges, fit lever l'assistance. Il n'avait pas pu esquiver d'être ici. Il fallait faire profil bas, sembler suffisamment malheureux aussi. Digne en tous les cas. Il réajusta sa cravate plusieurs fois et passa sa main dans ses cheveux. Il ne pouvait raisonnablement envisager que la majorité des présents ne soit pas ici juste par obligation ! Amis et ennemis confondus dans une hypocrisie générale.

Sa colère aurait dû être éteinte. Il devait admettre qu'elle avait bien dégonflé. Quel soulagement !

Un léger coup de coude dans le flanc. Tout le monde s'était assis de nouveau. Il regarda sa femme, les yeux rougis et ne put s'empêcher de la trouver belle ainsi désemparée. Mais derrière les larmes il y avait une lueur de reproche. Il fallait absolument faire attention, être là, et bien se tenir. Ne pas en faire trop non plus.

Trouver la juste peine. Il sourit, avant de vite se reprendre, en pensant qu'il n'allait pas recommencer avec ses jeux de mots. Mais la vie s'annonçait belle. Tout était résolu !

Il avait oublié les significations exactes de tous ces rituels religieux. Depuis qu'il était sorti de l'enfance, il pouvait entrer dans une église, sans n'y sentir plus aucune présence inquisitoriale.

Les rangées de nuques se courbèrent et il ne vit plus que le curé qui venait excuser notre Créateur. Pour non-assistance à personne en danger ? En tout cas il le faisait très bien, personne ne protesta.

Sa patience diminuait progressivement. La colère revenait, il la sentait encore présente, aux aguets. N'avait-il donc aucune aptitude au bonheur, comme le lui avait lancé un jour son père ? Peu avant de

lui imposer la même cérémonie qu'aujourd'hui, sans même lui avoir pris le temps de lui dire au revoir.

Les seuls sourires ici, étaient ceux d'une Vierge avec son enfant qui semblait avoir envie de descendre de son socle, là-haut à sa droite. Sa main se tendait un peu, pour qu'il l'aide.

Elle aussi était parcourue de ces petites fêlures qui craquelèrent sa peau de peinture rose et ses vêtements encore un peu blancs.

Elle était vêtue pauvrement, mais avait la même douceur sur le visage que son bébé qu'elle tenait tendrement. Ils respiraient l'amour et la beauté. Quel contraste!

Un sanglot le ramena à la réalité. Michèle pleurait. Il était ici pour elle. Sa douleur exposée comme cela, lui faisait mal, malgré tous les griefs qu'il pouvait avoir contre elle. Des petits cris d'animal blessé entre deux bruits de respiration difficile.

« Comment ne pas réagir avec émotion devant cet événement bouleversant de la mort? Comment ne pas nous interroger, nous les vivants restants, sur la dure condition de la vie et son caractère absurde et dérisoire ? Comment ne pas hurler notre désarroi devant la douleur de l'affection contrariée ou blessée ? »

La voix du curé avait envahi l'espace. Le micro fonctionnait donc bien. Pour l'instant Robert était plutôt d'accord avec l'homélie. Même si son envie d'hurler serait plutôt de joie.

« ...de façon étonnante, la mort a partie liée avec l'Amour. Nous entrons dans l'attente des retrouvailles, dans l'attente des noces éternelles dans le sein du Père, où nous espérons tous nous retrouver avec lui. »

Il se demanda comment des gens censés, à qui on n'aurait pas fait acheter un veau malade ou une voiture d'occasion trafiquée, pouvaient gober ça ?

Il s'était recentré sur les sanglots. Il était venu pour participer à la peine de Michèle. Bien loin le temps où il klaxonnait les minutes de

silence, en passant en 4L devant les monuments aux morts le 11 novembre... Sa courte période rebelle ! Il avait envie de prendre la tête de sa femme pour la poser sur son épaule. La Vierge lui envoya un sourire complice. Michèle pleurait doucement son père.

Je les avais vues sortir de chaîne en 36 ces magnifiques berlines. Une Nervastella 8 cylindres, 31CV fiscaux ; un capot interminable. Avec ses crevés chromés et horizontaux, les magnifiques phares obus à verre plat et l'inimitable calandre noire et légèrement inclinée qui leur donnait la belle silhouette de cette époque qu'on retrouve sur les TA Citroën. Encore une allure de voiture classe, pas contaminée par l'avachissement généralisé de l'aérodynamisme ; l'horrible obésité naissante pour obéir, bien mal, à des règles difficilement digérées censées profiler la voiture.

Une Renault ACS 2 !

A l'époque l'usine cherchait à les écouler. C'était la fin des voitures comme je les aimais ; mais avec l'avantage du nouveau moteur 85 !

Il n'y en avait eu qu'une quarantaine de produites. Dont une dizaine en berline 5 places. La 7 places je la trouvais trop grosse. J'en avais rêvé, seulement rêvé à l'époque où elles étaient sorties. Me promener dans cet habitacle de luxe, me déplacer sans bruit...

La guerre était venue et j'avais vu ces grosses Renault finir avec un gazogène comme une horrible verrue. Une voiture de luxe, noircie au charbon, fardée comme une souillon. Mais le pire restait à venir. Ces Cosette qui étaient nées Cendrillon, ne connurent pour Prince

charmant que des récupérateurs de métaux prospérant sur les retombées de la crise de Suez. Elles finirent dépecées, concassées, broyées ou fondues pour une nouvelle vie en appareil domestique pour femmes actives des années 50.

En 1952, un samedi je crois, lors d'une sortie à Louviers, ça restera toujours gravé dans ma mémoire, j'étais passé devant la devanture d'un loueur de voitures. M. Lelièvre, ça ne s'invente pas ! Il avait d'ailleurs un bandeau publicitaire avec une tortue et une maxime inversée facile à se rappeler. Ça coulait de source comme il disait ou plutôt de La Fontaine rajoutait-il dans grand rire. Communicatif la première fois je dois avouer. A partir de la deuxième visite...

Son établissement n'était pas loin de la rivière et de la gare, rue du quai.

J'étais rentré dans le hall et je parcourais, distrait, les carrosseries astiquées de frais. Mon regard s'était attardé sur les caisses rutilantes de quelques belles berlines modernes. Rien de bien enthousiasmant mais les éclairages attiraient l'œil. Une 15 Citroën neuve dont l'allure commençait à bien dater mais que je trouvais superbe. Une petite 4 CV Renault, seule voiture qu'on était capable alors de sortir et une la Frégate qu'on avait lancée en novembre 51 précipitamment et qui n'était pas vraiment au point. Deux 203 Peugeot. Une grise et une noire. Et une Hotchkiss Anjou 13 CV de forme un peu conventionnelle avec ses grosses ailes rondes et son pare-brise en deux parties.

Au fond une porte était restée ouverte sur une arrière cour ; d'un hangar à ciel ouvert, un museau connu m'avait interpellé. La calandre typique des Renault 35/36.

Les deux phares énormes et chromés, le pare brise entrouvert. Sans rien demander je m'étais approché. Elle était là sous son abri. J'en fis le tour. On lui avait juste greffé le fameux gazogène à bois sur

l'arrière. Mais elle semblait utilisée assez régulièrement. J'avais rapidement eu quelqu'un sur le dos. Je n'avais pas à être là !

Je n'avais pas résisté et j'avais demandé si elle était à vendre.

J'avais reçu en retour un regard un peu interrogatif.

-Venez dans le hall on va demander au patron.

M Lelièvre en personne me dît qu'il comptait la découper pour en faire une dépanneuse mais qu'il n'avait pas eu le temps encore, et puis que pour ça il fallait d'abord enlever le gazo ! Et il rajouta fier de lui : mais je n'en n'ai pas eu besoin car mes voitures ne tombent pas en panne. S'en suivit un rire satisfait qui n'enclencha pas chez moi la même réaction !

Devant ma froideur, il reprit son sérieux :

-Repassez un de ces jours on en reparlera.

Il me tourna le dos. J'étais reparti déçu mais plein d'espoir.

Le curé continuait. Qui écoutait réellement le contenu exact des paroles qu'il éparpillait vers la voûte ?

« ... les graines qui ne partent pas dans le sol ne donnent aucun fruit. Les autres en disparaissant produisent la Vie... Ainsi Dieu se doit de redonner ses fils à la Terre. »

Robert Ornage se boucha les oreilles mentalement.

Patience. Pense aux années à venir !

Il était revenu doucement au froid, à sa Vierge complice. Pour réorienter ses pensées il parcourait discrètement l'espace figé tout

autour de lui. Il en aperçut une autre un peu à droite : hautaine, couronnée elle, un « enfant-roi » dans les bras. La pauvre !

Il se sentait mieux. Le simple fait d'avoir accompagné Michèle? De pouvoir retuer son père cria-t-il en lui-même pour défier Celui qui semblait avoir oublié qu'il lui suffirait peut-être de pas grand chose pour mettre un peu de bien sur terre : changer les pères absents, les pères silencieux. Ne créer que des pères comme il aimerait être, qu'il envisagerait d'être.

Ce papa que Michèle voudrait peut-être encore qu'il soit? Les femmes ont, avait-il remarqué, une tendance à appliquer une sorte de loi du talion : une vie donnée pour une vie prise. Il sourit à cette perspective. Enfin tout pourrait s'éclaircir : une famille à lui, Michèle qui lui reviendrait une fois l'enfant né, les ventes, l'argent ...

Tout allait pouvoir changer maintenant ! C'était peut-être pas plus difficile que ça un miracle ?

Il fut tiré de ses rêveries par le léger brouhaha naissant. On allait bientôt sortir. Avant il y avait la quête. Il attendit avec quelques pièces.

Le plus difficile c'était maintenant. Michèle en sanglots, vacilla. Il lui prit le bras pour sortir. Elle le regarda, enfouissant d'un coup des années de lutte stérile. Ils s'approchèrent doucement du cercueil dans un silence glacial. Tous les visages tournés vers eux. Il se sentit presque bien, à sa place, légitime.

Dans le petit cimetière, il n'y avait que le gris et le froid... partout... Il ne put s'empêcher fugacement de revenir arrière... Un autre cimetière, le même gris du temps, le même gris des pierres, le même gris des tenues, le même gris de leurs pensées, le même gris de leurs âmes.

Michèle posa sa tête sur son épaule et se serra tout contre lui. Il se sentit fort ! Un sentiment iconoclaste de bonheur.

Il fut tiré de son rêve par la longue descente du cercueil avec le bruit des cordes qui glissaient, les larmes et quelques cris. Il serra Michèle, ressentit sa solitude, son repliement sur l'asphyxie qui montait en elle ; puis les fleurs jetées, la poignée de terre qui veut dire plus jamais.

Et puis l'attente. Le temps lui-même qui congelait...

Un fol espoir soudain que tout allait enfin s'arrêter, que ce serait le dernier enterrement, qu'un miracle... Allez, juste un petit ! C'était le bon moment ! Ça faisait si longtemps qu'il n'y en avait pas eu. Enfin presque...

Rien ne vint, mais il n'y avait toujours pas d'après. Personne ne bougeait. On était si bien là, d'avoir mal avec elle, d'avoir mal du froid aussi.

Quelqu'un avait brisé le charme en venant l'embrasser.

Pourquoi nous ramener à la vie, nous tirer du néant, casser le partage ? pensa Robert. Pourquoi ne pas rester devant le trou rectangulaire ? Il n'avait plus envie de bouger, un peu anesthésié. Pourquoi ne pas laisser la terre à côté ? Pourquoi ne pas continuer à faire barrage, tous ensemble, par la chaleur de nos corps, aux desseins de ce Dieu qui nous a soit disant donné le Choix, mais aucune chance de ne pas mourir ? Pourquoi ne pas avoir refusé de reprendre le cours de la vie ?

Une grève dans un cimetière...

J'avais trouvé le numéro de téléphone dans l'annuaire. Avec le nom que le chien m'avait laissé relever sur la boîte à lettre, ça n'était pas difficile, seulement un peu long dans un bottin papier. J'avais fini par obtenir une voix féminine. Elle ne semblait rien comprendre à ma demande.

-Mon mari est en convalescence, on ne peut pas le fatiguer, et puis vous savez ces histoires anciennes ne l'intéressent plus.

L'appel s'était terminé comme cela sans vraiment de conclusion précise. J'avais donc décidé de faire un peu de forcing, en y allant voir de plus près.

Je n'avais pas pu avant les vacances de Noël.

Je me retrouvais une nouvelle fois en ce mois de décembre, devant cette grille marron et désespérément fermée. J'avais d'abord sonné sans grand espoir. Une voix féminine lointaine. Le chien aux poils longs était arrivé devant le portail métallique à travers lequel il avait coincé son museau qui soufflait bruyamment entre deux jappements. La femme, fin de soixantaine très classe le fit taire et me demanda ce que je voulais.

-Oui je comprends bien Monsieur, mais on ne peut pas le visiter. Il est trop faible et les médecins...

-Vous pouvez peut-être me dire Madame, simplement si ces documents lui appartiennent ?

J'avais deux feuilles des précieux plans avec moi, que je commençais à dérouler.

Je lui expliquais le plus succinctement possible, en enlevant quelques étapes, ma découverte et l'idée du garagiste de Moisville.

Elle prit un air agacé et pas du tout concerné.

-Nous n'avons pas de ça chez nous, Monsieur. Je vous l'ai dit.

Je l'avais prié d'excuser mon insistance et lui avais précisé que j'étais collectionneur. La première partie lui avait plu, la seconde moins semblait-il.

Comme elle n'avait toujours pas tourné les talons et que son chien restait silencieux :

-J'ai habité et me suis marié à Buis sur Damville. Une détente fugitive apparut sur son visage sévère. Je sentais empiriquement que là j'étais sur la bonne voie. J'avais un peu développé pour voir ses yeux se faire attentifs et j'avais embrayé sur un mensonge véniel :

... J'ai déjà vu votre mari passer avec sa belle voiture et j'ai pensé qu'il pourrait m'aider à déterminer l'intérêt de ces documents qui proviennent aussi de chez Renault.

- Je ne sais pas jeune homme. Elle cherchait manifestement un moyen poli mais efficace et rapide de me faire partir. Actuellement il est souffrant et ne peut pas recevoir. Laissez-moi votre téléphone, il pourra vous rappeler.

Le temps de prendre un stylo et un bout de papier dans ma voiture et je griffonnais mon nom et mon numéro. Elle le prit du bout des doigts à travers le portail et avec un petit air dégouté, pas vraiment imperceptible. Elle repartit vers la maison et avant de monter en voiture je vis une silhouette masculine qui venait péniblement à sa rencontre, là-bas à la limite de la terrasse.

Ma poche abritée s'enfume.

Quelle ironie ! Si en 42 alors qu'on avait échappé au bombardement anglais du 3 mars, on m'avait dit que je serais enseveli 44 ans après...

Ils avaient quand même fait 7 morts en tout, les Rosbifs. Les Ateliers de Billancourt ressemblaient à une casse auto. Détruits à 40%. Toutes ces voitures empilées, déformées ! On avait eu de la chance aux Essais Spéciaux. Notre Atelier, le 153, ne fut pas directement touché. A l'époque il était toujours dirigé par M. Riolfo. On était célèbres chez Renault car le Patron y envoyait toutes les difficultés techniques de tous les secteurs. Le bâtiment à coté en bordure de l'avenue Emile Zola qui abritait au 2^{ème} étage le bureau d'études fut totalement incendié, lui.

C'est ce jour-là que j'avais décidé de récupérer tout ce que j'avais pu trouver, des documents et du matériel du projet Versa qui était abandonné depuis 3 ans. Je n'avais pas envie que tout disparaisse à jamais. Je ne pouvais me résoudre à croire que plus jamais on n'envisagerait une telle réalisation. Au fond de moi j'espérais bien que si un jour la guerre se terminait, cette étude servirait enfin.

Monsieur Lapolitès - il m'avait fait épeler mon nom je ne sais combien de fois - pourquoi êtes-vous allé au garage?

Ils étaient venus chez moi un après-midi où je n'avais pas cours, pas de chance. On venait juste de reprendre le boulot après les congés de fin d'année. L'Estafette bleu nuit s'était garée devant la grille. J'étais sorti au coup de sonnette. Je m'attendais à ce qu'ils me demandent une adresse dans le village, comme parfois ; mais après le traditionnel salut militaire qui me rappelait de pas trop bons souvenirs, le plus gradé m'avait demandé si j'étais bien Julien

Lapolitesse. J'avais traduit cette orthographe à la façon de prononcer et un peu aussi au faible nombre de barrettes sur les épaules. Il m'avait remis une convocation à la gendarmerie, d'un air qui ne souffrait aucune remarque ni question.

-C'est pour moi ? C'est pourquoi ?

Il n'avait pas eu l'ombre d'une esquisse de sourire. Mieux ses sourcils s'étaient froncés.

-Vous lirez !

Sur ce, il avait tourné les talons dans le plus pur style qu'on avait tenté, malgré moi mais hélas avec quelque succès, de m'inculquer de lointaines années auparavant. C'était alors ma première rencontre avec la maxime qui suivrait ma vie d'enseignant : la pédagogie c'est la répétition. Unnn - Deuzz - Unnn- Deuzz...

L'estafette était repartie emportant son binôme de choc et me laissant avec un beau papier officiel et aucune précision. J'avais repensé à mon agression. Ça serait le comble qu'il ait porté plainte !

Le capitaine assis en face de moi à son bureau attendait ma réponse. Il s'appelait Manguin : c'était écrit dessus. Ses doigts levés patientaient, avides de frapper les touches plastiques noires de sa belle machine à écrire. Jusque-là il n'avait consigné que mon nom en s'y reprenant à plusieurs fois. Pourtant sa Selectric III était une des dernières nées de chez IBM. Si sa compétence correspondait à son matériel, l'enquête allait être rondement bouclée. Il tapa consciencieusement dans le doux ronronnement des minuscules moteurs électriques qui avançaient la page encore blanche.

-Je devais y prendre des pièces.

Il ne semblait pas satisfait de ma concision. Avait-il encore envie de faire joujou avec sa belle machine toute neuve ? Avait-il, c'était tout de même son métier, des soupçons insoupçonnables ?

Qu'est-ce que je pouvais lui déclarer de plus ? J'étais arrivé au garage après quatre heures, puisque je terminais mes cours à quatre heures.

-16 heures donc.

Il n'arrêtait pas de m'interrompre pour une précision dont je ne voyais pas bien l'intérêt.

-Vous vous êtes garé à quelle heure ?

Qu'est-ce que j'en savais ? Ma 1307 avait bien une montre mais si je voulais bien avouer quelque chose, c'est que je ne la regardais pas beaucoup.

-Je ne sais pas moi, j'ai dû mettre vingt minutes.

-Je mets 16h20 ? L'heure est importante vous savez !

A ce propos mon temps de stationnement devait approcher de la limite. J'avais garé ma voiture au plus près ; il ne restait des places que devant la mairie là où les rondes étaient les plus fréquentes :

-On en a encore pour longtemps ?

-Vous m'écoutez ? Votre déclaration vous engage, vous n'avez pas l'air de bien réaliser.

Pour un citoyen comme moi qui n'avait jamais à faire avec les autorités, dites compétentes, j'avais une désagréable sensation.

Je n'avais rien demandé ! Même pas à venir ici. Sur place j'avais téléphoné aux gendarmes depuis chez un voisin. C'était lui qui me l'avait conseillé, d'un air entendu lui aussi. J'avais déjà répondu une fois aux mêmes questions, adossé à la 4L bleue avec sa grande antenne fouet, lorsque les collègues de mon gradé étaient arrivés. Me retrouver maintenant à la place qu'ont mes élèves parfois...

Il enchaînait :

-Bon, je mets 16h20. Vous avez été dans le bâtiment directement ?

L'heure ne semblait plus l'intéresser. En fait si, il avait de la suite dans les idées :

... vous l'avez découvert à quelle heure ?

Ça ne m'avait pas rassuré. Lorsqu'un gendarme vous découvre, il regarderait donc d'abord sa montre, ouvrirait son carnet, noterait consciencieusement la date et l'heure. En espérant qu'il n'aille pas plutôt chercher dans sa voiture, une belle machine à écrire neuve, et une liasse de papiers... Puis il s'occuperait de vous ?

Comme il était de plus en plus sérieux et que ses doigts tapotaient les rebords à côté des touches, j'avais réfléchi pour ne pas dire de bêtises.

Ça n'allait pas assez vite apparemment à son goût. J'ai eu l'image du lapin d'Alice, un sourire a dû effleurer mes lèvres, il a abordé l'interrogatoire sous un jour nouveau :

-Vous vous êtes rendu directement dans le bâtiment ? Sa voix avait durci.

-Non... je ne crois pas.

Il laissait un silence suspicieux.

-Vous ne croyez pas... et il écrivait en même temps, ce qui devait demander un entrainement poussé pour taper ce que je disais, tout en changeant de personne dans sa répétition verbale. Mais c'était un officier !

... Non j'ai d'abord été surpris de ne pas le voir. J'ai appelé en arrivant. Personne ne répondant, je me suis dirigé...

-N'allez pas trop vite.

Il tapait à deux doigts.

...J'ai été vers le garage, là où il est le plus souvent. Il n'y avait personne. Ensuite... je crois que je suis allé vers son bureau. C'est ce que j'avais fait aussi des fois, lorsque je ne le trouvais pas.

Il tapait consciencieusement. Je faisais des pauses, essayant de rassembler mes idées. Dans les films ça paraît toujours simple, les gens revoient carrément des images précises de ce qu'ils ont vécu.

-Dans le bureau il n'y avait personne. Alors je suis allé vers le bâtiment de droite.

-Mais vous étiez bien seul ? Pas d'autres voitures ? Vous en êtes sûr ? Vous n'avez croisé personne en arrivant ?

-Non.

-Ensuite ?

J'avais continué à lui décrire mon entrée dans le hangar...

-Celui où il y a la mezzanine ?

-Oui. J'ai appelé, combien de fois ? Je ne sais pas... et puis j'ai vu une forme par terre.

Il semblait satisfait. Sa belle machine avançait le papier qui se remplissait. Je me mis à penser qu'il lui suffirait finalement d'avoir une belle et grosse déclaration.

-Et là vous avez fait quoi ?

Qu'est-ce que j'avais fait ? Qu'est-ce qu'on fait quand on trouve quelqu'un étendu par terre ? On ne sait pas quoi faire. On ne réfléchit pas calmement ; pas comme ici dans un bureau. Il y a quelque chose en nous qui brouille la réalité pour que tout aille bien ; pour que le pire soit retardé.

Qu'est-ce que j'avais fait ? Je lui avais parlé. Il me regardait. Il ne répondait pas. Il était évanoui. Oui, j'avoue je l'avais touché pour essayer qu'il se relève ; pour que tout cela ne soit qu'une méprise.

Pour qu'il ne soit pas mort...

Le gendarme me regardait, mains suspendues. Je devais parler en réfléchissant ou réfléchir en parlant. Il m'avait interrompu :

-Vous n'auriez pas dû le toucher !

J'avais envie de lui expliquer que moi c'était mon premier mort et que je n'avais pas eu de préparation. Parce qu'il était mort. Oh, je n'avais pas pris son pouls ni vérifié sa respiration, mais au bout d'un moment j'en étais certain, c'est tout.

Et alors je n'avais eu qu'une envie, subite, irréfléchie, irrépressible : fuir. Ne rien avoir vu, ne pas être venu, effacer le passé immédiat, revenir en arrière, ne pas être parvenu jusqu'ici.

-Et vous auriez été encore plus suspect. Son ton était dur.

-Mais j'ai prévenu le voisin, je vous ai appelé.

-A quelle heure ?

-Je ne sais pas...

Qu'est-ce que c'était que ces questions pièges ?

-Vous avez attendu combien de temps avant de nous téléphoner ?

-...

Quelque chose en moi s'était rebellé :

-Je n'en sais rien. Vous n'avez qu'à demander au voisin et...

-On l'a fait.

-Bah alors ?

-Ecoutez-moi bien...

Il laissait le silence, prenant un air de prof. Est-ce que je jouais au gendarme, moi ? J'étais un peu énervé.

... Nous ne sommes pas vraiment sûrs que ce soit un accident...

Dans ces cas-là on parle de silence qui plane, ou de menaces. En tous les cas l'air ambiant était chargé.

...Nous sommes même persuadés que cette mort n'est pas accidentelle.

J'ai eu une pensée fortuite pour les Dupont/d, mais je ne riais jaune qu'en moi-même. Je sentais un bouillonnement au fond de mon corps. Des idées m'assaillaient, se mélangeaient sans que je puisse faire le tri ni arrêter la sarabande.

... figurez-vous que son gendre était aussi passé, mais en début d'après-midi et qu'il était bien vivant... le gendre aussi bien sûr.

Il se mit à rire sans se gêner.

J'avais repris ma voiture garée place de la Mairie. Le papillon était posé sous l'essuie glace. Dure journée. J'avais le temps de faire une course en ville et de déjeuner avant de retourner au Lycée.

Une main s'était posée sur mon épaule :

-Alors tu as trouvé tes renseignements ?

Voix douce, chevelure brune au pâle soleil d'hiver, yeux bleus et sourire tendre.

-Oui je te remercie pour ton idée. J'ai eu mon renseignement.

-Tu aurais pu me tenir au courant !

-Excuse-moi j'étais débordé...

-Ce n'est pas une excuse Julien. Tu aurais pu prendre quelques minutes pour moi ! Et peut-être m'expliquer cette recherche ?

Son ton de reproche la rendait encore plus jolie.

... Mais c'est quoi cette drôle de couleur et cette marque sous ton œil ? Un reste de cocard ? Je me disais que je te trouvais moins beau.

-Tu as le temps de manger avec moi ?

Impulsion, quand tu nous tiens...

Après lui avoir téléphoné, le capitaine de gendarmerie Manguin avait reçu Maître Ornage au jour fixé d'un commun accord. Une convocation de routine.

Robert sentait le gradé, qu'il connaissait bien, plutôt détendu. Il lui mettait des Maître à toutes les phrases dans des préliminaires que n'aurait pas reniés un Bonobo.

Robert Ornage s'était assis dès son arrivée sans en attendre l'invitation. Il réajusta sa cravate, se renversa un peu en arrière, mais ces sièges n'étaient vraiment pas confortables :

-J'ai cru comprendre que des éléments nouveaux vous permettent de juger la mort de mon beau-père comme suspecte ?

-Disons que ces éléments semblent indiquer la possibilité d'une altercation ante-mortem.

-Lorsque je suis passé en début d'après midi comme je l'ai indiqué, il était en pleine forme. J'allais sur Bernay et ma femme m'avait demandé de lui porter des papiers de sécurité sociale qu'elle lui avait remplis. Vous savez cet arrêt ne m'enchantait pas vraiment. Mais elle m'avait fait promettre de faire cet effort... pour elle. Qu'est-ce qui... ?

-Nous avons détecté ce qui semble être des traces de lutte, sur ses vêtements. Sa mort est établie dans une fourchette comprise entre votre visite et celle du jeune homme qui l'a découvert.

Un silence que ne rompit pas Robert très attentif.

... Il dit vous connaître d'ailleurs.

-Oui j'ai discuté une fois avec lui. Il voulait acheter un bout de terrain à mon beau-père. Mais honnêtement si vous le suspectez, ça n'a pas de sens ! Le père de ma femme était un peu casse-cou et il a dû tomber de son échelle. A son âge il était incapable d'être prudent sur ces choses-là.

-Bien sûr, mais nous sommes obligés d'envisager toutes les hypothèses ; et vous êtes bien placé pour savoir qu'on est parfois surpris.

- Franchement, je n'y crois pas...

Le gendarme remarqua que Robert laissait trainer sa voix et il attendit.

... Ca m'a l'air de quelqu'un de tout à fait respectable. C'est vrai qu'il a fini par n'acheter que des pièces... Mais ça ne nous avance pas beaucoup.

-Non, c'est vrai !

Manguin laissa sa phrase en suspens. Puis il enchaîna :

... Vous n'étiez pas en très bons termes avec votre beau-père ?

Le nouveau capitaine regardait attentivement l'avocat en face de lui. Chapeau l'artiste ! Les mains calmes et posées sur ses accoudoirs. Pas d'hésitation :

-On peut en effet l'exprimer ainsi. Je vous mentirais en vous disant que j'adore mon beau-père. Nous avons eu une petite dispute, il y a quelques temps déjà... au même endroit d'ailleurs. Le hasard est une chose curieuse, n'est-ce pas, lieutenant ?

-Capitaine...

Manguin en avait vu d'autres, mais il ne se faisait jamais à cet air de supériorité pédante. Ce langage affecté commun à une partie de cette petite bourgeoisie de province. Il voulait pousser un peu pour voir, même s'il valait mieux y aller sur la pointe des pieds dans une enquête préliminaire. Ornage faisait partie d'un cabinet renommé. Et tous ces gens copinaient plus ou moins. On ne savait jamais vraiment si le Procureur n'allait pas téléphoner. Mais l'ex-lieutenant venait d'obtenir sa notification d'avancement au grade de capitaine et la retraite approchait, ce qui lui donnait un peu de mou.

Et une occasion d'avoir Maître Ornage, ça c'est quelque chose qu'il attendait depuis si longtemps !

-A propos de quoi, ce... différend ?

-D'une affaire familiale, d'une...

-Quelle affaire ?

Manguin était un excellent joueur de ping-pong. Maître Ornage se passa la main plusieurs fois dans les cheveux comme pour se peigner :

-Ça fait longtemps que j'essaye, essayais pardon, de le persuader d'arrêter ses activités et de profiter de l'argent accumulé. De vendre ses terrains et ses pièces de voitures. Ou au moins une partie. Mais vous le connaissiez...

-Affirmatif ! Pour sûr ce n'était pas un homme facile !

-On s'est donc parfois heurtés mais jamais rien de grave. Des disputes comme on peut en avoir dans les familles. Et puis en temps que gendre je n'avais pas voix au chapitre, je n'étais qu'une pièce rapportée.

Manguin soupesait mentalement. Il avait pris l'affaire dès qu'il avait su qu'Ornage -Maître Ornage ! - était impliqué. Lors des premières constatations ses collègues appelés sur place avaient conclu logiquement à une chute de l'échelle. Le médecin désigné avait fait son travail ; il n'avait pas perçu la présence d'un OML. Rien à redire. Il avait rempli le certificat et délivré le permis d'inhumer. Le Procureur n'avait pas été informé en l'absence d'indice. Tout était clair. Mais Manguin avait examiné de plus près les vêtements.

Ornage s'était arrêté.

-Si vous n'avez plus besoin de moi... Mais n'hésitez pas si je peux vous aider, je suis bien sûr à disposition de la Justice.

-Merci. Et bien justement...

Pas grand-chose... Oh juste un léger plissement dans le visage si content de lui de Monsieur l'avocat et une main qui balayait de fictives pellicules sur son épaule.

Il n'aimait pas Ornage. Il n'aimait déjà pas les avocats en général. Bien sûr qu'ils étaient nécessaires, mais il estimait que leur poids devenait trop important. Jusqu'à en mettre un comme ministre de la Justice et faire voter l'abolition de la peine de mort ! Pourquoi se gêner ? A ce rythme-là ils finiront par interroger les suspects avec nous.

S'ils avaient vu comme lui, même une fois, une seule, un corps de fillette violée et mutilée!

On envoyait bien des jeunes gens innocents se faire tuer à la guerre pour protéger les braves gens. Mais on ne voulait pas tuer des monstres pour la même cause. Allez comprendre.

Manguin reprit sa phrase en parlant lentement, calmement et en observant son interlocuteur :

-Le jeune prof a déclaré...

Il fit exprès de prendre son temps pour trouver la feuille, puis la bonne ligne, puis lire l'extrait.

Il a donc déclaré : j'ai vu le garagiste pousser *violemment* un homme sur l'échelle.

10

Ticket to ride
The Beatles 9 avril 1965

Travailler à Billancourt, j'en avais rêvé ! J'y étais rentré en 1935, jeune Ingénieur sorti de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures. Louis Renault n'était pas fanatique des grandes Ecoles, ni des titres. Il circulait une anecdote : cinq ans plus tôt il avait demandé à un de ses futurs collaborateurs quelle formation il avait. Celui-ci ayant répondu Polytechnique un peu fièrement, il s'était vu répliquer : Y'en a des bons ; y'en a des mauvais. On verra... C'était un Patron exigeant. Il ne croyait pas non plus aux calculs compliqués d'ailleurs. Les brevets il n'acceptait que les siens. Avec raison car il avait à cette époque le plus bel empire industriel de fabrication d'automobiles. Plus de 30 000 personnes ! Plus de 60 000

véhicules produits chaque année ! 70 ha de surface occupée... J'étais si fier d'en faire partie. Je n'ai jamais regretté d'y travailler. Ce fut une si belle aventure : créer l'automobile moderne. Etre un précurseur de ce qui est devenu indispensable maintenant.

J'œuvrais aux Essais spéciaux. J'avais eu la chance d'être affecté à ce service et plus précisément sur les moteurs. C'était un bâtiment situé sur la droite lorsqu'on venait de l'est comme moi en empruntant le quai de Billancourt. C'était un peu plus long mais j'évitais l'entrée principale. J'apercevais d'abord de loin la pointe de l'île Seguin comme la proue d'un navire amiral en train de tourner en fendant les eaux. Puis la courbe découvrait le pont entre les arbres. Alors je m'engageais dans l'avenue Emile Zola. Avec précaution, car l'usine était truffée de surveillants placés pour éviter les tire au flanc... enfin c'est ce qu'on disait ! Encore une voie bordée d'arbres et à droite une petite place arborée aussi. Je bifurquais un peu plus loin à droite après avoir longé le bâtiment administratif et ses nombreuses fenêtres auxquelles on pouvait distinguer quelques silhouettes féminines. Après les fenêtres de l'ouest je profitais de celles du nord, tout de suite avant que l'allée ne se resserre entre le bâtiment des usinages et celui de la papeterie. J'étais arrivé. Juste derrière nous, encore plus au nord il y avait l'atelier Aviation puis la réception donnant sur la place Nationale par laquelle les entrées et sorties du personnel se faisaient, normalement. J'ai toujours profité de ce petit avantage de ne pas me mêler aux foules compactes des heures d'entrée et de sortie. Mais c'était surtout pour bénéficier de quelques bonnes fortunes dont je ne me suis pas privé. J'étais bien jeune...

C'est cette proximité avec la division Aviation qui nous avait facilité le projet.

Le bilan de cette journée-là était une probabilité de convocation future décourageante, et une certitude d'un trouble imprévu. Ses yeux bleus et ses longs cheveux bruns s'étaient imposés l'après-midi sur les copies de mes élèves et sur le tableau noir. Son parfum était encore sur le bout de mes doigts que j'avais posés sur son épaule pour la bise d'au revoir. J'avais mis un certain temps à les enlever, savourant la douceur de ses belles et longues boucles.

Marianne ne comprenait pas bien mon inquiétude. On finissait le repas :

-Tu l'as trouvé. Tu ne l'as pas tué ? Pourquoi te suspectent-ils ?

-Ils ne me suspectent pas. Enfin je ne sais pas. Ils m'ont juste dit que d'après les constatations, il n'est pas évident que la mort soit accidentelle.

-Pas accidentelle, ça veut dire quoi ?

-Que quelqu'un l'a tué je suppose.

-Je ne vois pas pourquoi tu t'en fais Julien ?

-Bien sûr mais tu sais ils arrivent presque à te faire douter. Ils ont une façon de te considérer et de poser les questions... Et puis c'est moi qui l'ai découvert et ils n'ont que ma parole. Qu'est-ce que je peux prouver ?

-Tu n'avais aucun intérêt à le tuer. Ils le savent ça !

-Ouais, ils me semblent avoir des raisonnements bien différents des nôtres. Je n'ai pas trop confiance. Et puis le gendre est passé avant et il l'a vu vivant, lui.

-C'est ce qu'il dit.

- Arrête Marianne, ce n'est pas parce que c'est un sale con...

- Qu'est-ce que tu en sais ? Tu n'as qu'à le leur dire, que ça peut être lui aussi.

- Je ne sais pas si c'est la meilleure méthode. Ils ont dû y penser tout seuls, tu sais.

- Et bien alors, Julien tu es quand même le moins suspect, non ?

- En théorie, oui. Mais regarde l'affaire Gregory...

- Tu ne dramatises pas un peu ?

Elle avait un air un peu agacé.

... Allez, tu n'y es pour rien, ils vont bien trouver la solution. Tu m'avais bien raconté qu'il était en forme, mais qu'il avait parfois des vertiges ?

- Oui c'est ce qu'il m'avait dit. Suite à un séjour à l'hôpital, je crois.

- Et bien voilà !

- Je t'adore en enquêtrice !

- Arrête ton air ironique. Je ne comprends pas d'ailleurs. Toi qui ne te biles pas, je ne te reconnais pas ?

- Marianne, tu ne vas pas t'y mettre aussi.

- Qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? Je te trouve bizarre.

Elle était partie vers la salle de bain laver les garçons, en levant les yeux au ciel. Je m'étais mis à débarrasser le dîner en chassant mes idées gênantes pour d'autres plus captivantes : les dossiers de la décharge.

J'avais une nouvelle fois étendus ceux qui me restaient, sur une grande table que j'avais installée dans le garage. Je les regardais souvent, mais sans trouver de solution. Encouragé par ma visite au Merbouton, j'avais décidé de me pencher dessus en détail. Après avoir lu et relu les courriers et compte rendus, j'avais acquis quelques certitudes : ce moteur était un prototype achevé et au point.

J'avais fait un calcul rapide de cylindrée en mesurant, sur les seuls plans qui me restaient, l'alésage et la course. C'est bien loin

maintenant et ma mémoire peut me faire défaut, mais je crois que j'avais trouvé quelque chose comme 75x66. Avec la plus grande valeur pour l'alésage. Ce qui m'avait paru très curieux les moteurs de l'époque ayant plutôt des courses importantes. J'avais obtenu environ 3,5 litres de cylindrée. Trop petit pour un moteur d'avion d'après mes collègues. La certitude que c'était bien un moteur pour véhicule terrestre s'était confirmée en lisant plus attentivement et plusieurs fois les autres documents.

Si je me souviens bien il y avait des tests venant de la Division Aviation sur un moteur type 4.46 qui développait 450ch. Suivi d'essais d'une évolution de ce même moteur en 12R-03 de 500ch avec un autre carburateur et un compresseur. Il y avait une année indiquée : 1936.

Les essais du moteur effectués à l'atelier 153, correspondant à celui décrit sur les plans, dataient de 1937. Il semblait développer 280ch, soit était-il précisé : 78ch au litre. Ce qui par un rapide calcul donnait une cylindrée de 3,6l.

Il y avait aussi une évaluation de coût. Une bonne partie de la feuille était effacée par des traces de liquide douteux mais plus moderne. Une planification était restée en partie collée à la feuille précédente. J'avais pu en tirer, si je me souviens bien que des prototypes pourraient faire des essais sur route courant 1938 et qu'une présentation du véhicule sur le marché pourrait être envisagée au salon de 1939.

Il y avait aussi un accord d'affectation au 153 d'un châssis d'ABM4 daté de 1937.

Puis une note d'un certain M. Riolfo qui semblait être le chef des Essais Spéciaux. Elle était indiquée confidentielle. Elle concernait une réunion dans un atelier nommé Tricoche en compagnie de M. Serre sur convocation de M. Renault. Ce dernier y commentait les études nouvelles en cours. Profitant qu'il s'enquérât des doléances des

Agents sur le freinage des voitures, M. Riolfo y avait exposé l'intérêt de la solution des freins hydrauliques qu'utilisait déjà Citroën. M. Renault s'était fâché et avait clos la réunion. M. Riolfo notait que M. Serre n'était pas intervenu et que M. Renault le convoqua beaucoup plus tard et seul et lui annonça qu'il avait traité avec Lockheed. M. Riolfo en profita pour lui parler du projet Versa. Il développa l'intérêt patriotique de développer des moteurs capables de battre les Allemands en course et de faire évoluer le haut de gamme en utilisant les technologies éprouvées dans le domaine aéronautique. Il notait ne pas être convaincu que M. Renault donnerait une suite. Note datée de 1938.

Enfin une réponse laconique de M. Serre chef du Bureau d'Etude qui en référence à une décision négative de M. Renault indiquait ne pas pouvoir lancer plus avant la poursuite de la conception d'un véhicule aux solutions non éprouvées et n'entrant pas dans la politique de l'entreprise. Date quasi illisible. Peut-être septembre 1938 ?

Tout cela provenaient je le savais maintenant d'un cadre retraité de chez Renault. Mais de ce coté-là la piste semblait fermée. Et toujours cette question pourquoi les avoir jetés?

Et j'en faisais quoi ?

Comme du sourire charmeur et des petits seins pointés sous un pull moulant, dont je n'avais pas parlé à Marianne ?

Le soir après mon pugilat, j'avais aussi inventé pour elle, l'excuse de m'être cogné dans un coin d'armoire au lycée pour éviter une résurgence de remarques sur ma façon de conduire. Pas la peine de l'inquiéter pour les prochains voyages en voiture.

Comment lui parler de ce midi ?

Lorsque j'avais expliqué à Christine, mon agression au volant, elle avait tilté sur la 403 plateau.

-Oh, Julien tu as eu de la chance ! Ses yeux étaient admiratifs. Le mec c'est un ancien boxeur, professionnel je crois. La cinquantaine un peu empâtée... c'est ça?

Comme j'acquiesçais elle me raconta que ce type était connu.

-Avec les collègues on n'aimait pas trop voir cette voiture dans le coin. Tu sais sa femme, c'est une brave femme, mais elle a des problèmes d'alcoolisme. Les médecins ont fini par soupçonner aussi que ce salaud la battait. Ça fait des années que ça dure. Ils ont réussi finalement à la pousser à porter plainte... Depuis on dit qu'il a échappé à la prison. On ne l'a pas revu et c'est très bien. C'est une brute qui a déjà fait des esclandres et il fallait toujours appeler la police lorsqu'il venait chercher sa femme. Je ne sais pas, mais ça fait un moment que je ne l'ai pas vue elle non plus d'ailleurs !

Je la regardais sans rien dire l'esprit en pleine réflexion.

...Sur lui il y a des vieilles histoires qui traînent. Des gens qui soi-disant connaissent des gens qui l'ont utilisé... enfin tu vois le genre ?

Je l'écoutais avec attention. Sa bouche dessina un des sourires que je connaissais bien :

...On a mis un contrat sur ta tête Julien ? Quel homme ! Je ne savais pas que j'avais eu pour amant un mec aussi célèbre... C'est excitant !

Elle me regarda avec des yeux à fondre malgré mes résolutions qui commençaient à dater il est vrai.

...Tu ne veux pas me servir de garde du corps ?

Elle avait passé sa main douce sur ma joue :

... Tu garderais mon corps de très près ? Et moi je te soignerais ton bobo... tu sais que j'ai appris des petits secrets que je ne demande qu'à te faire découvrir...

J'avais réussi à détourner la conversation, à laquelle je ne m'accrochais plus, essayant d'assimiler ce qu'elle m'avait dit !

Robert Ornage s'était redressé imperceptiblement réajustant son nœud de cravate. Manguin était satisfait. Il espérait bien pouvoir réussir à l'inculper. Sa revanche d'un procès où il l'avait malmené à la barre. Ça faisait quelques années, mais il n'avait jamais oublié l'acharnement avec lequel il avait été jusqu'à le ridiculiser. OK, le témoin s'était rétracté et l'avocat avait prouvé sans contestation qu'il mentait. Le capitaine de gendarmerie lui, estimait qu'il avait fait son boulot consciencieusement. Tout concordait et l'enquête avait été menée scrupuleusement. Il aurait admis qu'on lui démontre qu'il s'était trompé, même en plein tribunal. Ça pouvait arriver. Il avait démêlé des affaires plus complexes avec brio. Personne ne pouvait le nier. Alors une erreur même en public, ça aurait été dur à digérer, mais ce n'était pas la fin du monde non plus. Mais là ! Pourquoi ce jour-là Ornage avait-il enfoncé le clou plus que nécessaire ? Il lui avait même rajouté une erreur de procédure.

Manguin avait retourné le problème de longues nuits et de longs jours. Il avait finalement soupçonné la présence d'une femme, vers laquelle Ornage semblait envoyer ses envolées. C'est vrai qu'il était particulièrement en forme ce jour-là.

Si aujourd'hui Ornage y était pour quelque chose, il ne le raterait pas ! Le Procureur avait été averti, il fallait tout de même marcher sur des œufs.

-Mais a-t-il vu précisément que c'était moi ?

Manguin s'attendait à l'objection, mais pas à la suite :

...Je ne vais pas vous faire perdre de temps : oui lieutenant c'est bien moi que mon beau-père a poussé contre l'échelle. Un geste

d'énervement comme il en avait parfois. Il n'aimait pas être contredit. Je n'en suis pas mort, même pas blessé. Aucune trace. Vous dire que je ne lui en ai pas voulu... Sur le moment je l'aurais bien tué.

Manguin n'aima pas du tout le sourire de l'avocat et il venait de perdre une balle de manche.

...Mais j'en suis bien incapable. Alors plusieurs mois après... Ceci dit je ne peux vous fournir aucune preuve que ce n'est pas moi.

Robert Ornage commença à se lever :

...Vous me permettrez de m'en aller, une audience m'attend ; mais je reste à votre entière disposition, lieutenant.

Manguin l'avait laissé partir. Il était resté affalé les coudes sur son bureau ; longtemps en réfléchissant intensément.

Il avait trouvé des déchirures sur la chemise qu'il ne pensait pas pouvoir provenir de la chute. Et il avait ouvert cette enquête pour réunir un minimum d'éléments dans l'espoir de ne pas arriver à un classement.

Il regrettait juste maintenant de ne pas avoir la possibilité comme en Angleterre de faire procéder à une analyse des marqueurs génétiques.

Il s'était toujours intéressé à l'évolution de la Police Scientifique. Il avait lu très récemment un article expliquant que l'année dernière en septembre 1984, un jeune professeur de génétique de l'université de Leicester en Angleterre, Alec Jeffreys, avait découvert dans le laboratoire de l'université que certaines sections d'ADN varient d'un humain à l'autre. Ce qui permettrait de différencier facilement les individus. Jeffreys avait reçu une lettre d'un avocat de Londres qui avait lu son article et lui demandait de l'aider dans un conflit familial. Un garçon né en Angleterre, donc avec un passeport anglais, avait émigré au Ghana pour rejoindre son père, puis avait décidé de retourner en Angleterre pour rejoindre sa mère, ses frères et ses

sœurs. Toutefois la police de l'immigration le soupçonnait d'utiliser le passeport d'un autre membre de sa famille et de ne pas être l'enfant qu'il prétendait être. Pour compliquer l'affaire, la mère n'était pas sûre du père de l'enfant ! Alec Jeffreys parvint à reconstruire le puzzle. Il prouva grâce à l'analyse des ADN de la famille que le garçon était bien l'individu qu'il prétendait être et était bien citoyen anglais.

Quand pourrait-on utiliser ces méthodes dans la police et la Gendarmerie? La création l'année dernière d'une sous-direction de la Police Technique et Scientifique lui laissait espérer un développement futur prometteur. Mais pour cette affaire-là il était encore condamné aux moyens classiques !

Il avait interrogé le jeune prof et lu et relu sa déposition. Il se réservait l'occasion d'obtenir plus de précisions de ce côté-là aussi, lorsqu'il y verrait un peu plus clair.

Sortant de ses songes, il décida de retourner sur place.

La voiture garée au milieu de l'entrée du garage, il avait refait le tour des lieux, pour tout revoir encore, l'échelle, la mezzanine. Tenter de reconstituer mentalement la scène. Mais comment trouver une différence entre un corps poussé ou tombé du même endroit? Surtout que le jeune prof y avait touché !

Il avait gravi quelques échelons s'était assis pensif.

Découragé aussi !

Alors qu'il reprenait sa voiture pour repartir un homme pas très grand et rondouillard s'approcha. Son visage avait la même forme que son ventre et même que ses yeux bleus qui regardaient par-dessus ses demi-lunettes de presbyte en équilibre sur le devant de son nez.

-Vous êtes de la police, je...

-Gendarmerie ! Capitaine Manguin. Et vous ?

-Je suis le voisin du garage. C'est de chez moi qu'on vous a appelé. Il s'est passé autre chose si vous êtes là ? Parce que c'est bien triste. Mourir encore jeune. On avait à peu près le même âge. J'ai connu son père vous savez. J'ai toujours habité là. Un drôle d'homme aussi. Pas à son point quand même. C'est vrai qu'il y avait parfois des gens un peu louches par ici, mais depuis pas mal d'années ça s'était calmé. C'était pas un saint mais un homme sympa quand même vous savez. Je...

- Je vois que vous êtes un bon citoyen...

Le visage poupin souriait d'aise. Manguin connaissait bien ce type d'individu. Une source d'information intarissable. De la bonne graine de résistant de la dernière heure.

... L'après-midi du décès, vous étiez bien chez vous ?

-Je n'ai pas bougé mon Capitaine. Vous savez moi j'étais caporal en 1939...

-Vous avez déclaré avoir vu Monsieur Ornage arriver en début d'après-midi.

-Lui on ne peut pas le rater avec sa belle voiture bleue. Y'a des allées et venues mais des comme celle-là on n'en voit pas beaucoup pour sûr.

Manguin avait sorti son petit carnet :

-Et il est resté combien de temps ?

-Oh, ça n'a pas duré longtemps. Il a laissé sa voiture garée sur le trottoir. Le temps que je passe un gilet, parce qu'il ne faisait pas chaud. J'aime pas l'hiver, ça me met des rhumatismes et...

Manguin avait froncé les sourcils.

... Enfin bref... je suis sorti pour aller la voir de plus près et il ressortait aussi. Son Aston Martin : sacrée ligne !

-Il est reparti par où ?

-Vers Lisieux. Par là.

-Et dites-moi, il était à peu près quelle heure ?

Le bonhomme se trémoussait sur ses petites jambes :

- Je ne sais pas trop. 14h30 peut-être. Par contre je me souviens bien du jeune homme avec sa Simca 1307. Je regarde la Télé à 16h05 sur Antenne 2. Vous connaissez « *C'est encore mieux l'après-midi* » avec Dechavanne ? Il est arrivé c'était déjà bien commencé !

-Et entre le départ du gendre et l'arrivée de l'homme à la 1307, personne n'est entré ou sorti ?

-En voiture non je les entends sur le gravier. Y'a pas grand monde non plus qui vient ici à pied. Y'a que Fernand que j'ai vu traverser pour aller dans son terrain.

Il pointa le doigt de l'autre coté de la route.

-Avant ou après que son gendre soit parti ?

Le ton du gendarme coupa tout sourire sur le visage du voisin.

- Ben après...

J'avais fini par l'acheter ma belle Nerva. A force de passer et repasser voir M. Lelièvre, il avait fini par considérer que j'étais une occasion qui ne se reproduirait certainement pas, de se débarrasser de cette future dépanneuse qui n'en serait jamais une depuis l'achat d'un GMC réformé.

J'avais obtenu qu'il me la livre puisqu'il avait ce qu'il fallait.

A cette époque les enfants n'étaient pas encore adultes et avaient gardé ce pouvoir d'émerveillement qui les fit inspecter mon acquisition avec joie. Ils avaient hâte de la voir marcher et de rouler dedans. Question fascination, ils ont bien changé depuis !

Ma femme n'était ni pour ni contre. Du moment que je restreignais mes activités mécaniques au grand bâtiment du fond de la propriété, et que je fournissais l'argent nécessaire à ses acquisitions domestiques et décoratives, elle n'en pensait rien. Je travaillais toujours chez Renault, j'avais franchi les échelons hiérarchiques en abandonnant la recherche et les essais pour devenir chef de service. L'argent et le pouvoir avaient remplacé les rêves. Toute ma petite famille semblait trouver ça bien ! Mon père, il est ingénieur... Vous savez, mon Mari, il dirige...

Mais si la conduite des hommes prenait tout mon temps en semaine, celle de mes rêves se poursuivait chaque fin de semaine dans mon antre aménagée à l'écart dans notre grand domaine. J'y avais entreposé les dossiers et le prototype récupérés lors des restructurations qui avaient suivi les bombardements. J'avais trop peur qu'ils soient détruits. J'affirmais et j'étais sincère qu'ils seraient mieux à l'abri en attendant. Personne ne demanda rien après la fin du conflit mondial. Louis Renault avait été lâchement éliminé, les projets attribués à l'Usine n'étaient que des petites voitures... tout aurait été jeté.

Vacherie de Crise, satanée guerre ! On aurait pu continuer à construire de si belles voitures. Citroën avait bien prévu sa 22 cv ; Peugeot en 40 travaillait entre autres sur une Limousine avec un V-8, qu'ils auraient appelée 802. Une silhouette à la Lincoln Zéphir, un genre de grosse 203... Elle devait concurrencer les Matford.

Moi aussi j'y croyais. On était aveugles, peut-être... mais c'était un moyen de survivre... Nos belles huit cylindres auraient pu se bonifier encore.

Et puis la Libération était arrivée, et le plan Pons. Peugeot, classé bon résistant avait reçu ce qu'il avait demandé : le créneau des 6-8cv. Et nous les moins de 6cv. Adieu mes rêves. J'avais vu progressivement les marques de prestige fermer.

Je n'avais jamais eu le courage de me débarrasser de tout notre travail. Tout était resté dans un hangar chez un ami avant que je n'achète notre grande propriété dans l'Eure. Mais je gardais une idée fixe pour... le jour où j'aurais du temps. Mais quand un homme a-t-il réellement du temps pour réaliser ses envies profondes ?

Mon premier pas fut donc cette remarquable 8 cylindres. Une ACS2 du 15 mai 1936 sortie à Paris. Numéro dans la série du type 763 819. C'est un petit jeu que j'aime bien. Pour garder ma mémoire qui risque de partir depuis mon coma, je m'amuse à mémoriser tous les chiffres de ma vie. Le 7 numérotation losange logique pour cette année 36 ; 36 qui donne la suite à l'envers. Puis 8 cylindres plus 1 égale 9.

Je fis d'abord démonter le gazo fixé à l'arrière. C'était un type Imbert Renault qui permettait à la voiture de ne plus faire que 22cv fiscaux au lieu des 31 d'origine. Le refroidissement était à l'avant.

La succursale de Louviers, place Thorel, me fit le travail et la remise en état.

Je ne sens même plus de douleur. Je suis encore vivant pourtant. En 1952 ? Ce matin ? Je ne sais plus. Est-ce que je rêve ? Suis-je de nouveau dans le coma ? Une chose dont je suis certain : ce matin il y avait quelqu'un quand le claquement s'est produit puis que le feu a démarré.

Il avait contacté les frères bretons qui s'étaient fait éconduire par le beau père. Ceux-ci lui avaient fait par téléphone une

proposition que Robert Ornage avait trouvée plutôt faible. Il avait aussi recontacté le fameux revendeur de voitures de Louviers... sait-on jamais ? Encore plus basse. Alors il avait cherché chez son marchand de journaux un périodique d'annonces automobiles. Le brave homme lui avait conseillé un hebdomadaire sur papier journal : La Vie de l'Auto. Il fallait avoir un sens aigu de l'humour pour mettre un tel titre à une feuille de chou qui s'occupait d'épaves agonisantes comme toutes celles qui l'encombraient. Mais il posa 7 francs sur le comptoir et emporta le numéro de fin janvier. 23 pages en noir et blanc à part des bandeaux rouges sur les quatre de couverture, et parfois un peu de rose à l'intérieur. Mais des pages d'annonces !

Il jeta un regard rapide sur la 20 CV Panhard en première page. Y'en avait-il chez feu le beau-père ? S'il voulait tirer un maximum d'argent il allait lui falloir en connaître un peu plus sur ses épaves. Neuf pages ! Rien que d'annonces, écrites en tout petit. Le buraliste n'avait pas menti. Robert avait parcouru en travers les petits rectangles de 5 à 6 lignes. Parfois une photo. Pas de Bugatti. Des Renault... NN, une Celtaquatze. Un nom qu'il avait entendu. Très bon état d'origine. 1936, 17000F. Ah, oui quand même...

Une coque de traction 1000F... Finalement le beau-père avait peut-être raison, ces ferrailles valaient quelque chose !

Et les pièces détachées ? Rubrique : Vtes pièces & accessoires. Autos. 18F l'annonce...

Pas de photos. Beaucoup de propositions, peu de prix. Il pesta contre ces journaux qui n'obligeaient pas à mettre un montant. Ça imposait d'écrire ou de téléphoner. Il n'avait pas fini et bonjour la facture ! Tiens, si ! Une C4G, boîte + pièces carrosserie + tableau de bord : 800F.

Mais quel prix réel en tiraient-ils ?

Rubrique Ach. Pièces & Accessoires. Autos. Que deux colonnes. Il y avait un peu de tout dans toutes les marques. Pas de proposition de prix. Logique.

Un calcul rapide montrait que ses acheteurs collectionneurs se moquaient de lui.

Il y avait aussi le jeune prof. Maintenant il ne représentait plus de menace ! Il fallait le contacter, et remise à zéro des compteurs : ce serait mes conditions ! Il devait connaître du monde ? Il n'y aurait plus qu'à faire jouer la concurrence ?

Il ne faudrait quand même pas que tout ça traîne trop longtemps.

Il devait aussi faire un rapide inventaire. Michèle l'aidait un peu mais elle avait du mal à venir sur le lieu où son père avait passé une bonne partie de ses jours. Elle était sortie du petit bureau en pleurant. Robert était retourné seul dans le bâtiment de l'échelle.

Ça faisait étonnamment vide sans le Vieux !

Il avait pris un carnet sur lequel il notait en gros ce qu'il y avait : voitures, pièces... Puis il avait pénétré dans la pièce du fond. Il relu le nom du beau coupé gris : Salmson. Une marque anglaise, inconnue ? Un peu disgracieuse avec son toit trop haut... mais certainement un bon prix si son beau-père l'avait mise là ! La grosse berline dormait toujours sous son linceul. Il fit tomber la bâche au sol. Cette voiture était dans un état proche du neuf. Celle-là incontestablement, il avait une chance d'en tirer quelque chose aussi. Il fit de grands pas à côté pour la mesurer : 5m de long ! Il en fit le tour pour trouver le modèle exact. Nervastella inscrit sur le pare-choc. Elle avait un certain charme désuet, celui des voitures de maître avec son interminable capot, ses marchepieds et son intérieur cossu.

Il ouvrit la porte conducteur et caressa de la main la barre chromée au dessus du siège. Il s'assit au volant comme il l'avait déjà fait. Parcourant du regard l'intérieur il tendit la main pour ouvrir le petit vide poche du tableau de bord placé devant la place passager. Son

regard s'arrêta sur les deux feuilles blanches posées sur le siège. Il en déplia une avec précaution. Il n'y connaissait rien mais ça ressemblait à un plan de mécanique.

Ma voiture revînt réglée et en parfait état de marche. Elle avait perdu sa verrue et en imposait. A moi en tous les cas, car le nouveau mécanicien lui, m'expliqua que cette voiture consommait énormément et que question confort une belle Frégate... Lorsque je lui dis que j'étais de la Maison, il me regarda avec des yeux ronds et se tût. Les enfants étaient venus avec moi et durant tout le retour ils furent tout excités de cette promenade. Mais au fil des années la voiture sortit moins. A l'époque une grosse berline comme celle-là vous faisait passer pour un marginal, au mieux. Mais mon but était de rouler pas de collectionner. On n'y pensait pas. Il y avait déjà assez de soucis à entretenir une petite voiture moderne. Je ne savais pas non plus que quelques originaux argentés ramassaient et entassaient les plus beaux modèles des marques prestigieuses. Souvent des voitures rapides à tendances sportives. Une Frégate neuve devait rouler à 120Km/h réels. Une Bugatti 57 de plus de 25 ans à 160 ! Après guerre ce n'était pas un problème de trouver une Bugatti, une Hispano, une Duesenberg ou une Mercedes 540K, mais plutôt de s'en débarrasser. Alors une Renault n'intéressait personne. Elle cumulait la taille, la consommation sans avoir le prestige !

Certaines de toutes ces belles voitures finissaient aussi chez les amateurs de stock-car.

J'appris bien plus tard que des collections célèbres commencèrent dans ces années-là. Des Schlumpf en 1961 à Serge Pozzoli ou Michel Dovaz qui les entassait sous l'autodrome de Montlhéry, en passant par Malartre qui lui, avait débuté bien plus tôt, en 1931, Aucun n'avait rentré une grosse Renault des années trente !

Le nom par lequel on appelait affectueusement ma belle à l'origine, évolua vers des qualificatifs de moins en moins glorieux. Début 70 ma femme la nommait la vieillerie-qui-encombre-la-grange. Alors que c'était ma grange. Mais elle envisageait de l'aménager, même partiellement concédait-elle, en un salon d'été avec une petite piscine couverte. L'expression se simplifia rapidement en : la vieillerie, suivant en cela notre inexorable évolution naturelle. A la fin de ces mêmes années, à plus de soixante cinq ans « mon Mari » transformé en retraité un peu désœuvré, perdait du terrain et du prestige. Mais l'air du temps me redevint lentement favorable : LVA venait d'être créée. On voyait des voitures anciennes ressortir, des personnages divers mais présentables venir me demander d'un air innocent si je voulais la vendre; car dans le village j'étais connu. Un peu flatté au début, je finis par éconduire toutes ces tentatives trop pressantes.

Lorsque je la ressortis, encouragé par toutes ces marques d'intérêt, je fus étonné par les regards souriants sur mon passage, les questions lorsque je me garais, le capot qu'on me faisait ouvrir, la surprise d'y voir un si gros moteur, autant de cylindres.

Il n'y a de nouveau que ce qui a été oublié, titrait LVA.

Comme je l'avais toujours entretenue en la nettoyant, en la graissant et en lui faisant faire un tour de parc régulièrement, elle se conservait en bon état.

Mais ces vieilles dames ont leurs humeurs et la première fois où je l'avais redémarrée après mon séjour à l'hôpital et lorsque je fus complètement rétabli avec toutes les autorisations nécessaires mais sans la bénédiction de ma femme, elle commença à bafouiller sur une petite route de campagne tout près d'Evreux. Le moteur semblait comme enrhumé. Il perdait de la puissance, puis repartait... Et ainsi de suite.

Possédant tout de même huit cylindres, je me dis à tort que c'était une chance et qu'il en resterait toujours assez pour rentrer.

J'étais retourné un matin au petit café près de la casse. Il était ouvert. Il fallait bien travailler m'avait dit la vieille dame après que je lui eus présenté mes condoléances et qu'elle m'eut raconté ses certitudes sur le fait qu'il s'était cru plus fort que tout comme d'habitude :

-...il ne pouvait pas s'empêcher de s'estimer toujours indestructible. A son âge vous croyez que c'est malin, le docteur lui avait bien dit de se ménager. Mais non bien sûr. Il a fallu qu'il monte sur cette fichue échelle. Et maintenant je vais faire quoi toute seule ? Heureusement il y a ma fille et mon gendre. Ils vont s'occuper de vendre. C'est bien comme ça ! Moi je garderais ici pour m'occuper et ils passeront me voir. J'ai la maison pour vivre.

Elle avait fini par se taire, les yeux dans le vague. Je lui avais demandé le numéro de téléphone de son beau-fils.

Le midi j'avais déjeuné avec Christine car elle m'avait promis de nouvelles précisions. En fait elle n'avait rien de bien intéressant pour que j'y comprenne enfin quelque chose. Colette, c'était le nom de la femme venait d'être hospitalisée. Une chute d'escalier dont personne n'était dupe.

-Mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse Julien ? Ça me rend folle mais elle s'accroche mordicus à cette version ! Lui on l'a pas revu. Ni sa voiture !

La progression des couleurs sous mon œil l'intéressait beaucoup plus ! Et elle avait passé le reste du repas à me décrire toutes les manières dont elle pourrait s'en occuper, me proposant même une révision plus générale ! J'avais écourté comme j'avais pu le repas, mais n'avais pas vraiment eu envie d'éviter le long baiser et quelques caresses furtives dans ma voiture où elle était montée d'autorité. Bertrand n'avait pas de parades pour ce genre de chose... et pour cause !

Le soir au téléphone j'étais tombé sur la femme de l'avocat. Elle avait noté mon numéro.

-Il faut voir avec lui pour les voitures. Je lui dirai de vous appeler.

Le lendemain le capitaine Manguin était passé à la maison en fin d'après-midi. Marianne avait un air surpris et réprobateur en me laissant seul avec lui après avoir emmené les deux garçons qui posaient tout un tas de questions.

-Merci de me recevoir chez vous. J'aime bien rentrer dans l'intimité de...

-De vos suspects ?

-Si vous voulez. Mon métier c'est de douter, c'est comme cela. Dans un monde idéal... mais moi je ne dois rien laisser passer. J'ai des soupçons, que personne ne partage apparemment, sur le fait qu'il soit tombé tout seul.

Il avait une façon de prononcer ses mots en me scrutant attentivement... Il passait de mon visage à mes mains posées sur la table.

... et vous à ma place, vous en penseriez quoi ?

J'étais resté muet.

On sentait chez cet homme, une expérience de l'âge due à des années de métier. Il me faisait penser au commissaire Moulin du feuilleton de TF1. Une force domptée, mais prête à bondir. Il donnait l'impression d'être capable de résoudre toutes ses affaires lui aussi.

Il enchaîna en me posant des questions sur ma famille, mon travail, mes enfants, commentant, parlant de lui, de sa vie.

-Mais pour en revenir à mon enquête, parce que j'abuse de votre temps, j'ai maintenant la preuve que ce n'est pas son gendre... J'ai vérifié son alibi : il était bien à Bernay l'après-midi en question après être parti du garage.

Il avait laissé passer quelques longues secondes.

...Alors qui est-ce que ça peut être si ma théorie est bonne ?

Son regard était accroché au mien.

... Mon instinct qui s'est développé au fil du temps, n'est pas si mauvais vous savez ! On ne sait pas pourquoi, mais on le sent. Vous apprendrez ça aussi dans votre métier.

J'étais mal à l'aise de son attention et des silences qu'il plaçait à sa guise.

-Vous voulez savoir ce que j'ai aussi envisagé comme hypothèse ?

- Oui, mais... Il m'avait coupé tout de suite. Il m'imposait son rythme, les modulations de sa voix :

-Il... Fernand,

Il avait ralenti son débit à l'extrême.

... était capable d'accès rapides de fureur. Vous vous rappelez quand vous l'avez vu avec son gendre...

Ce n'était même pas une question, mais je n'avais pas pu m'empêcher d'y répondre :

-Oui, enfin je ne suis pas certain...

-Vous savez ce que j'ai pensé logiquement ? Qu'il aurait pu faire de même avec vous. Pour une raison ou une autre, une parole ou un geste qu'il aurait mal interprété.

Son débit et son volume sonore avaient augmenté, ne me laissant aucune place ni de réfléchir ni de répondre.

... Il était tout à fait capable de vous prendre par le col ?

Comme je ne disais rien :

... vous n'allez pas me dire le contraire ? Il aurait pu vous menacer, vous en êtes d'accord ?

-Oui, mais...

- Et vous n'êtes pas le genre de gars à vous laisser faire, vous êtes costaud...

- ...

Il prit une voix douce et articula mot à mot :

... et vous vous êtes défendu, c'est normal et l'avez poussé à votre tour.

-Non... je...

-Et pas de chance il est mal tombé...

Les points de suspension emplirent la pièce.

... Ne vous inquiétez pas c'est de la légitime défense.

-Mais je n'ai rien fait !

J'avais crié et Marianne apparut dans l'encadrement de la porte.

Il prit un sourire angélique et lui déclara d'une voix douce :

-Ne vous alarmez pas, on examine des hypothèses.

Avec son plus beau sourire qui devait encore être capable de faire craquer quelques femmes pas forcément mûres d'ailleurs, il la fixa dans les yeux :

... votre mari est un peu nerveux ces temps-ci ! Prenez-en soin ! Sur ce je ne vais pas vous déranger plus longtemps.

Il se leva et elle le raccompagna à la porte.

-Papa, c'est qui ce monsieur ? Arthur était apparu dans l'encadrement de l'entrée alors qu'elle revenait.

- Le grand méchant loup... Marianne avait un sourire jaune en répondant cela.

-Alors comme dans le Roman de Renart que papa nous lit déclara à son tour Lancelot.

- Oui, mais pourquoi papa, tu ne l'empêches pas de venir dans notre terrier ?

Le sommeil n'était pas venu facilement. J'étais passé aux aveux au mauvais moment. Celui où Marianne était venue se lover contre moi. Elle était restée silencieuse très longuement.

Pour arriver le plus vite possible chez moi, j'avais rejoint la nationale. En cas de panne ce serait aussi beaucoup plus pratique. Il faisait froid et je ne pouvais risquer de rester arrêté au bord de la route. Je sentais progressivement ma vitesse tomber. En entrant dans le dernier village juste avant Evreux, la voiture hoquetait par moment et je ne dépassais plus le 50. Sur ma droite le panneau d'un garage attira mon regard. Je rentrai dans la cour et arrêtai le moteur. Réflexe idiot. Le garagiste vînt à ma rencontre.

-Bah dites-donc, sacrée bagnole q' vous avez là ! Il fit le tour sans me regarder, palpant les courbes.

-Je suis en panne. Vous pouvez regarder ?

-Elle a quoi ?

-Je ne sais pas... plus de puissance.

-Carbu ou allumage. Mettez-la en route !

Je me rassis, et appuyai sur le champignon derrière les pédales. Le démarreur emmenait le moteur, mais rien ne se passait.

-Arrêtez, vous l'avez noyée !

Il ouvrit les deux cotés du capot : Bah dites-donc ça fait son poids !

Il les cala sur l'auvent sans trop de ménagement et inspecta le carburateur.

- Mettez en route. Stop ! Ça fuit. L'est noyée ! On va attendre un peu. Puis il enleva la tête de Delco. Mettez juste l'contact. Il parut satisfait après avoir trifouillé avec un tournevis. Coupez.

-J'vais pas sécher 8 bougies, alors on a l'temps de prendre un verre, et vous allez m'expliquer d'où vient cette rar'té !

Il me fit rentrer dans une petite pièce qui devait lui servir de bureau. Des pubs sur les murs dont une pour l'huile Antar : une Mercédès et le slogan : « Pas de place au hasard ». L'inévitable calendrier de 1985, à effeuiller chaque mois. Encore neuf en ce début février.

-Asseyez-vous. Voulez boire quelq'chose ?

Il sortit deux verres et une bouteille à moitié pleine, me servit sans attendre de réponse et s'enfila le contenu d'un trait.

... Cette gnole n'est pas mauvaise. L'est faite avec mes pommes.

Je pris le verre avec peu d'angoisse mais effectivement le breuvage descendit bien, d'autant que je n'en pris qu'une gorgée.

... Bah dites, on n'en voit pas souvent des comme la vôtre ! J'en ai une aussi, une grosse Renault 8 cylindres. Elle est tout au fond d'ma casse

en face. Une Nervastella avec un moteur 85. J'ai pas regardé, la vôtre c'est un 75 ou un 85 ?

La conversation se poursuivit. L'affiche des 24 heures 1984 avec la Lancia Martini était punaisée sur le mur d'en face. Il semblait bien s'y connaître ce qui me rassura un peu, car ce lieu était loin de ressembler à l'Agence Renault de Louviers ! Il me posa beaucoup de questions sur l'origine de la voiture et fut surpris d'apprendre que j'avais travaillé chez Renault.

Je me levai pour ne pas lui raconter ma vie.

Il examina les gicleurs, les souffla, regarda le flotteur, le trempa dans l'eau d'un réservoir placé sous une gouttière à deux pas de nous. Il me demanda de remettre le contact après avoir démonté une bougie.

-Faites tourner... Y'a d'étincelle ! Arrêtez ! Bougez la tirette d'avance...

Il remonta le carburateur, manœuvra la pompe pour remplir la cuve.

-Essayez d'démarrer.

Le moteur s'élança tourna quelques secondes puis s'arrêta.

-Y'a un drôle de clac à l'avant. Vous pouvez m'la laisser ? J'vais la r'garder, tout vérifier et j'vous appelle.

Il s'installa au volant essaya de redémarrer. Rien, puis soudain un hoquet, puis rien.

Je vis que le carburateur fuyait.

Il ressortit de la voiture et m'invita à téléphoner dans son bureau pour qu'on vienne me chercher. Il prit mes coordonnées.

Puis il retourna vers ma voiture. En attendant ma femme, je le regardais faire. Pour moi c'était un problème de carburation. Au fil des essais qu'il faisait, on voyait le carburateur refouler de l'essence par l'admission d'air. Je pensais à un joint de culasse ou plutôt à une ou des soupapes. Il semblait d'accord avec mon diagnostic. Il me dit qu'il allait déculasser et voir.

Ma femme arriva et je pris congé.

J'eus droit aux remontrances à cause de ces bêtises, à mon âge et avec cette maladie. Je n'écoutais plus. Est-ce que je lui reprochais moi, l'ennui qu'elle soit si prévisible et que je n'ai plus de risques à prendre justement?

On marchait parmi les épaves, les flaques dues à la pluie incessante qui justifiait d'avance et depuis plusieurs jours le futur vert de la région. Par terre des irisations se répandaient en de longues traînées qui suivaient le parcours de l'eau.

Je repensais à Marianne l'autre soir... Je ne voyais toujours pas pourquoi elle avait régi ainsi... Mais mon couple en avait pris un sacré coup.

-Tu ne pouvais pas résister Julien ? On était bien, en équilibre. Tu aurais pu m'en parler avant en plus !

Sa voix était lasse.

...Julien je n'ai plus envie d'entendre ce que tu fais avec tes nanas. Recommencer avec elle ! Là bravo ! Tu as vraiment eu une bonne idée ! Arrête s'il te plait!

Elle s'était retournée dans le lit, me laissant juste son dos :

... on est heureux. On n'a plus besoin de ça.

J'enjambais avec précaution les mottes de boues qui s'étaient formées. Le gendre paraissait moins à l'aise sur ce terrain que sur celui de la succession. Il m'avait annoncé que je n'étais pas le seul sur

les rangs, qu'il y avait des professionnels qui étaient prêt à acheter tout en bloc. Comme je me demandais ce que je faisais là et que ça devait se voir, il m'avait dit que parce que j'étais sympathique à son beau-père, il avait trouvé normal de me faire une proposition.

J'avais plutôt envie de tout abandonner pour rembobiner mon passé proche ! Mais j'avais déjà donné la nouvelle à un ami de Paris, Jacques, qui collectionnait aussi les voitures. Tout excité il m'avait convaincu d'acheter le maximum de pièces. Tu as de quoi stocker, on revendra et ça fera de l'argent pour restaurer les plus belles voitures ! On fait moitié-moitié Julien ! Fais un inventaire et dis-moi ce qu'on peut avoir. Vois aussi combien il en veut et je ferai un saut dès que je peux !

Ça n'avait pas trop bien démarré en fait. J'avais lancé une proposition pour quelques voitures intéressantes de la casse au bus.

-Les frères Bitel m'ont fait une proposition pour l'ensemble. Ils ont un musée en Bretagne. Ils débarrassent tout et remettent le terrain en état.

-Même la Talbot seule ? Je vous l'achète.

-Je ne vois pas de quelle voiture vous parlez mais ils ont bien insisté : c'est tout ou rien !

On s'était retrouvés devant le garage.

Là par contre les fameux frères n'étaient pas encore venus. Ils n'avaient jamais pu, pas plus que dans la partie de l'autre côté de la route.

On avait commencé par là.

- Je ne sais pas encore s'ils seront intéressés. Mais si vous voulez me faire une proposition.

Je lui demandais de faire le tour car je n'avais jamais vu ce terrain. Ce qui avait paru l'étonner.

Il y avait vraiment beaucoup de voitures, mais elles étaient toutes rangées les unes sur les autres. Les plus anciennes dessous étaient

irrécupérables. Elles étaient incomplètes car elles devaient avoir servi à constituer les réserves de pièces du garage et la rouille les avait terminées. Au dessus c'était parfois des voitures des années 50-60 comme des Arondes ou des 403 qui ne m'intéressaient pas. Leur position un peu plus favorable cachaient des dessous qui devaient bien souffrir. Juste châtiment d'oser écraser la génération de leurs ancêtres. Il y avait bien tout au fond du terrain quelques caisses carrées seules mais les herbes folles n'y connaissaient pas trop la menace des moutons et avaient participé à retenir depuis longtemps une dose matinale d'humidité fatale. Irrécupérables. Derrière en bordure des limites du terrain on ne voyait que des tonnes de métaux entassés dans tous les sens.

-Et dans le petit bâtiment tout au fond caché là-bas derrière ?

-Il est vide.

Je n'avais pas trouvé l'intonation très juste. Mais il avait déjà tourné les talons et il ne pouvait pas y avoir beaucoup plus de deux voitures. Et dans quel état ?

-Alors ? me dit-il en refermant la grande grille.

-Je laisse à vos acheteurs.

Il avait un peu piqué du nez puis on avait traversé. Je n'étais pas d'humeur !

Après avoir fait le tour de la partie atelier, et alors qu'on entrait dans les hangars de droite, j'avais dit à ce cher avocat que je trouvais un peu trop content de lui, que je connaissais cette partie et qu'on était prêts à lui faire une proposition pour les pièces et les voitures de l'ensemble.

-Ça je sais bien que vous connaissez. Mais je suis sûr que je peux encore vous étonner.

J'aurais eu envie de lui coller un bourre pif, mais je n'étais décidément pas en bonne position.

Il me conduisit vers la porte au fond de la pièce à la mezzanine. Il se débattit un peu avec le trousseau de clefs puis ouvrit :

Il y avait une petite voiture toute frêle sur ses roues de mobylette. Deux phares ridicules sur des ailes plates et deux sièges décalés. Peugeot... une Quadrilette.

Une Salmson 2300 aussi. Un peu récente mais tentante. Je me souvenais avoir lu que l'excroissance de son pavillon permettait de monter dedans avec un chapeau...

Derrière, mon avocat avait déjà fait tomber la bâche d'une énorme voiture noire.

-Elle vous plaît celle-là ? Elle sera bien entendu en plus.

Elle était comme neuve. Une énorme Renault. Elle ressemblait en 4 glaces à celle de Moisville dont m'avait parlé le garagiste. Oui c'était bien la même que celle que j'avais trouvée en photo dans mes documents où elle était en 6 glaces et beaucoup plus longue. J'ouvris le capot par le côté conducteur : 8 cylindres. Je me voyais bien au volant de cette voiture de maître. De belles roues métalliques noires avec le centre peint en rouge comme une étoile. D'énormes phares chromés.

J'en fis le tour. Quelle classe ! Une Nervastella ?

Quelle coïncidence quand même !

J'ouvris la porte pour me mettre au volant. L'intérieur était très cosu. Une invitation au voyage. Le capot interminable devant l'énorme volant ne devait pas simplifier les manœuvres ! Mon vendeur venait d'ouvrir la porte passager. Il repoussait de la main de grandes feuilles posées sur le siège. J'eus le temps d'apercevoir le dessin d'un moteur.

-Mes feuilles !

Je n'avais pas de nouvelles de ma voiture depuis une semaine, regrettant déjà d'avoir laissé mon bijou dans ce garage plus très moderne. Mais pour l'emmener chez Renault, il aurait fallu la faire remorquer. Pas simple pour une masse pareille ; et puis je n'étais pas certain que l'Agent voudrait bien chercher les pièces adéquates. Pour me rassurer je me disais que ce mécano semblait s'y connaître vu son âge et le stock de pièces qu'il possédait. Le peu qu'il avait fait devant moi était cohérent. Je lui téléphonai. Il me répondit aimablement qu'il avait nettoyé le carburateur de fond en comble, qu'il avait vérifié et réglé l'allumage, idem pour les soupapes. Votre moteur est en bon état, dites !

-Ne manquerait plus qu'il ne le soit pas avec l'entretien que je lui faisais.

Il n'avait pas relevé.

-J'ai détecté qu'avance se décalait tout'seule. J'ai démonté l'avant pour regarder la distribution. Votre pignon céloron a lâché. Il glisse sur son axe. Le problème c'est d'en trouver un. J'vous rappelle.

J'étais plutôt rassuré, car son diagnostic me paraissait plausible.

Il m'avait téléphoné quelques jours plus tard. Ma femme m'y avait emmené. Le trajet du coup avait été un peu plus long que prévu. Ma voiture était garée dans sa cour, lavée et brillante.

Il m'observait : j'ai pas résisté, j'ai lustrée. Je n'vous compterai rien pour ça. C'est parce que j'ai un peu roulé avec ! Pour l'essayer mais aussi pour l'plaisir. J'ai conduit pas mal de bagnoles mais jamais de Renault de c'tte taille. Ça pousse pas mal, hein ? J'vous ai aussi réglé les freins, et c'est cadeau !

Il avait le sourire d'un enfant espiègle.

-Et elle est réparée ?

Son sourire était parti :

-N'vous inquiétez pas. J'vous ai mis un pignon qu'j'ai retrouvé neuf dans sa boîte et vous f'rez bien 50 000km avec.

Comme je ne souriais pas, il ajouta un peu vexé :

...Allez essayez-là, j'monte avec vous !

Elle démarra facilement.

Ma femme en profita pour me dire qu'elle rentrait à la maison.

Nous sortîmes la Nerva sur la nationale. Il avait retrouvé son sourire.

Ma bonne humeur me revînt lorsque je la sentis monter à 80, puis 100 puis 110. Elle était plus souple, moins bruyante aussi.

Il dut remarquer que je semblais satisfait :

-C'était quand même d'sacrées bagnoles ! Bon c'est pas une Bugatti ou une Delahaye, mais ça d'vait poser son homme tout d'même.

J'étais redescendu prudemment à 90Km/h et je mis un coup de freins pas trop brutal. La voiture assistée de son servo ralentit fortement et je ne sentis pas de tirage dans le volant.

-Ça n'a pas été facile, mais vous savez j'en ai tel'ment réglé d'freins mécaniques...

Je rentrai dans la cour très satisfait. Il descendit après un dernier regard circulaire sur l'intérieur.

-Je vous dois combien ?

-Vous êtes pressé ? J'ai quelque chose à vous faire voir.

Arrivé dans le bureau il me fallut boire le verre. Puis il commença à me raconter quelles voitures il avait vu au cours de sa vie de récupérateur de métaux.

-J'ai commencé à la sortie d'la guerre. Mon père n'en est pas rev'nu vivant lui ! J'ai récupéré toutes ses terres plus ce p'tit garage, qu'il avait établi aux bords de la nationale. Avant guerre il dépannait, réparait les crevaisons, faisait un peu d'mécanique. L'endroit était stratégique avec le dév'loppement des déplacements des Parisiens qui

allaient à Deauville ou Trouville. Même j'en ai vu passer des sacrées bagnoles : des Hispanos, des Rolls, des Delage... avec d'belles femmes, d'beaux chapeaux aussi. Il eut un air songeur.

Mais mon père était un drôle de bonhomme, il n' voulait pas être que mécano. Il avait continué à vivre d'ses terres avec quelques vaches, une basse-cour, quelques champs à cultiver, un tracteur... et ma mère ; car c'est elle qui f'sait le plus gros du boulot : linge, animaux, beurre, crème, potager, légumes à vendre au marché... Avant guerre on vivait facilement sur quelques hectares.

Moi j'm'étais juré de n'm'occuper que d'voitures. Mais mon père n'a jamais voulu qu'je fasse des études de mécanique. Il m'a enlevé d'école au certif. Après il m'a pris au garage et l'reste du temps à conduire le tracteur pour aider ma mère. J'ai appris la mécanique sur l'tas. Pas comme vous qui avez fait des études et travaillé pour Renault !

Il y avait une lumière d'admiration dans son regard. Un vrai gamin regrettant une autre vie depuis si longtemps.

Bref ! Mon père n'est pas revenu de sa mobilisation et il a bien fallu que j'me débrouille.

J'avais envie qu'il en vienne au fait.

J'ai commencé à récupérer les métaux et là j'ai eu d'la chance j'ai profité de la Crise des années 50 : je me suis fait assez d'argent pour investir dans le dépannage : deux GMC réformés qu'j'ai transformés un en dépanneuse et l'autre en benne pour la récupération. C'était puissant ces machins-là. J'ai acquis une réputation car j'faisais les accidents sur la nationale. J'étais l'plus près et l'plus rapide. Ensuite vous savez, grâce à ça on est vite connu des gendarmes et d'la police. Ça permettait d'être sur les bons coups et d'avoir des entrées à la Préf, et aussi quelques arrangements pour les épaves et les cartes grises. Ça a attiré des envieux mais à l'époque j'avais les poings solides et j'ai t'nu bon !

Il me regarda avec un sourire complice. Ça m'a permis de r'vendre des voitures d'occasion, et ça c'est un marché qui rapportait à une époque où y'avait pas d'voitures. J'ai abandonné la ferme et ses travaux. J'ai bien vécu et bien gagné. Mais pour répondre à votr'question : oui j'en ai vu passer d'sacrées bagnoles ! J'en ai cassé pas mal. Mais qu'est-ce qu'vous vouliez en faire à l'époque ? Si la voiture était pleine d'alu elle valait bien plus démontée. Mais je vais vous faire voir quelque chose. Il s'était levé et on était sortis.

On avait traversé la route. Il avait ouvert la grille de son dépôt de voitures. J'avais tout de suite été attiré par le museau d'une Facel.

-Voilà ce qu'on aurait pu sortir chez Renault au lieu de fabriquer des 4cv toutes petites. Fichue guerre. Le moteur je l'avais ! Pas besoin d'aller chercher un V8 chez les Ricains. Le plus ironique de l'histoire c'est que Serre après avoir quitté Renault en mars 1949, a travaillé avec Jean Daninos et lui a conseillé l'étude d'une voiture de grand luxe et de prestige, comme il les aimait tant. La Facel-Vega est sortie de cette collaboration et ce fut vraiment une des plus belles voitures d'après-guerre. S'il avait eu le courage de s'opposer à Louis Renault pour nous suivre...

Les petits verres faisaient leur effet.

-Vous aviez développé quoi ?

J'avais détourné la conversation.

Il m'avait entraîné vers le fond et s'était arrêté devant des épaves qui devaient être là depuis bien longtemps. Je remarquai ce qui ressemblait à une ACX2 sans capot et sans moteur.

-C'sont des voitures qui sont rentrées jusqu'à la fin des années 50. J'avais démonté tout c'qui pouvait servir comme pièces détachées. J'essayais aussi d'classer par marque.

Une grosse ADL2 des Pompes funèbres ; une ABM5...

-Celle-là appartenait à un M. Robinet. J'm'en souviens encore parc'que j'étais allé la chercher à Gisors. Figurez-vous qu'il avait perdu sa roue

de secours et n'osait plus rouler d'puis plus d'un an. Et si je m'appelle bien il en trouvait pas. Alors il l'a mise en vente. Personne n'voulait lui acheter. J'ai posée là et j'n'ai même pas démonté le moteur. L'plus marrant c'est qu'ce Robinet possédait une entreprise de plomberie... A coté une Panhard X66, transformée en plateau. Elle avait de magnifiques jantes en métal imitant les roues bois à rayons. Le coté droit du capot avait disparu. On voyait l'énorme 6 cylindres, un sans soupapes très certainement. Collé à la pipe d'échappement une sorte de bidon surmontant une pipe alu sous laquelle se cachait un carburateur. Montage que je ne connaissais pas...

-R'gardez celle-là...

Je reconnaissais une ZA2 de 34, bien rouillée et sans sa mécanique.

-Sacree histoire. Elle appart'nait à Jacques Bouchon...

Je commençais à me demander si cette apparente mémoire n'était pas que du bluff. Après les histoires de robinet, celles de bouchons. Vieilles réminiscences de l'école primaire ?

...C'était l'maire de Nassandres en 44. Vous n'étiez pas du coin à l'époque. Le 7 juillet, j'me souviens, vers 20 h 30, une vague d'bombardiers avait survolé la Rivière Thibouville. Une heure après, une seconde vague était rev'nue et avait cassé des immeubles: l'garage Andrieux, les maisons, l'bureau d'poste. Y'avait plus rien d'habitable, les gens s'étaient réfugiés sur le plateau.

Le samedi 8, vers 10 heures du matin, deux vagues de bombardiers ont attaqué la Sucrierie. On a même trouvé une bombe de mille Kg ; non éclatée heureusement ! Sucrierie ca n'vous dit rien ? Bouchon, sucrierie ?

-Effectivement les sucreries de Nassandres !

...Et la sucrierie elle avait été dirigée par Marcel Bouchon, son frère, avant guerre. L'était mort en 40. En tout il avait possédé quatre Bugatti. La première une 44 qu'avait appartenu à un pilote

d'acrobatie. Deux mois plus tard il l'échangeait contre un cabriolet 49 neuf ! Il y'avait pris goût.

Puis il avait ach'té une troisième Bugatti 57 début 1934, une 19 cv, une Galibier conduite intérieure. L'avait cassé le moteur en septembre d'la même année. Un an après il avait eu un accident. Dépose d'la caisse et réfection d'la partie avant droite.

-Mais comment vous savez ça ? C'est vous qui l'avez réparée ? Ou plutôt votre père ?

-Non il n'était pas capable de ça. Mais attendez.

Il avait un sourire d'enfant malicieux.

Pensant qu'elle portait la poisse il décida d'acheter la nouvelle 57. Celle avec moteur sur silentblocs. On était en 36. Vous imaginez : quatre Bugatti... C'est peut-être d'là que vient l'expression se sucrer ?

Il riait de bon cœur.

... ou bien pousser l'bouchon ?

Il redevint sérieux. La dernière, sa veuve l'a r'vendue en juin 48, j'm'en souviens parc'que j'avais été appelé pour débarrasser des convoyeurs démontés. J'avais été les mettre en pièces pour les emporter et lorsqu'j'étais passé près du bureau la voiture était dans la cour. L'acheteur était en train d'faire les papiers. Un gars qui v'nait de l'Isère ! Quelle allure cette berline ! J'm'en souviendrai toujours : elle était noire, intérieur cuir marron. Sur les portières avant entre deux traits rouges ses initiales: MPB. Le P c'était pour le nom de sa mère j'crois.

J'avais attendu la fin d'la vente. Après on avait échangé quelques remarques sur les Bugatti, avec son frère Jacques. J'avais été surpris par ses roues de secours à l'arrière et pas sur les cotés. C'était à sa d'mande qu'il m'avait dit.

D'fil en aiguille il m'avait dit qu'il en avait une autre en panne d'puis longtemps : celle de 1934. J'avais proposé d'lui débarrasser et au final quelques jours après j'l'ai emportée avec sa Renault en plus!

Le plus marrant d'l'histoire c'est qu'la voiture vendue en 48, est rev'nue à Evreux... et pas d'Isère. Je connais bien l'propriétaire du garage Peugeot d'Evreux, M. Aubriet. Et bien figurez-vous qu'il l'a rach'tée y'a une dizaine d'années pour la mettre dans sa collection du château du Boulay Morin. Mais entre temps il m'avait dit qu'elle avait été au Maroc, dans la Creuse, à Limoges, puis chez un certain Cérède connu dans les assurances, puis dans la Moselle, 57 c'est drôle, non ? Et c'est pas fini : elle est encore passée par trois propriétaires dont un ambassadeur à Paris.

Et Aubriet cherche à la vendre. Elle r'partira donc d'l'Eure, certainement...

Par contre l'autre y'est restée. V'nez voir...

Robert Ornage m'avait entendu et me regardait intensément.

-C'est à vous ?

J'avais hésité longuement, essayant de remettre de l'ordre dans mes idées.

... Vous étiez déjà venu là ?

Il me regardait d'un air suspicieux, réfléchissant lui aussi activement.

-Non.

-Elles n'y étaient pas au début de l'été, j'en suis certain. Je les ai découvertes la semaine dernière en revenant pour l'inventaire. Pourquoi dites-vous qu'elles sont à vous ? Qu'est-ce que c'est ?

Je suis resté muet quelques longues secondes.

-Ce sont des documents que j'ai trouvés au début de l'année dernière...

Si je voulais faire affaire avec lui il me fallait jouer franc jeu, non ? D'autant plus je ne savais pas du tout ce qu'il connaissait de mes relations avec son beau-père...

... Je les lui avais apportés pour lui demander s'il avait une idée.

L'avocat déplaça une des feuilles qu'il avait posées sur la partie de capot fermée :

-Et c'est quoi ?

-Je ne sais pas bien.

-Et il n'a pas trouvé ? Il semblait sincèrement étonné.

- Il ne... Il m'avait dit qu'il ne savait pas...

-S'il les a mises là c'est qu'il avait une idée derrière la tête. On ne dirait peut-être pas comme cela - l'avocat eut un sourire- mais question papier il savait gérer ! Je m'en suis aperçu depuis qu'on range avec ma femme. Ses documents sont en ordre que ce soit dans son bureau ici, ou à la maison.

-Vous pourriez me les rendre ?

J'avais fait le tour de la voiture. Cette voiture, ces plans... Mon petit garagiste de Moisville, c'était incroyable !

-Je ne vois pas ce que je pourrais en faire.

Il repliait la feuille en hésitant:

...Mais pourquoi les avait-il gardés ?

-Je ne... Il me disait vouloir vérifier encore quelque chose...

Je bafouillais lamentablement, réfléchissant tous azimuts. Il y avait quelque chose qui m'échappait.

-Ce n'était pas le genre à perdre du temps. Vos papiers doivent avoir une valeur ! ...Non ?

Il avait laissé un silence de nouveau, me regardant dans les yeux :

...Et vous n'avez jamais eu la réponse ?

-Ben non... la dernière fois que je suis venu... c'est le jour où il était mort...

Il m'avait regardé bizarrement. Il semblait chercher lui aussi une connexion entre tous ces événements enchevêtrés.

-Si on revenait à nos affaires ? dit-il en me tendant finalement les plans.

-Vous savez d'où vient la grosse Renault ?

- Non mais ça ne faisait pas très longtemps que mon beau-père l'avait rentrée.

Je m'étais dirigé vers la Quadrilette tout en lui demandant combien il la vendrait ainsi que la grosse Renault et la Salmson ?

-Je ne sais pas encore. J'attends les propositions. Il y a les frères, vous et j'ai contacté un collectionneur de Rouen dont on m'a parlé. Il y a aussi un certain Claude Snoftes. Vous le connaissez peut-être ? Il a un garage vers Louviers.

Mes rêves s'envolaient un peu. Ça n'allait pas être simple ! Je le connaissais bien sûr ! Il ratissait les campagnes et engrangeait avec un certain succès tout ce qu'il trouvait. Je ne répondis rien. Pas la peine d'être mauvais joueur...

Devant ma tête certainement déconfite :

-Je ne vais pas non plus passer mon temps à chercher, et il faut que tout soit réglé relativement rapidement. Je verrai avec ma femme et ma belle-mère mais si vous êtes intéressés par les pièces détachées je vous laisse la priorité. Vous me faites une liste et je pense que le reste intéressera les Bitel ou Snoftes.

-Ok. Je reviendrai avec mon ami Jacques et on vous dira ce qu'on emporte. En gros je pense qu'on va prendre tout dans ce bâtiment

plus les phares dans l'autre. Les voitures anciennes qui y sont stockées aussi.

Il s'était dirigé vers la porte.

-Et là sous la bâche du fond ?

-C'est vrai.

Il avait fait demi-tour pour s'en approcher et me demanda de l'aider à l'enlever.

11

Don't let me down
The Beatles 28 janvier 1969

Il m'entraîna vers un petit bâtiment tout au fond caché derrière des tonnes de métaux entassés dans tous les sens.

*-Ca fait un peu bombard'ment ma ferraille hein ? C'était une fichue époque c'tte guerre quand même ! Quand j'pense que les Amerloques sont encore rev'nus sur Nassandres dans la nuit du 23 au 24 juillet, la commune a encore été détruite par un nouveau pilonnage. Puis les premières troupes étaient arrivées l'endemain en fin d'après-midi, d'la route de Lisieux. Et on les a accueillis à bras ouverts... J'étais pas le dernier, mais quand on y pense on n'était pas rancuniers !
...Voilà !*

Il ouvrit la petite porte et dans l'obscurité je distinguais une forme sombre. Une berline 4 portes sans montant central et avec des roues Rudge. Le long capot et la calandre typique.

-L'autre 57 ?

-Oui. L'plus marrant c'est qu'pour acheter sa dernière 57, Marcel avait été obligé de déclarer officiellement qu'on lui reprenait celle-là, pour en diminuer le prix. Il était malin. En 36, valait mieux montrer qu'on faisait attention à l'argent d'l'Usine. Mais en fait il l'avait gardée. Aubriet pense aussi, comme tous les autres qu'la voiture a été r'prise. Mais personne ne s'demande pourquoi on l'a perdue. Molsheim n'l'aurait pas détruite...

On pouvait imaginer quelle superbe allure elle devait avoir, mais réellement là, prisonnière, elle faisait pitié. Si elle était depuis presque 40 ans ici...

Une poussière épaisse s'était déposée mais la rouille ne l'avait pas touchée. La peinture semblait comme neuve.

-Elle est belle, non ? C'est la 57 185 !

Je voyais ses yeux pétiller.

.... C'est tout d'même autre chose un 8 avec double arbre... et quelle gueule !

On était restés longtemps, Je l'avais examinée sous toutes les coutures ; il rêvait à voix haute, content d'avoir un public, car il ne la montrait jamais. Il ne voulait pas s'en séparer. Elle commençait à prendre de la valeur malgré le travail prévisible de remise en route.

-Y'a personne qui sait qu'elle est là. Pas question d'la vendre. On m'critiquerait encore d'l'avoir laissée pourrir. Et alors ? Si je l'avais découpée comme les autres on m'emm... pas avec ça ! J'vous fais confiance... Même Aubriet n'a jamais su qu'elle est ici.

-Ne vous inquiétez pas, ça a toujours été hors de mes moyens. Ma Renault me suffit. Je n'aurais plus l'énergie de refaire ça ! Déjà que je fais appel à vous pour ma panne... Mais c'est vrai que j'aurais aimé

travailler chez Bugatti. Comme je vous le disais tout à l'heure j'avais espéré arriver un jour à faire de si jolies mécaniques chez Renault. Mais tout ça c'est fini pour moi maintenant. Vous ne la démarrez jamais ?

Son visage avait changé d'expression immédiatement.

-N'allez pas vous y mettre aussi ? J'n'ai jamais laissé l'moteur s'bloquer.

Il m'avait gentiment poussé vers la sortie. J'avais senti qu'il était un peu déçu de ma remarque mais les vertus de l'alcool continuaient leur effet et par chance il devait avoir le vin gai !

J'avais envie de reprendre ma voiture et de rentrer. Mais avant il m'avait fait faire le tour du propriétaire. Deux bâtiments avec des monceaux de pièces détachées comme je n'aurais jamais imaginé !

Il avait tout de même quelques voitures à l'abri. De vieux tacots bien murs malgré leur stockage, mais qui feraient le bonheur des lecteurs de LVA toujours en quête d'épaves à refaire.

Il m'avait aussi, pour mon malheur, fait voir la partie où il entreposait les véhicules auxquels il disait tenir. Je n'y avais vu qu'une Peugeot et un beau coupé Salmson 2,3l, une belle machine ! Je n'avais pas osé lui suggérer d'y mettre d'urgence la Bugatti...

On avait finalement fini par revenir au bureau et je proposais de régler.

-Vous m'avez un peu vexé, alors on en reprend un dernier, et j'vous donne la facture.

On s'était rassis et il m'avait posé des questions sur ma carrière. Vous avez été à Billancourt ? Et aux Essais ?

Je lui avais raconté les moteurs et les boîtes que nous essayions, torturions... les solutions expérimentées, les heures de recherche, les idées loufoques ou géniales... J'étais lancé et lui semblait très intéressé.

Je lui avais parlé de M. Serre le directeur du Bureau d'étude, qu'on voyait souvent au 153. Les solutions qui semblaient l'impressionner et qu'il aurait dû défendre auprès du Patron. Solutions qui auraient modernisé nos gammes. Solutions auxquelles je croyais pour que Renault soit le premier. Qu'il batte Citroën, toujours en avance technologique. Il m'avait répondu une fois que Citroën était bien gentil mais qu'en attendant ses voitures appartenaient à Michelin.

On le savait aux Essais, mais on pensait à des voitures à la pointe de la technique et produites par la puissance d'un homme prudent comme Louis Renault ! On aurait tout écrasé ! Ce qui nous énervait c'est que nous sentions que M. Serre qui avait été le premier employé de Louis, n'était pas capable de s'opposer à lui. N'avait-il pas laissé Lefebvre partir chez Citroën ? Là-bas ce dernier avait quand même développé la Traction puis la 2CV ! J'avais la fougue de ma jeunesse et je ne comprenais pas. Il était pourtant un proche parmi les proches ! Il était entré à son service en 1898 alors que Renault fabriquait sa 1^{ère} automobile et qu'il l'avait débauché, jeune dessinateur de 16 ans. Serre sortait de l'école Colbert et avait une formation technique rudimentaire. Mais il possédait une ferveur pour l'auto qui le dévorait, et il s'accrochait moins que Louis Renault aux solutions éprouvées.

Emporté par mes souvenirs qui remontaient et cette passion qui avait occupé la première partie de ma vie, le temps était passé, quelques verres avaient encore suivi sans que je m'en aperçoive vraiment. Et dans ces cas-là on en dit toujours trop. Pour une fois que j'avais un interlocuteur capable de comprendre... Je lui avais révélé le travail qui nous avait occupés avant guerre et que j'avais naïvement espéré ressortir un jour dans les années 50.

La Versa !

Je lui avais même proposé de venir chez moi, où il pourrait constater que je disais vrai !

Le sommeil venait plus facilement. Il pouvait attribuer ça au froid de l'hiver. Michèle dormait maintenant et il passa ses doigts dans sa si belle chevelure qu'elle avait étalée sur son ventre tout à l'heure, pour une caresse qu'elle avait remis au goût du jour depuis peu. Elle avait besoin de son épaule, le jour, pour lui parler, pour pleurer. Le soir aussi et pas uniquement de son épaule. Ils discutaient de ventes bien sûr, de projets...

Et d'un enfant !

Elle le lui avait demandé comme un service, une faveur. Robert s'était aperçu que l'idée ne le gênait plus. Ses fantômes semblaient pour le moment être restés là-bas dans l'église avec la petite Vierge à l'enfant.

Encore un nouveau soir d'apaisement et de bonheur. Ses pensées s'enchaînaient sans hâte, calmement, dans le pré-sommeil.

La visite du garage avec le prof. Finalement il la ramenait moins le brun frisé. Julien Lapolitès...

Une impression curieuse, lorsque Robert avait soulevé la bâche du châssis à sa demande. Il avait remarqué qu'il était resté interloqué et qu'il avait tout de suite déplié un des plans qu'il venait de lui rendre. Michèle bougea un peu emmêlant ses doigts. Sa femme, les femmes... Ces êtres soit disant faibles et capables de défier Dieu pour recréer la vie perdue. Et lui Robert, le mâle il était capable de quoi ? Et Patrick et son clin d'œil complice au bord du trou, au moment des condoléances. Quel con, quel manque de classe ! Lui conseiller en plus

lorsqu'il l'avait revu, de vendre en profitant que les vieux n'avait pas fait d'acte donnant les biens au dernier vivant. La vieille aura bien assez de son petit troquet ! Et un nouveau clin d'œil ! La Bugatti il pouvait toujours courir. Celle-là était déjà pratiquement vendue au collectionneur rouennais. Et un bon prix !

Le fameux Julien avait fait le tour du moteur, examinant attentivement les correspondances avec les dessins qu'il tenait à la main. Il oubliait complètement la présence de Robert Ornage qui avait eu tout le temps de l'observer. Il semblait sortir d'un rêve éveillé, et avoir subi une illumination !

Un enfant... le jeune prof en avait et il semblait épanoui ! Il semblait être bien dans son couple, lorsqu'il parlait de l'intérêt de sa femme pour les voitures anciennes. Patrick n'en parlait pas souvent, lui de ses enfants. Juste parfois pour lui dire ce qu'il leur avait offert. L'année dernière une Nintendo NES, un nom comme cela avec des jeux ; il y en avait un qui s'appelait... Super Mario. Oui c'était ça, difficile de se tromper ! Il y jouait parfois avec eux. Et avec sa femme il faisait quoi ?

Et lui avec Michèle il ferait quoi maintenant ? Pousser le landau ? Il sourit à cette image. Faire du golf ou donner le biberon ?

Robert n'y connaissait toujours pas grand-chose en mécanique mais il avait bien compris que les plans correspondait à la voiture incomplète que le beau-père avait rapporté il y avait moins d'un an. Julien Lapolités avait proposé de l'en débarrasser en la mettant dans le lot des pièces. Robert se demandait parfois s'il avait l'air aussi stupide que ça.

Il ne savait pas trop ce que pouvait être ce châssis inachevé mais si son beau-père l'avait mis là, c'est qu'il devait avoir une certaine valeur.

-Je vais la vendre avec la berline noire. Je pense que les Frères Bitel seront intéressés. A moins que vous m'en fassiez une meilleure proposition ?

-Je vais voir avec Jacques et on vous dira combien on peut mettre. Evidemment lui et son copain, on voyait qu'ils avaient une limite à ce qu'ils pouvaient, les Bretons eux ils ne devaient être limités que par ce qu'ils voulaient.

Ils avaient pris rendez-vous pour dans quinze jours le samedi matin au garage.

-Les Bitel seront là aussi.

Julien Lapolitès avait piqué du nez, mais Robert lui avait expliqué que comme cela en une matinée tout serait réparti. Sans équivoque, ni contestation ! Il n'avait pu s'empêcher d'ajouter devant sa mine déconfite :

-Ne vous inquiétez pas, vous aurez votre part.

C'est Patrick qui le regarderait avec pitié. Mais il n'arrivait pas à se défaire maintenant d'une certaine bienveillance pour ce garçon qu'il avait peut-être mal jugé juste parce qu'il était bien vu du beau-père.

Il mérite bien une compensation même s'il ne saura jamais pourquoi !

Et puis Robert n'avait plus envie de se compliquer la vie. Fini les idées de vente à l'unité. Ça risquait de durer une éternité et un enfant ça vient en neuf mois. Et il ne se voyait pas lui offrir une casse... Il sourît à cette image.

Il était sûr que le « Vieux » lui pardonnerait ça !

Mais qu'est-ce qu'il avait pu encore combiner avec le jeune Prof pour que celui-ci soit si heureux et surpris de retrouver ses plans ? Comme s'il était certain de ne jamais les revoir. C'était bien le genre à les lui garder.

Il y a peut-être eu une chaude explication de jour-là !

Michèle bougea se serrant tout contre lui. Ses pensées prirent un tout autre chemin et il s'endormit.

Il était donc venu à la maison, un jour à l'improviste. Je ne pensais plus à lui. La Nerva marchait incontestablement bien et je sortais un peu avec. Je ne l'avais pas reconnu tout de suite. Sa voiture était garée sur le côté de l'allée devant l'entrée de la propriété. Il était endimanché de façon un peu ridicule ; je m'étais fait la remarque qu'il en imposait plus avec sa tenue de mécano ! J'étais demeuré un peu bête à la grille. Mon chien était méfiant, restant un peu en arrière.

-Vous ne me faites pas rentrer ? Je venais prendre des nouvelles de votre voiture.

Je m'étais écarté et on s'était dirigés à pied vers la maison. Je bifurquai vers la dépendance.

-Vous allez pouvoir constater qu'elle va bien.

Il me suivit docilement. J'étais étonné qu'il trouve un intérêt à voir de nouveau ma berline ?!

Alors que j'ouvrais les grandes portes en bois du garage, il me dit :

-C'est là que vous avez aussi le fameux prototype ?

Donc mes souvenirs que j'essayais de réunir depuis quelques semaines étaient justes. Je lui avais bien parlé de tout.

Une sorte de lassitude me prit d'un seul coup. A quoi bon continuer à penser que tout ceci avait encore un intérêt? Tout le monde s'en moque maintenant. Mes enfants doivent avoir raison je devrais tout benner ! Et puis le bonhomme était sympa. Il avait fait le trajet pour cela. Je ne pouvais pas le décevoir : quelqu'un qui apprécierait ! Et

puis, et puis... je l'avais emmené dans la grande pièce tout au fond, fermée à cadenas où mon prototype était entreposé sur cales. Il eut un sifflement d'admiration.

-C'est une Renault ? ...Une vraie ?

Un peu vexé je le fis se pencher pour regarder les sigles LR inscrits sur une plaque sur le coté du moteur.

-Superbe mécanique, dites ! Il resiffla en en faisant le tour en connaisseur. Douze cylindres !! A soupapes en tête ?

-Et compresseur sur celui-ci.

-Il développe combien ?

-Près de 280Cv ! A 5000t/mn.

-Ah oui ! Chapeau !

-C'est un 75x68.

-Un super carré à l'époque ?

-On l'avait dérivé des moteurs d'avion développés par mon collègue Chaumont en 1937: un 12 cylindres en V inversé, le 4.46 super carré qui faisait 500ch pour une cylindrée beaucoup plus importante. L'avantage c'est de pouvoir monter dans les tours.

-L'vôtre fait combien ?

- 3,6 litres... pas plus ;

-C'était super ! Mais ils n'sont jamais sortis ?

- Non.

Je lui exposai ce que j'avais argumenté à l'époque : le silence, la souplesse, la puissance et un moteur digne des belles voitures haut de gamme que nous savions faire.

Il reprit son tour d'inspection avec un air passionné qui me faisait chaud au cœur.

-J'comprends votre déception. Il est magnifique. Quelle chance ça d'avait être de travailler là-dessus.

Il examinait la génératrice, le démarreur-compresseur que nous avions gardé de la version aviation, le système d'allumage : nous avions abandonné la magnéto pour un distributeur classique.

-Chez nous contrairement aux voitures, la mécanique des avions était en avance technologiquement.

Il touchait, palpait, contemplait et moi j'étais aux anges.

-Mais l'châssis c'est quoi ?

-On n'avait pas trop le choix : comme le Patron n'approuvait pas le projet, ou en tous les cas ne voyait pas la nécessité de moderniser autant, on avait utilisé une base de Nervastella ABM4 en attendant mieux. Les dimensions du moteur passent juste en longueur. Il y a un peu plus d'un mètre disponible sous le capot. Par contre en largeur ça ne passait pas avec les joues d'ailes d'origine. Mais nous on espérait le monter dans des carrosseries plus modernes. On avait travaillé sur un style plus « ponton » comme on l'a appelé plus tard. On a gardé la jolie calandre de l'ACX2 en l'élargissant ; les ailes ont été redessinées pour être en plus continuité du capot. Vous voyez ça donne un peu ce que Jaguar a fait sur ses XK120.

-Il aurait cartonné c'moteur ! Effectivement une Facel avec ça... et il fonctionne ?

-Bien sûr ! Mais ça fait un moment que je n'y ai pas touché.

-Vous avez un peu d'temps ? J'aimerais bien l'entendre tourner... si ça n'vous dérange pas.

Il avait pris un ton de petit garçon qui aurait envie de voir son cadeau de Noël avant l'heure.

-Bien... ça ne va pas être simple, je n'ai pas prévu...

Je montai m'asseoir à la place conducteur, et il fit de même à coté de moi:

-Pas très confortables vos sièges baquets. Il souriait comme un gamin.

Mettant le contact je vis que les batteries étaient encore assez pleines. Le démarreur tourna péniblement.

... Pas facile avec 6V.

Ah cette réputation ! Je lui précisais que le circuit était en 12.

-J'croisais qu'Renault avait conservé le 6 V jusqu'au bout ?

-J'avais préféré équiper en 12V. Quitte à faire quelque chose de novateur... C'est presque du 24V qu'il faudrait pour être vraiment bien. A propos du 6v chez Renault, personne ne semble savoir que par exemple, les Monasix de 1930 étaient en 12V !

-Ah ? Ca m'dit quelque'chose, effectivement ! Quel type bizarre c'Renault !

Je relançai, le démarreur remit le moteur en rotation lente. Trop lente.

-Les batteries sont un peu faibles... je ne sais pas si on va y arriver ?

J'étais un peu désappointé. Mais c'est toujours comme ça.

Il était en train de me regarder ; il allait me dire quelque chose lorsqu' un grondement sourd éclata dans la pièce.

J'avais téléphoné à Jacques, dès que j'étais rentré à la maison, pour lui faire part de ma découverte. Il n'en revenait pas et me demandait si j'étais sûr que les plans correspondaient bien au moteur du prototype. Il n'y avait aucun doute lui répétais-je. En plus à coté d'une Nervastella ! Tu te rends compte on est peut-être tombé sur un modèle Renault rare et je pense savoir qui en était le précédent propriétaire ! Qu'il se soit débarrassé de ses deux Renault, OK, mais

ce que je ne saisis toujours pas c'est pourquoi il aurait jeté ses plans ? Pourquoi ne pas les avoir vendus avec ?

Jacques m'écoutait avec attention.

...Par contre je comprends maintenant pourquoi le garagiste aux épaves m'a dit qu'il ne voyait pas ce que c'était lorsque je les lui ai montrés ! Et pourquoi il m'a proposé de les garder pour chercher et ensuite me dire les avoir égarés lorsque je les lui ai réclamés.

J'étais parti dès le lendemain en milieu d'après-midi, direction le Merbouton remonté à bloc. Je n'avais pas cours. La vieille n'avait qu'à bien se tenir ! J'avais mis la K7 à fond et me repassais en boucle Brothers in arms de Dire Straits. Sublime !

Pendant la route je goûtais le sentiment de plénitude qui m'avait envahi. Après déjeuner j'avais rejoint Christine chez elle. J'avais pleinement succombé à son abandon total, à son côté fragile et à ses caresses.

Là maintenant, et ça n'avait pas changé encore cette fois, je pensais à ce soir, à retrouver Marianne. C'est d'elle dont j'avais envie et d'elle seule.

Le chien était venu le premier et un homme le suivit depuis la maison mais plus lentement. Il approchait, méfiant. L'animal s'était placé à ses côtés. Ses oreilles en alerte, il n'arrêtait pas de tourner autour de son maître.

Je le saluais et je vis son regard se porter sur les feuilles enroulées dans ma main, et son visage perdit ses rides dans un sourire.

Il me parla mais je n'entendis rien. Il ouvrit le grand portail, me fit un signe d'approcher.

C'était vraiment une super journée !

Il se plaça face à moi très très près. Je ne comprenais pas pourquoi mais son visage doux et un peu perdu, ne m'inspirait aucune inquiétude. Le chien reniflait mes chaussures.

-Ne vous effrayez pas.

Il avait une voix rocailleuse faible qui ne sortait pas de sa bouche. Il me montra une sorte de clapet sous sa pomme d'Adam. Le son en partait.

-Ce n'est pas facile de parler avec ça. Le tabac ! J'espère que vous ne fumez pas. Saloperie.

Comme je restais muet, sa voix comme synthétique reprit, vibrant à travers une membrane, de laquelle s'écoulait un liquide peu engageant :

...Faites-moi voir vos feuilles.

J'étais un peu interloqué et il me les prit des mains.

...Vous êtes mon sauveur ; mais où sont les autres ?

-C'est à vous ?

- Oui...

J'étais obligé d'être très attentif pour ne pas perdre de mots. J'avais un mal fou à suivre ce qu'il me disait. Le chien, le vent, les oiseaux, un engin agricole au loin... tout faisait du bruit. Il s'énervait, ce qui n'arrangeait rien.

Il en tremblait que je les ai retrouvées et ne parut pas étonné de l'endroit. Il avait les larmes aux yeux et j'avais de plus en plus de mal à comprendre ce qu'il me disait. Il finit par me dire que sa femme allait rentrer et qu'il fallait que je revienne vendredi en milieu d'après-midi et avec tous les documents. Je lui avais finalement laissé ceux-là.

Sur la route du retour j'avais décidé de garder pour moi mon écart avec Christine.

J'avais déjà bien entamé les quinze jours qui me restaient avant le rendez-vous et même si je ne pensais pas avoir beaucoup de chance d'acquérir ces restes de voiture bizarre, j'avais une envie folle de savoir ce que c'était.

La seule piste commençait sur une grille flanquée d'un colombier, d'un chien gris et d'une femme de la même couleur qui ne serait apparemment pas là le jour dit.

Through these fields of destruction... chantait Mark Knopfler.

Jeudi soir Marianne se débattait au téléphone : Parlez plus fort ! Elle se tourna vers moi : je n'y comprends rien...

J'avais pris le combiné. Une voix lointaine et éraillée. Une voix d'outre tombe. La première surprise passée et en tendant mieux l'oreille, j'avais entendu mon nom.

-Ne raccrochez pas, vous êtes venu chez moi... il y avait une espèce de sifflement entre les phrases. Merbouton... les plans... moteur.

-Ah, oui ! Vous êtes le monsieur qui...

Je tendais l'oreille pour essayer de comprendre, mais évidemment Arthur et Lancelot avaient fini par arriver. Marianne les emmena dans la pièce à côté, mais j'avais perdu une partie de la conversation. La respiration était difficile :

-Venez avec les documents demain hein ? Les mots hachés, sifflants. Venez, seize heures trente !

Il y avait eu un bruit de soufflet, une respiration difficile.

Une voix féminine, soudain. Des mots incompréhensibles échangés puis :

-Raccroche Pierre ! Il faut que tu arrêtes avec cette vieille histoire.

La voix se rapprochait du combiné. Tu te fatigues pour...

La tonalité était revenue d'un seul coup.

Le moteur avait démarré ! On avait eu un sursaut. Un tel engin avec son échappement simplifié sur ce châssis, faisait un sacré bruit ! On était restés sans bouger un bon moment devant la mécanique qui tournait rond. On savourait en connaisseurs le plaisir d'écouter tous les petits bruits familiers ; tous les grincements presque imperceptibles, les chuintements discrets ; les crissements minuscules ; quelques sifflements ; quelques bruissements, bourdonnements...

Toute la gamme de ce qu'une oreille avertie entend. Je voyais bien qu'il appréciait. Il redescendit et en fit le tour lentement, regardant chaque détail, chaque pièce, écoutant. Il me demanda de le monter en régime, toujours dans la même position d'examen attentif.

-Poussez une p'tite accélération brève.

J'appuyai sur l'accélérateur avant de le laisser redescendre au ralenti.

-Une horloge !

Je m'étais rapproché pour discerner ce qu'il me disait.

-Il tourne bien, non ?

-Ça j'dois dire que vous aviez réussi une sacrée mécanique. Il semble bien équilibré. Pas d'vibrations, une montée franche. Un beau bruit.

-Et pourtant on a eu le temps de le torturer celui-là. Pas trop, mais quand même !

-Vous en aviez d'autres ?

-Je ne me souviens plus combien, mais on a dû en avoir jusqu'à trois ou quatre en même temps. Avec quelques variantes de cylindrée et de montage. Celui-ci était le plus abouti... et certainement le seul qui reste.

Il sentit que j'avais une boule dans la gorge. Je coupai le contact.

Il refit un tour détaillé du moteur, posant ses mains par ci par là.

Il revint vers moi.

-J'ai jamais vu une si belle mécanique. Faut qu'vous m'racontiez tout sur c'moteur.

Alors je l'avais invité à prendre un café à la maison. J'étais seul ce jour-là. Ma femme était... je ne sais où d'ailleurs et ça n'avait pas d'importance. On avait passé l'âge de se préoccuper de ce genre de choses depuis belle lurette.

Je me souviens bien, on s'était mis sur la terrasse. Il faisait particulièrement tiède en cette fin avril 1985. Après on avait eu un coup de froid brutal comme les deux années précédentes.

-Mais quand même pourquoi vous avez développés c'moteur ? Renault n'était pas en pointe sur la technique. Il n'avait bien encore qu'des soupapes latérales sur ses moteurs 8 cylindres entre les deux guerres?

-Oui et ça nous désolait. Quand vous travailliez au Essais Spéciaux et que vous tentiez de tirer des chevaux de moteurs à la conception que vous sentiez se périmer... C'était désespérant. Et puis on y essayait aussi les moteurs d'avions. Bien sûr que les nôtres étaient fiables et solides. Ça on ne peut pas enlever ce choix au Patron d'avoir privilégié cet aspect primordial quand vous faites de la grande série ! Il faut se replacer à l'époque où de mémoire il y avait juste la moitié des voitures françaises qui avaient des soupapes en tête. Et pas des voitures de grande série.

-Mais vous aviez aussi chez Renault un haut d'gamme qui entraînait en concurrence avec des marques prestigieuses ?

- Oui mais voiture de prestige ne veut pas dire avance technologique. La Marmon américaine de 1933 avec son V16 avait aussi un arbre latéral, comme la plupart des grosses voitures de ce pays. Les Horch en Allemagne avaient des culasses plates sur leurs V8. Regardez les américains avec leur Chrysler Airflow à la forme moderne genre 202, elle avait un V8 de près de 5l à arbre à cames latéral ! Et pourtant

cette voiture avait fait l'objet d'études aérodynamiques approfondies et de techniques de production très avancées !

-OK, mais Bugatti avait des arbres à cames en tête.

-Question fiabilité et facilité de fabrication et d'entretien, on est loin de la grande série !

-C'est vrai, mais Delahaye ou Talbot ?

Il me regardait avec passion.

-Ils allaient un peu plus vite mais étaient plus chers. Ils n'avaient pas non plus la capacité de production de nos voitures. On ne visait pas exactement la même clientèle. Nous ce n'était pas des sportifs ou prétendus tels, mais le plus souvent des gens rangés avec une situation sociale stable et affirmée : des hommes politiques, quelques chefs d'état, dis-je en souriant, même étrangers ! Des familles nobles ou bourgeoises, des chefs d'entreprises ou notables locaux...

-J'avais pas vu ça comme ça... Mais alors pourquoi c'moteur ?

-On se devait d'anticiper quand même les tendances. On avait comme je vous le disais, au département d'à coté, à l'Aviation, des moteurs 12 cylindres en V montés sur les avions ; des moteurs à compresseur. On avait eu à faire quelques tests dessus. De sacrées belles mécaniques et technologiquement en avance!

Il restait muet.

...Milieu des années trente, quelle était la production de la concurrence ? Les Américains que Renault et même Citroën admiraient tant : Duesenberg SJ à compresseur : quasi 7 litres et 320cv avec compresseur. La Cadillac 16 en V : plus de 7 litres pour 165 cv...

Mais le marché de l'Europe n'était pas aussi grand que celui des USA et on n'avait aucun intérêt à rivaliser sur les cylindrées.

C'était le marché européen qui devait être étudié. En Europe il y avait les Allemands... qui avaient de superbes voitures de Prestige et qui à

l'époque bien sûr nous tapaient sur le système, et je suis poli, avec leurs victoires en Grands Prix et leur industrie triomphante...

Il m'écoutait attentivement tout en buvant son café à petites gorgées.

... donc coté allemand : Maybach, en 29 une 12 en V de 7 litres 155cv suivi à partir de 1930 d'un 8 en V de 8 litres 200cv. Et Mercedes ? Ça m'aurait plu de m'attaquer à eux... La 540K si connue : 8 cylindres à culbuteurs de 5,4 litres pour 115cv et 180 en version suralimentée !

- C'est pourtant vrai ! J'me souvenais pas d'tout ça !

-Si on regarde les véhicules de compétition, en Grand Prix en 1937 Auto Union avait gagné avec une type C à 16 cylindres en V de 6l et 520ch. Mercedes : un 8 en ligne de 5,5l pour 560ch. Avec un carburant spécial à base d'alcools d'ailleurs.

... Si on veut plus de fiabilité, au Mans 1938 c'est Delahaye qui gagne avec un 3,5l en 6 cylindres de 120ch.

-C'est vrai que Renault ne s'intéressait pas à la compétition...

-Ne s'intéressait plus ! Mais je pense qu'il restait un traumatisme bien compréhensible du début du siècle, les accidents, la mort de son frère Marcel.

Il ne touchait plus à sa tasse et buvait mes paroles.

...Nous on avait le projet d'utiliser cette mécanique en compétition. Battre les Allemands on pensait que ça chatouillerait la fibre patriotique de notre Patron ! En 38 les Mercedes W154 de course qui enchaînaient les victoires avec une obligation réglementaire de limiter la cylindrée pour moteurs suralimentés à 3l, savez-vous quel moteur elles possédaient ?

-Non...

-Des V 12 de 2,9 litres ! Etonnant non ? On était donc sur la bonne voie depuis quelques années !

Il s'accrochait à mon enthousiasme.

... Donc les Boches qui n'étaient pas plus bêtes que nous technologiquement, on n'allait pas tarder à s'en rendre compte, en tiraient 476 ch à 7800 tours ! Soit 158 ch au litre. Avec la moitié pour notre moteur on pouvait espérer une durée de vie supérieure pour une production en série bien sûr. Et donc une fiabilité optimale.

Il hocha de la tête en signe d'assentiment.

... Vous savez dès avant la première guerre Renault savait faire des moteurs d'avion à 12 cylindres. Le premier moteur sorti était un V8 dès 1908, je crois. Peu de monde s'en souvient. Le savoir-faire nous l'avions, c'est le cas de le dire... Et tous à arbres à cames en tête ! Et on continuait à sortir des voitures, toutes gammes confondues à culasse plate, freins à câble et châssis !

Le temps passait, absorbés que nous étions par ces évocations mécaniques. Je ne m'arrêtais plus. J'avais enfin, un interlocuteur passionné. Ça pour être passionné, il l'était. Mais peut-être pas uniquement pour les raisons que j'imaginai alors. Je ne serais pas sous ces décombres aujourd'hui !

-Mais c'est tout d'même curieux qu'on n'ait jamais entendu parler d'ce moteur ? Il avait une expression d'interrogation sincère.

-Vous ne me croyez pas ? Avais-je rétorqué un peu vexé. Il gardait une mine pas convaincue. J'avais tous les dossiers et les documents d'étude que j'avais conservés précieusement ! Mais j'ai été gravement malade à la fin de l'an dernier... mes enfants et ma femme ont tout jeté. Vous vous rendez compte ?

Il resta pensif.

... Heureusement que je me suis bien rétabli parce qu'ils s'apprêtaient à tout vendre !

-Vous voulez dire la voiture et l'proto ?

-Et bien oui...

Sur la terrasse, le soleil déclinait derrière les grands peupliers. Un long silence gêné que j'avais rompu :

-Vous avez aussi des enfants, vous ?

-Une fille... et un gendre du coup ! Il riait de bon cœur. Vous savez c'que c'est les gendres... L'mien est avocat. Mais franchement pour un intellectuel, j'ne l'trouve pas bien futé.

Il s'était arrêté un bref instant.

... Excusez-moi je n'veux pas critiquer les intellectuels. Les scientifiques comme vous j'suis en admiration, mais les brasseurs d'air... Il a deux mains gauches. Moi j'aurais souhaité des garçons aussi...

-Vous savez... Mes deux garçons et ma fille ne s'intéressent plus depuis bien longtemps ni à ma voiture, ni à mon moteur ! Pourtant quand ils étaient petits ils adoraient rouler dans la Nerva... Ensuite ils ont fait leur vie... et mes mécaniques...

J'avais laissé un blanc, hésitant.

... Je n'ai jamais eu de réponse, mais je pense qu'ils ont dû croire que je mourrais pour tout jeter... Qu'est-ce que ça pouvait leur faire que je conserve mes vieilleries comme ils disaient ? Ça ne les embarrassait pas !

-J'touche du bois, dit-il en serrant le bord de table et après avoir soulevé la nappe. Sont gratinés vos enfants dites ! J'sens bien que mon gendre aimerait bien transformer mes terrains en mettant des maisons d'ssus. Des fois je m'dis qu'il a pas tort. A quoi ça sert d'garder tout ça ? Avec l'argent comme il dit, j'pourrais vivre confortablement et sans travailler encore. Mais qu'est-ce que j'ferais d'mes journées ? J'resterais au coin du feu avec ma bergère ? J'la regarderais tricoter ? Elle dit qu'elle est fatiguée, mais j'sens bien que son café et ses clients ça lui passe la journée. C'est comme moi, j'vois du monde, j'vends parfois... Quand on a travaillé comme nous si jeunes, on a toujours travaillé d'ailleurs, même gamins, on sait plus ne rien faire ! J'en vois plein des vieux qui dépriment. Mais vous ?

- J'ai eu du mal à m'habituer à ne plus être occupé plus de soixante heures par semaine. Je m'étais dit qu'enfin je me reposerais. J'en avais un peu marre de ce cycle infernal. Et puis passé la première année, je suis retourné à Flins, voir... Mais si tout le monde m'a dit bonjour, m'a demandé comment j'allais, j'ai vite compris que je n'étais plus rien là-bas, que tout avait changé, que tout tournait sans moi... et aussi bien qu'avant ! Au bout de quelques minutes ils sont tous repartis à leur poste ; ils n'avaient pas grand-chose à me dire... Je n'étais plus qu'une sorte de fantôme. Je suis reparti et n'y suis jamais retourné. Ça n'a pas été facile de me dire que le pouvoir que j'avais et l'impression d'être indispensable pour que ça tourne à l'époque... finalement étaient devenus insignifiants si vite. Des années passées à la trappe, complètement oubliées. A vous faire regretter parfois d'avoir autant donné ! Vous au moins vous n'avez pas de transition. Vous pouvez continuer en adaptant le rythme.

-C'est vrai ça met un peu d'beurre dans les épinards, mais surtout j'ne suis pas obligé d'arrêter, j'peux rien faire un jour, travailler l'lendemain. L'avantage d'être son patron ! Il souriait en se détendant dans le fauteuil. Remarquez être son patron ça n'est vraiment devenu bien qu'à la retraite, si je peux appeler ça comme ça... parce qu'avant ! On a continué à deviser et à philosopher, confrontant nos expériences de vieux lions usés. Il ne nous manquait finalement que la même chose : la jeunesse.

Ma femme arriva. Je fis les présentations. Je l'aurais bien invité à rester dîner. Mais Marcelle n'était pas le genre qu'il faut prendre par surprise pour ce qui est de l'organisation domestique. Les épouses qui restent à la maison toute leur vie, se font un monde de la moindre perturbation du quotidien.

J'avais raccompagné mon nouvel ami jusqu'à la grille. On s'était dit à bientôt.

Le vendredi était enfin arrivé ! J'étais devant le portail avant l'heure. Je vis sa silhouette sortir sur la terrasse et venir lentement au devant de moi. Il me fit entrer dans ce qui devait être la salle à manger flanquée sur le coté d'un salon avec de grandes baies vitrées. Le chien était resté dehors guettant sa maîtresse certainement. On voyait au fond le colombier et à sa gauche le portail. Il me tendit les mains avec un sourire et je posais tous les documents sur la table. Il resta muet, les feuilletant un par un... longtemps.

Puis il me remercia chaleureusement de les avoir sauvés.

-Vous vous appelez comment jeune homme ?

A ma réponse il dit simplement : c'est d'origine grecque n'est-ce pas ? J'étais troublé par ce clapet sous sa pomme d'Adam qui se soulevait au rythme de ses paroles. Il le nettoyait avec un mouchoir de temps à autre, récupérant une espèce d'écoulement blanchâtre. Il m'avait fait expliquer comment je les avais découverts. Il sourit au parcours du combattant que j'avais suivi et m'expliqua le désintérêt de sa famille et leur décision de jeter ce qu'ils appelaient ses lubies.

-Ce sont des plans de quoi ?

Il se lança dans une explication difficile à suivre. Ses phrases étaient ponctuées de gargouillis qui me faisaient détourner le regard. Il avait mis sa main en écran, mais alors j'avais du mal à entendre.

C'était un prototype de voiture avec un moteur V12 aux caractéristiques modernes. Il était prévu de pouvoir décliner la mécanique en une version dégonflée, pour voiture de haut de gamme en remplacement des 8 cylindres de l'époque et cette variante plus

pointue aurait pu servir aussi à des voitures de Grand Prix ou pour courir Le Mans. Comme je n'y connaissais pas plus que cela à l'histoire de Renault, je ne fus pas aussi étonné qu'il s'y attendait.

Il s'énerma un peu et sa voix se mit à produire quelques bulles. J'avais du mal à comprendre et je me fixais sur sa bouche qui ne bougeait pas. Il se leva :

-Attendez-moi deux secondes. Il s'éloigna avec son mouchoir trempé. J'attendais d'en savoir plus pour décider de lui parler de la Nervastella et du châssis qui ne pouvaient être de toute évidence qu'à lui.

Il revint avec un mouchoir propre et sa soupape en meilleur état de fonctionnement.

-Je peux vous appeler Julien ? Vous savez on avait réussi une motorisation capable de remettre notre Entreprise au premier rang... De sa voix d'outre tombe qui s'était améliorée nettement, il me fit découvrir un monde qui m'était inconnu : pourquoi la Crise des années 30 fut-elle mieux supportée par Renault et Peugeot ? Je n'en savais vraiment rien. A l'époque mon temps disponible était concentré sur la réparation et les recherches de voitures, pas sur leur histoire.

-Nos politiques financières étaient plus sages. Du coup on faisait moins d'investissement. Le moteur latéral à longue course était une solution largement au point donnant des mécaniques solides et souples. Vous savez les gens à l'époque n'aimaient pas changer de vitesse. Et puis Louis Renault était au début de l'Automobile un créatif génial, mais ensuite les évolutions l'ont dépassé. Il s'accrochait aux solutions éprouvées. La puissance de son Empire semblait lui donner raison d'ailleurs. Mais pour des Ingénieurs comme nous qui travaillions aux Essais Spéciaux c'était rageant de voir nos voitures en retard technologique. La Traction a fini par être au point et là notre Celta faisait bien ringarde ! Nous on admirait en silence les productions de Citroën. Tout en étant bien conscients qu'elles

étaient aussi la raison de sa chute. Mais en pleine vingtaine je ne pouvais admettre que l'avenir ne s'arrange pas et il fallait donc le préparer. Vous êtes jeune vous... Ses yeux étaient doux... vous avez eu la même pêche juste pour retrouver mes documents. Vous me comprenez ?

Il s'arrêta pour toussoter. Les gargouillis étaient durs à supporter et je laissai errer mon regard dans la grande pièce luxueusement décorée. Il jeta un regard vers le portail puis continua :

...Cette étude avait tout juste démarrée en 1935 un peu avant que j'arrive. M. Riolfo avait...

-C'était le chef des Essais Spéciaux ?

-Oui et c'était un homme qui croyait aux solutions techniques modernes. Il avait quand même amélioré les moteurs des Nerva, le graissage des Vivasix, essayé de faire passer le freinage hydraulique... Mais il se heurtait aussi à l'inertie du Patron. Après 1936 l'industrie automobile française avait redécollé. Donc on était un certain nombre à penser qu'on pouvait renouer avec la compétition pour moderniser notre image et faire progresser technologiquement toute la gamme. C'était quand même ce que faisaient les Boches.

Evidemment il y en aura toujours pour prétendre que la compétition c'est de l'argent perdu et que Renault vivait bien sans cela. Ils oublient qu'arrivés en 38 on était toujours le 1^{er} constructeur de France, mais on ne conservait notre position que grâce à l'importance de nos fabrications d'utilitaires, accrues par les nécessités du réarmement. Dans le domaine de la voiture de tourisme Renault marquait le pas. Pendant ce temps-là Citroën gardait sa 1^{ère} place grâce à la Traction Avant qui était un exemple de modernisme ! Et Peugeot passait en 2^{ème} en s'appuyant sur ses performances aux 24h du Mans avec les 302 et 402 Darl'mat.

Il fit une pause, me regardant attentivement.

Tout cela a été effacé par la guerre et la remise à zéro des compteurs qui s'en est ensuivi. Mais si elle n'avait pas eu lieu il y aurait obligatoirement eu un grand changement ! On était le dernier des grands constructeurs à sortir des voitures technologiquement si peu avancées.

Je l'écoutai muet et passionné.

... Pour revenir à la compétition, Delahaye avait sorti en 1937 le type 145 pour la course. Quand on voit le succès de leur stand au Salon de l'Auto d'octobre ! Ils venaient de gagner le fonds de course du Million à Montlhéry avec cette voiture.

-C'était quoi ce fonds du Million ?

-Et bien ça va tout à fait dans le sens de ce que je vous disais ! L'A.C.F., l'Automobile Club de France, avait créé cette attribution d'un million de Francs au constructeur capable de dépasser avant le 31 août 1937 la moyenne atteinte deux ans plus tôt par une Mercedes ! L'idée c'était de contrer les redoutables monoplaces allemandes justement. Bugatti avait essayé mais c'est Delahaye qui avait réussi avec une V12 de 4,5 litres, 230 ch.

- Un million ça représentait quoi ?

- Ce n'était pas une subvention négligeable ; surtout pour un petit constructeur. C'est sûr que pour Renault ça faisait le prix d'une vingtaine de Suprastella ABM8. Pas de quoi sauter au plafond, j'en conviens.

...Talbot aussi avait des succès en course, avec c'est vrai, des moteurs plus petits. Au salon 38 ils envisageaient un 3 litres V16, vous vous rendez compte, seize cylindres, à compresseur pour faire jeu égal avec Mercedes et Auto Union ! Mais Talbot manquait pareillement de moyens ! Je persiste à croire que toutes ces entreprises étaient trop petites, trop dispersées, chacune de son côté. Les Boches... Pardon ! Les Allemands avaient regroupé leurs entreprises eux ! Et nous Renault, on avait la taille suffisante.

On ne manquait pas d'idée, on manquait juste de volonté ! A l'époque je me disais que les Français on était devenu un peuple frileux par rapport aux Bo... aux Allemands qui nous avait doublés pour l'industrie automobile dès 1935 ! Je voulais y croire, et je n'étais pas seul parmi les jeunes ingénieurs ; contre toute évidence peut-être ? C'était sûrement un moyen de conjurer le mauvais sort qui s'amoncelait sous forme des nuages noirs qui envahissaient inexorablement l'Europe ? Se voiler la face ?

... Je ne sais plus vous savez.

Ses yeux s'étaient emplis de larmes. Il ne parvenait plus à parler avalant sa salive.

Je refis d'urgence un tour visuel de la pièce. Sur la cheminée au milieu des traditionnels cadres de photos il y avait ce qui m'avait semblé une grande photo d'une voiture ancienne. Elle était coincée entre une photo sépia d'un couple d'un autre âge et celle toute colorée remplie d'enfants joyeux sur une plage.

-Je vous embête Julien avec ça, non ?

Son regard repartit vers l'entrée de la propriété.

C'était exact que j'avais du mal à suivre sa voix trop grave et aussi ses évocations d'une époque automobile que je n'avais abordée que de façon pratique. Mais c'était passionnant. J'avais aussi envie d'en savoir plus sur ma découverte. Savoir quel en était l'intérêt réel.

... Les... Allemands avec Mercedes savaient faire des voitures de course et aussi des voitures de haut de gamme et en même temps proposer la 260D première petite voiture Diesel de série en 1935 ! Alors ?

Son débit était devenu très haché comme l'exposé de ses idées. Si j'en voyais bien le fil conducteur, les bifurcations continues de ses souvenirs ne me simplifiaient pas la tâche. Mais quelle conviction !

-Vous savez notre moteur aurait aussi amélioré l'image de nos voitures de prestige. Je sais que le contexte ne s'y prêtait pas. On

avait les exemples autour de nous : Voisin avait produit un 12 cylindres en ligne. Par souci d'économie c'était deux six mis bout à bout. Il voulait concurrencer la Royale de chez Bugatti. Mais sa firme n'avait pas les moyens. Hispano n'avait vendu quasiment aucune de ses V12 en 1936. Panhard non plus avec ses 8, pas plus que Delage ou Chenard. Mais je reste persuadé que ces entreprises étaient trop petites. Nous on pouvait !

Les Américains par exemple avaient bien compris que lorsqu'ils vendaient une Duesenberg à 25 000 dollars, ils vendaient plusieurs Cord ou Auburn à des gens beaucoup moins riches. Et nous on se contentait de Concours d'Élégance avec des actrices à peu près connues.

J'évitais de le couper et de regarder son cou sur lequel il posait parfois un doigt.

...Je reste persuadé que si la Guerre n'était pas venue l'Economie aurait repris. La vieille règle qui veut qu'ici bas les riches s'enrichissent et les pauvres s'appauvrissent aurait recréé une demande de haut de gamme.

Il s'était arrêté quelques secondes pensant à autre chose visiblement.

...Vous ne savez pas tout cela vous les jeunes, mais rappelez-vous bien ce que je vous dis aujourd'hui. Tout le monde encense actuellement les difficultés du bloc de l'Est et les victoires du Libéralisme de notre monde occidental. Mais on oublie toujours les leçons de l'Histoire...

Il avait essayé de prendre un ton solennel, bien difficilement dans son état, pour me dire yeux dans les yeux, je m'en souviens:

... Je ne vous donne pas vingt ans pour que les Trente Glorieuses et leurs avancées sociales soient balayées et pas au profit des gens comme nous !

J'étais politiquement plutôt d'accord mais moins tranché par ignorance et aussi parce que je n'étais pas là pour ça :

-Vous aviez fabriqué une voiture finalement?

La soupape s'affolait lorsqu'il voulait aller trop vite. Son doigt la tripotait fébrilement. J'avais du mal à détourner mon regard comme si ses mouvements représentant une sorte de langage de sourd, allait m'aider à mieux comprendre ce qu'il essayait de m'expliquer fiévreusement.

-On avait l'assentiment implicite de M. Riolfo. Il comprenait l'intérêt de ce que nous faisons mais il savait bien que ça ne passerait pas. Donc il demandait la plus grande discrétion tout en se disant que ça ne pouvait pas être négatif d'avoir plusieurs fers au feu. Et puis vous savez une énorme entreprise c'est une fourmilière humaine avec les défauts qu'on connaît dans tout groupe humain : notre patron était devenu par l'isolement du pouvoir et l'obligation de se méfier de tout, plus ou moins un despote qui régnait sur une masse de petits ou grands intérêts qui en sclérosaient la bonne marche. Il s'était installé dans l'Entreprise une sorte de féodalité avec des luttes intestines entre Départements. Et ça n'aide pas à l'innovation !

Je pense aussi qu'en arrivant à la soixantaine Louis Renault qui n'aimait rien tant que la mécanique pratique, en avait assez de diriger. Il avait tout : puissance, argent... mais peut-être pas ce qu'il voulait vraiment quand il jetait un regard en arrière. Vous verrez lorsqu'on arrive à cette étape de la vie...

Mais laissons... ce sont des problèmes de vieux ! J'en étais où ?

Il essuya consciencieusement sa membrane et rejeta un coup d'œil dehors.

...Bien sûr, depuis quarante ans j'ai eu l'occasion de discuter avec les grands esprits qui refont l'Histoire. Les pseudos experts et spécialistes de la voiture ancienne comme on dit de nos jours. La

majorité pense que 12 cylindres était une erreur. Beaucoup trop gros pour l'Europe.

Ils me font rire ! Qui pouvait dire que la Guerre rabaisserait tout jusqu'à nous faire produire pendant plus de cinq ans pratiquement que des 4 cylindres de 750cm³ ? Ces grands prophètes étaient-ils certains en 37 qu'elle aurait lieu ? La plupart étaient d'ailleurs encore bien jeunes ! On a prétendu aussi que le latéral était bien adapté à notre clientèle, ce qui n'était pas complètement faux, mais une entreprise se doit d'élargir sa clientèle ! Et ceux qui achetaient Bugatti, Delahaye ou Talbot et toutes les autres marques, ils comptaient pour des prunes ?

Son visage était rouge. Le sifflement s'accroissait. On sentait sa colère même s'il ne pouvait hausser le ton.

... Ils auraient fait quoi à notre place, ces esprits si brillants ? Ils auraient bien sûr continué pépères, à remodeler les arbres à cames ou limer les pistons de nos vieux latéraux ? Pas de vagues !

Et lorsque Louis Renault à ses débuts, travaillait au fond de son atelier, ce sont les mêmes qui lui auraient dit de plutôt continuer ses études ou alors prouvé que sa voiture ne monterait jamais la Rue Lepic et qu'il devrait plutôt entrer chez Peugeot mettre son talent au service de la fabrication de cycles ?

Il s'arrêta brusquement. Je crus un instant qu'il allait s'étouffer. Il reprit sa respiration sifflante, me regardant comme si j'avais le pouvoir de changer le cours du passé.

-Vous fumez Julien ? me demanda-t-il d'un souffle.

-Non.

-Vous avez bien raison. Vous voyez le résultat de plus de cinquante ans de tabac encouragé par l'Etat. Vous avez eu vous aussi les cigarettes distribuées au Service Militaire ? Après mon coma, à peine le temps de regoûter à la vie quelques mois, et je suis reparti à l'hôpital. Vous savez le virus de l'Herpès a réveillé ce cancer du larynx

qui devait bien me tomber dessus un jour. On fumait tout le temps. Regardez les films anciens le tabac est omniprésent.

Tout en pensant aux 8 et super8 de mes parents où effectivement on les voyait toujours avec une cigarette au bec, je réussis à le ramener à mes préoccupations.

De nouvelles larmes vinrent affleurer, profitant du silence :

...Des fois je doute...

J'étais vraiment ému par tant de combativité dans ce qu'il restait de ce qui avait dû être un sacré bonhomme.

... J'ai peut-être eu tout faux ? Transformer un moteur d'avion refroidi par air en un moteur refroidi par eau... Evidemment on m'a aussi bien fait comprendre qu'on aurait gagné du temps à reconcevoir à partir de zéro.

On n'était pas idiots ! Bien sûr on n'a pas transformé l'un en l'autre. Mais toutes les parties mobiles étaient bien au point. Refaire une fonderie adaptée était le plus simple. On avait aussi gardé le double vilebrequin pour un problème d'encombrement en longueur.

Une image s'imposa à moi. Je me demandais d'ailleurs comment je ne l'avais pas remarquée plus tôt ?

-Mais, pourquoi votre moteur est-il plus large en haut ? Ou plus tôt, pourquoi ceux d'avion sont plus larges en bas ?

Il eut un sourire qui me fit du bien :

-Je préfère ce genre de questions à toutes celles qu'on m'a posées souvent pour me contredire systématiquement.

Son débit tentait de s'accélérer, ce qui restait très relatif. Maintenant je me sentais bien ici ; j'avais le temps, qui semblait en ayant reculé de plusieurs dizaines d'années, s'écouler calmement.

... Un moteur d'avion ça entraîne directement une hélice en bout d'arbre. Et vu ses dimensions, si vous ne vouliez pas fabriquer une tondeuse à gazon au décollage, il fallait la surélever. Le meilleur moyen était de mettre le moteur à l'envers, l'arbre en haut !

Il souriait devant mon air concentré comme s'il m'avait fait une bonne farce.

-Heu... je n'avais jamais entendu parler de tout cela...

-Normal je n'en ai pas fait de publicité !

Un silence s'installa. Mais je n'avais pas envie de partir. C'était tellement passionnant !

-Pourquoi avez-vous appelé cette voiture Versa ?

-A l'époque toutes les Renault portaient un nom en « a » comme vous avez pu le constater. Après avoir épuisé les femmes, les qualificatifs élogieux, les étoiles...

Son visage s'éclaira d'un large sourire.

... Vega c'est mon regret mais ça a été pris après et de belle manière ! Je ne sais plus qui a proposé de trouver un nom en rapport avec 12 et V. On a fait les chiffres et alphabets grecs sans grande conviction, Lancia était passé par là. Quelqu'un a eu l'idée du zodiaque : 12 signes, inventé au Vème siècle... C'était futile mais pendant ce temps on décompressait et on se projetait en avant. Seul le onzième signe, pas de chance, pouvait une fois féminisé, donner quelque chose : Versa.

On avait au moins le V ! Et puis ça sonnait bien !

... De toute façon le nom final n'aurait pas été choisi par nous !

Il regarda vers le portail :

-Je surveille l'arrivée de ma femme.

Le silence, complice, allait et venait.

-Vous connaissez le château du Gérier ?

Il me laissa poursuivre.

... Oui bien sûr suis-je bête, c'est juste à coté. Vous n'en avez jamais parlé avec M. Pozzoli ?

Je vis son visage se durcir. Il se leva de nouveau en s'excusant pour prendre le cadre que j'avais remarqué sur la cheminée. Il toussa un peu se pliant en deux et revint s'asseoir en posant la photo à l'envers sur la table.

-Je commence à fatiguer jeune homme. Mais je vais terminer en vous répondant. Comme je vous l'ai dit je n'ai quasiment provoqué que des polémiques ou des critiques voire des sarcasmes ou même une indifférence totale chaque fois que j'ai évoqué cette partie de ma vie. Après guerre nous sommes devenus la Régie Nationale. Une vitrine sociale. J'ai toujours été favorable à l'évolution de notre pays dans ce sens et à l'enrichissement de tous. Mais à la RNUR il aurait été plutôt mal vu de fabriquer des voitures de capitalistes. Ce qui n'empêchait pas Maurice Thorez de rouler en Delahaye blindée d'ailleurs... Mais vous êtes jeune et vous devez croire en la Gauche ?

Il n'avait que faire de ma réponse et continua :

...Le temps passant j'ai gardé tout cela pour moi. J'ai effectivement reçu un jour, je ne sais plus... il y a une petite dizaine d'années peut-être, une visite de mon éminent voisin. C'était un homme qui avait des réseaux d'informateurs et il avait eu vent de mes possessions. En fait il n'y croyait pas vraiment. Ce fut ma chance. Car ça m'a permis d'éluder facilement les propositions de publication. Vingt ans plus tôt j'aurais été tellement content ! Mais là je n'avais plus la force de me défendre seul contre ce que je prévoyais qui allait déferler sur moi et ma demeure... Vous savez bien que le temps en éloignant les faits, enfante les négationnistes de tous poils!

Et puis vous verrez il y a un âge où tout devient tellement plus relatif. Où la vie remet les événements à leur vraie place. Où on n'a plus rien à prouver. On appelle ça la sérénité.

Le silence nous laissait chacun dans nos réflexions intérieures.

-La sérénité, il n'y a rien de pire Julien !

Il regarda de nouveau dehors et son sourire disparut lentement, mais pas sa tristesse. Puis il se tourna vers moi :

-Jeune homme je vais vous faire voir à quoi aurait ressemblé cette voiture. Il retourna le cadre et me le donna. Ça ils ne me l'ont pas

jeté, allez savoir pourquoi ? Peut-être parce qu'on dit toujours que les choses les mieux cachées sont sous notre nez ?

J'admirais la photo d'une maquette blanche posée sur des tréteaux. On la voyait de trois quart avant. Elle avait exactement la même silhouette que la voiture incomplète de mon ex-garagiste !

-C'est une ébauche à l'échelle 1/2, me précisa-t-il, comme en réalisait, les bureaux d'étude à l'époque. Mon prototype lui possède un châssis mais bien entendu nous prévoyions une caisse autoporteuse et les roues avant indépendantes. Au salon de 37 la nouvelle Juvaquatre avait ces caractéristiques. Vous voyez on n'avait pas faux partout !

Elle était très belle. Je ne savais pas trop à quoi on pouvait la comparer. Elle m'évoquait un peu les lignes tendues des belles autos de luxe des années 50.

... Voilà la seule chose qui me reste avec les plans que vous m'avez ramenés. Le châssis avec le moteur ont été vendus en même temps que ma Nervastella lorsque je suis retourné à l'hôpital pour mon cancer. Et pour bien que je ne puisse pas les récupérer, leur nouveau propriétaire c'est le grand secret ici ! Vous avez des enfants ? Profitez-en bien, me dit-il avec un air triste.

Il regardait de plus en plus souvent dehors :

...Je vais être obligé de vous raccompagner car ma femme va revenir. Profitez aussi bien de la vôtre pendant que vous êtes jeune...

Je m'étais levé et il était en train de faire de même.

-Je sais à qui ont été vendues vos deux voitures.

Il se rassit presque en tombant.

Ça m'était sorti. Je venais certainement de perdre tout espoir de racheter ces deux raretés. Il y a ainsi des moments où les sentiments submergent la raison. Je regrettai aussitôt.

Il s'accrocha à mon coude :

-Julien je vous en prie, dites-le moi !

Je lui expliquais la mort du garagiste et la vente qui allait avoir lieu. Et que je n'étais pas seul sur le coup.

Il resta figé. J'allais dire sans voix. Il hésitait en proie à un tumulte intérieur.

-C'était donc à lui qu'ils les ont vendues... Evidemment !

-Mais ce sont vos voitures. Vous voulez les racheter ? Vous êtes prioritaire.

Sa soupape se souleva plusieurs fois sans aucun effet. Je m'étais rapproché.

-Elles ne sont plus à moi. Des larmes sur le bord des yeux, il me regardait perdu. Les racheter ?

J'étais debout à moitié penché vers lui, ne sachant que faire.

Il finit par se lever me tendant une main pour l'aider.

-Il faut que vous y alliez, maintenant.

Je le suivis sur la terrasse

Je lui dis au revoir à la grille, lui promettant de repasser rapidement.

Il me demanda dans un dernier effort de lui redonner la date de la vente.

C'est le lendemain du jour où le jeune Julien était venu chez moi que j'avais eu la certitude qu'il fallait que je les revoie. Marcelle était revenue peu après qu'il soit parti. J'avais juste eu le temps de remettre la photo sur la cheminée et de ranger les dossiers qu'il avait oubliés. Le soir même, je n'avais pu m'empêcher d'aller les regarder, de les relire. Ça m'avait fait mal. Ils étaient bien abîmés pour

certains. Marcelle était partie se coucher avec un air de reproche. Je n'avais pas sommeil. Je n'avais plus envie de rien. Juste de rester là dans le silence sous la lueur de ma lampe de bureau sans bouger, laissant le temps passer et mes souvenirs devenir inutiles. J'ai toujours aimé les longues nuits sans repères, où toutes les heures sont semblables, où rien n'existe plus que la pièce où on est. Enfin un monde à échelle humaine, où le temps lui-même aurait appris à nous attendre. La vie sur Terre ne devrait être qu'une longue nuit paisible et sans limite comme celle-ci.

La fin de nos vies en tous les cas ! Avec des idées au ralenti, un esprit un peu obscurci. Ne surtout pas chercher à s'opposer à l'insomnie ; la prendre pour la faire durer jusqu'au matin. La vie au moins se terminerait dans la lumière d'une nouvelle aube !

Tout devenait plus simple. Tout devenait doux, paisible, sans amertume. Je pris la décision embrumée que la portion d'existence qu'il me restait serait comme cette nuit : sans passé, toute en douceur. Juste une longue vague déferlant lentement sur une plage interminable à marée basse. Il fallait tout oublier, tout effacer comme les traces dans le sable sur son passage.

C'est Marcelle qui avait raison. Je laisserais partir les voitures et je redonnerais tous ces papiers à Julien; je me garderais juste comme un cadeau d'adieu, l'espoir devant moi, comme la fine langue d'écume que la vague ne rattrape jamais, que le jeune homme les récupérera. Lâcher prise, laisser, abandonner, comme le sommeil qui venait. Partir. Glisser, descendre la vague, lentement.

Espérer qu'il ne reviendra jamais me voir au volant de la Nerva. Il suffira de laisser ma chère femme l'accueillir !

Je m'étais laissé engloutir par ma déferlante, dans le néant, assis dans ce fauteuil peu confortable où le soleil m'avait réveillé le lendemain matin.

Et là au petit déjeuner j'avais pris la décision de les revoir une ultime fois. Juste pour mieux pouvoir oublier après. Juste une seule fois. Juré !

12

Nowhere man
The Beatles 25 octobre 1965

Il y avait eu comme un claquement sec un peu après que le gendre eut poussé les grands battants qui curieusement n'étaient pas complètement fermés. Il était en train d'en faire la remarque lorsque ce bruit pas très fort mais bien perceptible était parvenu du fond de la pièce à droite. Il avait juste soulevé l'interrupteur alors que nous rentrions dans le hangar à la mezzanine et il avait pesté car les néons ne s'étaient pas allumés. Il faisait gris et froid et il était encore de bonne heure.

-Avez-vous une lampe de poche ?

Jacques avait sorti un briquet. Mais la lueur tremblotante dans les courants d'air ne nous donnait pas grand-chose.

-Je vais aller voir au bureau s'il y a un fusible qui a sauté. Il doit y avoir aussi une lampe portative.

L'avocat nous avait laissé Jacques et moi. Les Bitel seraient en retard et nous comptions bien en profiter. Le gendre était contrarié et avait décidé de commencer sans eux :

-Quant au fameux Snoftes je l'ai pris cette semaine à fouiller dans le dépôt en face ! Alors lui c'est terminé !

Nos yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité alors que nous rediscutions une nouvelle fois de la proposition à faire et nous avons commencé à nous avancer vers la droite, pressés de voir le prototype.

-Tu sens cette odeur ? me dit Jacques en s'arrêtant.

-Il y a aussi de drôles de crépitements.

Une lueur orangée jaillit par-dessus un entassement métallique de pièces en désordre.

-Le feu !

On avait regardé tout autour en repartant vers la porte pour trouver de quoi éteindre.

-Je vais au bureau !

Ressortant du bâtiment, j'avais failli renverser l'avocat surpris.

-Un extincteur, de l'eau, vite !

-Qu'est-ce qu'il se passe ?

-Le feu dans le bâtiment ! Vite !

Il était resté sans réaction.

... vite ! Il y a bien un tuyau d'eau ?

Jacques était sorti en trombe.

-Va voir dans le garage à gauche !

Ornage m'avait suivi dans le bureau où on n'avait rien trouvé. Jacques trainait un tuyau d'arrosage jaunâtre à travers la cour.

-Aidez-moi !

J'étais parti défaire les nœuds qui empêchaient l'eau de couler au fur et à mesure qu'il tirait dessus.

L'avocat avait pénétré dans le bâtiment. Lorsqu'on atteignit l'entrée devant la mezzanine, des flammes commençaient à monter le long des poutres en bois du fond. Une fumée grise s'épandait sous les tuiles.

-Vite le tuyau ! nous cria-t-il l'enlevant des mains de Jacques. Il essayait d'avancer vers l'endroit où les crépitements se faisaient de plus en plus forts. Donnez-moi du mou bon sang !

Le tuyau était trop court. Je ressortis voir s'il ne s'était pas coincé. Il était tendu à fond depuis le robinet du bâtiment à la fosse.

Jacques s'était avancé vers le départ des flammes :

-Vous n'avez pas de couvertures, de tôles, je ne sais pas ?

L'avocat pointait vainement le jet d'eau qui ne retombait pas assez loin pour éteindre quoi que ce soit.

Il me mit l'embout dans la main et sortit en courant :

-Je vais appeler les pompiers !

Jacques essaya de s'approcher. Pendant quelques secondes je ne le vis plus, restant seul avec mon jet.

-Julien viens !

Lâchant le tuyau inutile, j'avais vers lui à la lueur orange des flammes qui continuaient de monter à l'attaque des poutres du toit.

Jacques était en train d'essayer de dégager des morceaux de tôleries entassées en vrac sur l'allée.

-Aide-moi !

La porte de la pièce au trésor était encore à près de six, sept mètres et je sentais la chaleur des flammes qui s'étiraient à vue d'œil.

-Jacques sois raisonnable !

Des flammèches étaient en train de retomber. Le ronronnement du feu enflait.

Il me regarda avec un air découragé et on recula tous les deux. Ornage nous appelait :

-Sortez ! On voit des flammes de l'extérieur ! Les pompiers arrivent !

A contrecœur on s'était regroupés impuissants dans la cour.

Avec ce type de charpente le feu progressait assez rapidement, poussé par le vent du matin qui soufflait du nord-ouest. Inutile, chacun de nous réfléchissait intensément. L'avocat était reparti explorer le garage :

- Il y a bien un extincteur ici quand même ?!

J'étais en train de penser que ce serait bien dérisoire.

-On ne peut pas essayer de sortir les voitures par le coté ? Jacques joignant le geste à la parole courait déjà. Je le suivis avec un espoir soudain. Les battants de l'ouverture sur l'aile nord de la façade étaient condamnés par une énorme barre métallique bloquée par des entrelacs de chaînes.

Le temps que l'avocat revienne, nous avons essayé de défaire les nœuds. Mais le cadenas était énorme.

-Je ne sais pas où est la clef. Je ne l'ai jamais vu ouvrir cette partie ! Ornage était reparti dans le bureau.

Jacques m'avait pris par la manche et entraîné vers l'autre angle du bâtiment. La clôture mitoyenne envahie d'arbustes sans feuilles nous laissa passer sans trop d'encombre. Mais il n'y avait pas de porte de ce coté, juste une fenêtre aux carreaux opaques. Un épais nuage noir sortait sous les tuiles, juste au dessus de nous.

-Arrête ! Ce n'est pas prudent !

Mais comme un fou il donna un grand coup de coude amorti par son anorak et brisa un carreau.

Je le vis pencher la tête dans l'ouverture. Il ressortit aussitôt en toussant suivi par un panache de fumée.

-Je ne vois rien Julien. Il avait l'air implorant d'un gamin perdu dans le noir de sa chambre.

-Laisse tomber ! On va créer un appel d'air, et on ne pourra pas plus ouvrir de l'intérieur.

On était revenus tous les trois dans la cour. Le feu commençait à attaquer une petite partie de la couverture, laissant tomber des

tuiles et on voyait maintenant quelques flammes qui sortaient vers le ciel gris.

Jacques était reparti vers le garage et revenait avec un énorme coupe-boulon.

A ce moment on entendit l'avertisseur sonore du camion des pompiers qui entra sans ralentir. Sans un mot ils se mirent en place avec une efficacité stupéfiante. Pendant que le premier installait une lance juste devant nous, un deuxième était parti faire le tour du bâtiment. Un troisième avait pénétré dedans et le plus gradé était venu enfin au devant de nous, nous demandant de reculer.

Jacques avait bien essayé de protester. Mais le gradé l'avait fermement repoussé alors que la toiture au dessus de la porte condamnée commençait à recevoir des trombes d'eau.

-Il n'y a personne à l'intérieur ?

-Non ! On est tous là !

Il nous demanda comment c'était arrivé.

-Vite passez la lance par là !

Au cri du pompier qui revenait de derrière le bâtiment, le chef nous quitta.

... il y a un réservoir de Propane en limite de clôture chez le voisin !

On les avait suivis. Le porteur de lance aussi et il arrosait copieusement la grande cuve blanche horizontale marquée Propagaz qui reflétait la sinistre lueur orangée. Quelques flammèches retombaient déjà dessus.

-Et le bâtiment ? Jacques et Robert avaient crié presque en même temps.

-On va faire venir un second véhicule, mais c'est la priorité ! Il suffirait simplement que la température monte trop pour que vous assistiez à un feu d'artifice comme vous n'en avez jamais vu !

Devant notre air incrédule le pompier ajouta qu'un volume pareil de gaz risquait d'effacer non seulement le bâtiment mais aussi quelques autres alentours.

Sur ce, il nous interdit de toucher à la porte pour ne pas créer d'appel d'air, prit le coupe boulon des mains de Jacques qui avançait vers la chaîne, nous tourna le dos et partit coordonner les manœuvres.

On était revenus dans la cour contempler impuissants et malheureux le feu qui reprenait le contrôle de la charpente. Quelques minutes plus tard une partie au fond à droite s'écroula entraînant avec elle un morceau de mur dans un grand fracas.

-Les voitures !

Il y eut ensuite deux explosions successives et un jaillissement de flammes dans un sifflement sinistre.

-Reculer vite ! Allez vous mettre à l'abri ! Je ne veux plus vous voir ici !

Le chef des pompiers n'avait pas l'air commode.

... Ce sont des réservoirs d'essence ! Je présume qu'il y a encore d'autres voitures ? Est-ce qu'il y a d'autres bidons, de l'huile ou de l'essence ? Du gasoil ?

-Je ne crois pas.

Le pompier fit une grimace devant la réponse du gendre.

-Vous allez devant le bureau et vous n'en bougez plus !

Comme nous reculions le second camion arriva. Ils attaquèrent rapidement le feu principal. De longues minutes plus tard et après quelques explosions, la première lance revint en appui, le feu coté propane avait diminué n'ayant plus grand-chose à dévorer dans les ruines du mur et de la charpente qui s'étaient en partie écroulés sur nos rêves.

Une lance continuait à arroser le tas informe et noir qui fumait abondamment. L'autre finissait d'éteindre la partie du bâti qui avait

résisté et dont les tuiles étaient encore en place. Il y eut encore des bruits de tôles qui s'écroulaient.

-On l'a échappé belle ! Le pompier commençait à sourire. Comment ça s'est produit ?

Robert Ornage expliqua que les tubes fluos ne s'étaient pas allumés :
... ça a peut-être un rapport c'est à ce moment que...

-Vous ne bougez pas de là !

Ils se dirigèrent à deux vers l'entrée du hangar qui n'avait pas été atteinte par l'incendie. Les frères Bitel arrivèrent à ce moment. Robert Ornage nous proposa d'aller de l'autre côté de la route en attendant. Mais Jacques et moi restâmes dans la cour avec l'espoir...

Les pompiers ne voulaient pas que nous approchions :

-Il faudra attendre quelques heures le temps que la chaleur s'évacue de sous les décombres. Mais ne comptez pas trop retrouver quoi que ce soit. Dans ce genre de feu vu les températures atteintes à cause des carburants, les tôles se déforment et on voit souvent les pièces en alu fondre.

Le chef était revenu :

-C'est certainement un court-circuit. On n'a pas idée de laisser des câbles électriques dans cet état ! Il va falloir qu'on sécurise la mezzanine. Il y a un bout vers l'entrée qui me semble bien instable.

En attendant on avait longuement discuté avec Jacques. On avait repensé nos achats. Il restait une majorité de pièces et des voitures dans le bâtiment brûlé mais aussi dans les autres. Largement de quoi poursuivre notre projet. J'avais essayé de relativiser l'importance de la perte des deux Renault.

-Ca m'étonnerait qu'il reste quelque chose. Bon c'est vrai que la grosse Nerva était superbe, mais tu sais je préfère un cabriolet.

Jacques ne semblait pas convaincu :

-Cette rareté de prototype tu imagines ce qu'on aurait pu en tirer ? On aurait pu la proposer à des collectionneurs. Je suis sûr que le Fana

de l'Auto en aurait fait un article. Ou même la LVA ! Ensuite on l'aurait vendu.

Robert Ornage et ses deux collectionneurs étaient revenus. On avait fait le tour des bâtiments restants et on n'avait pas eu trop de mal à se mettre d'accord. Ils ne parlaient pas beaucoup et toujours un seul à la fois. Seules des pièces de tôlerie et deux voitures les avaient intéressés. De notre côté nous préférons les pièces plus petites, plus simples à déménager, à stocker et à vendre. Quant à la partie du bâtiment où nous ne pouvions pas entrer ils nous en laissèrent la priorité. Ils avaient décidé de commencer à s'occuper de la casse près du café et demandèrent à Robert Ornage de les y accompagner pour finaliser la transaction. Celui-ci nous proposa à Jacques et à moi de nous retrouver ici demain matin, ce qui laisserait le temps aux pompiers de terminer.

Jacques demanda si on pouvait aller aussi à la petite casse. Il désirait si ça ne les dérangeait pas, voir les voitures dont je lui avais parlé. Ils se regardèrent, puis acquiescèrent. Ils n'étaient pas trop sympathiques mais très professionnels. J'eus l'impression qu'ils préféraient encore cela à des palabres compliquées.

Nous arrivâmes vers 14h tous ensemble devant le vieil autobus qui semblait vide. L'avocat me répondit qu'il avait fait prendre en charge ce pauvre type par les services sociaux.

Je dis en aparté à Jacques que le casseur, le jour où je lui avais apporté les plans m'avait dit de l'air un peu menaçant qu'il savait prendre, qu'il préférait que je ne retourne pas à la casse seul. Il avait ajouté : quand j'dis préférer c'est par pure politesse. Et il était parti d'un grand rire en me tapant sur l'épaule de ses mains larges et en me déclarant qu'il adorait mon nom. Ses yeux étaient redevenus durs :

-Amédée j'l'ai recueilli à la mort d'sa mère avec qui il vivait et il buvait. J'peux pas dire que notre café a fait fortune grâce à eux mais j'pouvais 'pas l'laisser seul. Alors il se sent r'devable...

Je fis faire le tour de mon musée en plein air à Jacques, en pensant que le lieu allait perdre tout son charme malgré les pommiers en fleurs au prochain printemps.

-Je leur donne les cartes grises et je reviens.

L'avocat conduisit les deux frères vers le café en empruntant le passage du fond.

Jacques émerveillé avait fait à peu près les mêmes choix que moi. Choix qui resteraient virtuels car les bretons avaient un sens de la négociation assez basique mais très efficace.

Pour eux.

Ils revinrent alors que nous étions devant la Talbot.

-Celle-là sera restaurée. Nous en avons une autre incomplète.

Nous restâmes silencieux devant tant d'amabilité. Il n'y avait d'ailleurs pas grand-chose d'autre à faire. Ils étaient partis chercher leur semi-remorque équipé d'une petite grue et d'un treuil et commençaient à le rentrer après avoir fait tomber le grillage sur une dizaine de mètres, lorsque Robert Ornage revint nous dire :

-A demain matin au Café. Vous me réglerez et vous pourrez commencer aussi.

On était repassé au garage pour organiser notre déménagement car on n'avait, nous, que le HY Citroën que mon père m'avait prêté.

Les pompiers n'en avaient pas terminé. Il restait un seul des deux véhicules rouges et quelques légères fumées blanches. Ce qui me simplifia la manœuvre c'est que la 4L bleue nuit garée à l'autre place était beaucoup moins grosse.

J'avais pris notre R25 GTS. Un achat raisonnable pour voyager et aller voir les enfants disait Marcelle. On l'avait achetée il y a deux ans. On était d'accord, pour une fois. La direction assistée, les vitres électriques avant et le verrouillage centralisé des portes l'avaient décidée. Le Cx imbattable, la tenue de route et la puissance n'avaient convaincu que moi.

Je m'étais garé vers 20 heures assez loin de l'entrée du garage. J'avais prévu tout un trousseau de grandes clefs et de passes que j'avais triés dans mes vieilles fabrications en me souvenant vaguement de la forme des ouvertures. Hier soir il faisait froid et gris. Grâce au léger renforcement j'avais eu le temps de trouver la bonne forme pour faire tourner la serrure du grand portail d'entrée.

La fumée m'envahit complètement. La chaleur me suffoque. J'entends les sirènes de pompiers. J'ai crié ! Le plus fort que je pouvais. Mais qui viendra au secours d'un bruit de lavabo ?

Je n'avais pas réussi à enfoncer la petite porte du bâtiment à grand coup d'étau ! Aucun de mes passes ne correspondait à cette fichue serrure ! J'ai dû juste réussir à abîmer le montant gauche de la porte et à casser l'interrupteur à coté. Après tout s'est écroulé. J'entends de l'eau couler sur la toiture. Je suis sauvé !

Lorsqu'on arriva au garage le lendemain matin, je suivais la belle Aston bleue de l'avocat que nous avons retrouvé au café pour le payer et trier les cartes grises. Il y était aussi pour superviser le chargement de la petite casse après être déjà passé ici pour y faire entrer une entreprise de déblaiement. Il me fit signe de rentrer le premier dans le porche ouvert.

La 4L bleue était encore là, mais aujourd'hui il n'y avait pas que deux simples gendarmes occupés dans le bâtiment.

Le capitaine Manguin ! Il était venu à notre rencontre. Il avait le sourire en nous serrant la main à Maître Ornage et à moi.

-Comme on se retrouve ! Dois-je vous remercier de m'empêcher de m'encroûter ?

Devant notre air un peu ahuri, il nous fit signe de le suivre.

-Faites attention, on a consolidé mais ne vous cognez pas, j'ai encore besoin de vous entiers.

Il nous fit pénétrer dans la pièce à la mezzanine. Au fond un trou béant dans la toiture éclairait des monceaux de gravas qui avaient été mis sur le coté par une petite pelle mécanique qui poursuivait son action de déblaiement.

-On n'a pas encore tout dégagé mais les ouvriers ont relevé la partie écroulée du surplomb pour travailler sans risques dans la pièce du fond. Et venez voir ce qu'ils ont découvert.

Après avoir enjambé quelques amas noircis, il nous montra un linge blanc étalé sur une sorte de tas perdu parmi les autres.

-Je ne vous le soulève pas. Ça ne vous donnerait rien de plus. Ça pourrait être pris pour une forme de torture psychologique.

Ce mec décidément avait trop regardé Commissaire Moulin.

...Vous me croirez sur parole. Je suis assermenté comme vous le savez Maître et vous aussi Monsieur Lapolités, n'est-ce pas ?

On s'était dévisagés avec l'avocat pendant qu'une évidence s'imposait.

Il se tourna vers nous et nous regardant dans les yeux :

-Un cadavre calciné... bien à point. Vu la position torturée de ses membres il n'était pas mort lorsque le feu l'a atteint le malheureux ! Sa bouche devint une mince ligne et ses yeux s'éteignirent un bref instant.

Il respecta une pause trop longue.

... Ça ne vous dit rien bien sûr ? Je vois que je vais faire la conversation seul ! Pas grave j'adore proposer des scénarii. Vous le savez bien, non ? J'avoue que ce coup-ci vous faites fort puisque vous êtes arrivés ensemble sur le lieu du... comment dirai-je ? Accident ? Crime ? La dernière hypothèse c'est ma raison de vivre, ce qui me nourrit chaque jour !

-Mais...

-Non ! Ne parlez pas tout de suite, même si vous êtes en présence de *votre* avocat. Il me regardait. Ce coup-ci Monsieur Lapolitès je n'ai aucune raison de vous suspecter, d'autant plus que nous ne savons pas encore qui est ce pauvre type. Quant à vous Maître... ça c'est passé sur votre terrain, on en reparlera donc. Si vous voulez bien maintenant me laisser faire mon travail, je ne vous retiens pas. Pour toutes questions ne vous inquiétez pas nous aurons largement le temps d'y répondre ensemble !

Il fit signe à un de ses gendarmes qui nous reconduisit dans la cour.

On était partis avec Jacques charger le HY. Il me secouait :

-Tu n'es pas drôle ! Qu'est-ce que tu as ? C'est ce cadavre qui te fait cet effet ? Je te connaissais moins sensible !

Alors je me concentrais silencieusement sur le chargement rationnel pour limiter les voyages. Ça prenait un peu de temps parce que Jacques s'arrêtait comme un gamin à la moindre découverte : un phare en bronze, un gros carburateur Stromberg... Il essayait de me faire partager sa joie.

On revenait du deuxième voyage. L'entreprise avait enlevé les poutres tombées sur la petite pièce qui renfermait nos trésors. Le reste était en train d'être étayé. On n'avait pas le droit pour le moment de trop s'en approcher et surtout pas d'y prendre nos pièces. Une pelle continuait de déblayer prudemment. On avait jeté un coup d'œil : la Nerva avait été bien aplatie, tordue et calcinée d'après ce qu'on en apercevait ! La Salmson idem. La Quadrilette... curieusement pas trop touchée. Des morceaux de murs et de charpente encombraient encore l'espace. On n'arrivait pas bien à voir où était le châssis. A son emplacement présumé, des tôles étaient encore empilées sous des poutres calcinées.

Un ouvrier à l'aide de son engin mécanique, jetait dans la benne de son camion des gravats, du bois, des pierres, des parties métalliques. Un moment il nous montra un bloc compact d'aluminium :

-Ça a dû bien chauffer dites ! cria-t-il. J'ai déjà vu dans un garage de particulier un moteur de tondeuse dans cet état. Il faut se méfier, le feu prend à partir de chiffons gras laissés dans une poubelle.

Le midi en rentrant à la maison décharger notre troisième cargaison et déjeuner, j'avais expliqué à Jacques mes doutes sur le cadavre carbonisé.

En début d'après-midi l'avocat était déjà sur place. Le nettoyage des lieux continuait.

Il nous avait expliqué que le lieutenant venait de repartir. Le corps retrouvé sous les décombres était celui d'un homme habitant près de Damville. Manguin avait expliqué qu'il procéderait à une confirmation dentaire plus tard mais qu'il avait découvert la trace d'un appel téléphonique reçu avant-hier soir d'une femme qui était inquiète que son mari soit parti sans prévenir.

-Figurez-vous qu'on a repéré la voiture garée 200 m plus loin sur le trottoir !

La main de Robert Ornage avait pointé un instant vers Evreux.

... Le lieutenant est en route pour interroger cette femme. On saura pourquoi il s'est introduit ici. Encore certainement des embrouilles avec mon beau-père !

Avec Jacques, on avait fini le lendemain pour tout ce qui était accessible.

Robert Ornage m'avait promis qu'il me téléphonerait pour que je puisse après la fin des travaux d'évacuation et de sécurisation, terminer le tri et l'enlèvement du reste.

13

When I'm sixty-four
The Beatles 1^{er} juin 1967

Aujourd'hui après le Gérier, j'ai prévu, avant de rentrer, de faire un crochet par le Merbouton. La Viva fonctionne bien, le soleil est encore assez haut.

Ce retour des souvenirs est moins douloureux que prévu... Ils pourront repartir dans l'oubli.

Alors direction le colombier !

Une fois que les différents déblayages, ceux des gravats et ceux de nos pièces eurent été effectués, et après avoir laissé passer un temps de décence, j'y étais retourné aussi. Pas de chien pour

m'accueillir. Sa maîtresse m'avait ouvert en m'expliquant qu'il n'avait pas survécu au drame.

-Il aimait tellement son maître !

Elle fit une pause d'une petite seconde.

...Vous êtes venu récupérer vos précieux documents, n'est-ce pas ?

Elle m'avait fait entrer.

Une fois assis dans le salon et les conventions d'usage accomplies sous forme d'un café chaud posé sur la petite table du salon, elle m'avait décrit sa solitude dans cette trop grande propriété, la mise en vente, la dureté de la vie, ses enfants trop loin. Qu'allait-elle devenir ?

Je n'avais pu m'empêcher de chercher du regard le cadre sur la cheminée.

-Vous cherchez la photo ?

Devant mon acquiescement, elle m'avait dit d'une voix douce :

- Je dois vous avouer que j'avais reconnu, la toute première fois que je vous ai vu, les feuilles que j'avais triées et que nous avons jetées avec mes enfants. Je vous ai éconduit un peu brutalement, je vous prie de m'en excuser aujourd'hui.

... Lorsque j'ai appris sa mort par la gendarmerie, je vous en ai voulu ! Mais au fond rien n'aurait pu l'empêcher de poursuivre son rêve. Il n'a vécu que pour cela. Même lorsqu'il n'a plus fait partie des Essais après-guerre. Il a fait son boulot de chef de service avec la même énergie que tout ce qu'il entreprenait, mais je sentais bien qu'il manquait quelque chose. Lorsqu'il a fait revenir toutes ses mécaniques ici et qu'il y passait des fois des morceaux de nuit, voire des week-ends, n'ayant pas assez dormi avant de repartir travailler le lendemain, vous croyez que je ne m'inquiétais pas ? Vous pensez que c'était une vie pour moi de l'attendre ? Je sais, ce fut le quotidien de bien des femmes de la bourgeoisie. L'oisiveté dans un confort qu'on

nous enviait. C'était le bonheur, oui, jusqu'à ce que les enfants aillent à l'école. Après... les journées trop longues.

Ses yeux partirent dans le vague durant un moment trop long. Je bus une gorgée du café brûlant.

...Je vous embête, excusez-moi. Il ne serait peut-être pas mort, et de façon aussi horrible si on avait été plus fermes.

De petites larmes perlèrent ses yeux bleus.

... Mais je me dis qu'il aura échappé à la fin longue et difficile que lui prévoyait ce cancer de la gorge. Les médecins m'avaient prévenu qu'il allait de moins en moins pouvoir bouger, voyager. Il aurait nécessité une surveillance constante. Il aurait risqué de s'étouffer à chaque instant. Il n'aurait pu rester seul très longtemps.

Le capitaine Manguin m'a dit qu'il était mort sur le coup sous l'éboulement qu'il avait provoqué. Le destin finalement s'est peut-être montré bienveillant pour lui ? Enfin !

J'avais terminé ma tasse, silencieux, lui laissant ses illusions.

... Pour en revenir à la photo, et aussi à vos plans car c'est ce que vous êtes venu chercher...

Elle eut un faible sourire :

... Je suis désolée mais on a tout détruit.

Devant mon expression catastrophée, elle ajouta :

On les a même brûlés ici au fond de la cour. J'y tenais. Pas question de risquer que ça soit encore retrouvé comme vous l'avez fait une première fois !

-Mais, vous... Et il ne reste vraiment rien ?

-Jeune homme, il y a eu assez de malheurs à cause de tout ça, surtout ces derniers temps. Le destin contraire s'est acharné depuis le début sur ce travail de mon mari, pour finir par deux morts... si je compte ce pauvre garagiste à qui, pour son malheur, nous avons vendu la berline et la carcasse. Vous ne croyez pas que ça suffit ?

Prenez plutôt comme une chance de ne plus y être mêlé !

Je viens de me garer devant le Merbouton.

Aujourd'hui je n'ai pas la même voiture qu'alors, juste quelques cylindres de plus... Comme mes années !

La propriété, elle, n'a pas vraiment changé à l'exception d'une piscine rajoutée dans le parc, là-bas au fond.

Pas de chien. La maison semble habitée et avoir été bien rénovée. Profitant que personne ne vient je laisse les souvenirs envahir de nouveau ma tête passée entre les barreaux de la grille repeinte à neuf.

Je n'ai pas envie de repartir. Marianne m'attendra un peu.

Mes petits chevaliers, eux ont bien grandi. Marianne, quelques années plus tard, préféra finalement des mousquetaires !

Les trois vont bien. On les voit souvent. Ils font pas mal de mécanique, mais pas sur le même type de carcasses que moi, comme ils disent avec un sourire de tendre moquerie.

Accompagné de Jacques et de mon père en renfort, une fois le feu vert obtenu le mercredi suivant, on était repartis au garage emporter les dernières pièces encore en état. On avait vu dès l'entrée, la Quadrilette transportée là dans la première partie. Ses pneus étaient fondus. Le reste un peu noir semblait complet.

A part elle, entre le feu, l'eau, les écroulements et les coups de pelles pour frayer un passage et consolider le bâtiment, il ne restait pas grand-chose.

Quant à la fameuse salle au fond à droite, elle n'existait plus. Carrément disparue !

Très inquiet j'avais cherché le chef de chantier qui poursuivait son travail par l'aménagement du terrain à la demande de Robert Ornage.

Il ne se souvenait pas de quoi que ce soit de précis sur ce que ses ouvriers avaient évacués.

-Je ne suis pas derrière leur dos ! Mais vous savez, quand c'est dans cet état-là on ne trie pas. Tout repart dans les remblais.

Comme j'insistais il me précisa que ses camions emportaient tout dans la carrière qui lui servait de dépôt.

... On verse tout dans le trou. Actuellement avec les terrassements en cours ça doit être sous quelques tonnes de roches qu'on a évacuées en début de semaine d'un autre chantier près de la Cathédrale.

Il nous planta là, pressé.

...Sous des tonnes de gravas... Les documents brûlés...

Le dernier jour alors que le HY était chargé des dernières pièces et que la remorque attelée derrière emportait la dernière voiture... une Simca 8, si je me souviens bien, le capitaine s'était garé à coté de nous.

Après nous avoir salués militairement, et j'étais sûr qu'il faisait exprès d'insister en me regardant, et avoir annoncé qu'il venait régulariser les dernières procédures avec Maître Ornage, il me prit par l'épaule et me poussa à l'écart.

-Vous savez Julien... je peux vous appeler Julien ? Et bien Julien j'ai classé la première affaire comme je vais classer la seconde. Pour cette dernière pas de problème ! Pour la première, je n'ai que mon intime conviction mais pas assez de preuves. Une veste ce n'est pas suffisant, même si pour moi ça sera une de trop.

Il sourît de sa blague.

... Ça arrive. Détendez-vous Julien ! Celui qui devrait être crispé c'est moi, non ?

Il me regarda dans les yeux :

... J'arrive à la fin de ma carrière en ayant laissé bien malgré moi quelques personnes bien placées s'en sortir sur des affaires tordues.

Alors... Disons que c'est ma contribution forcée pour remettre les plateaux de ma balance de la Justice au même niveau.

... Mais plus jamais de faux pas !

Je me suis soudain senti transparent devant son regard pénétrant.

Il attendit longuement, respectant mon silence.

...Je vous souhaite une vie longue et heureuse Julien.

Son sourire n'était pas feint, juste un peu nostalgique peut-être...

FIN